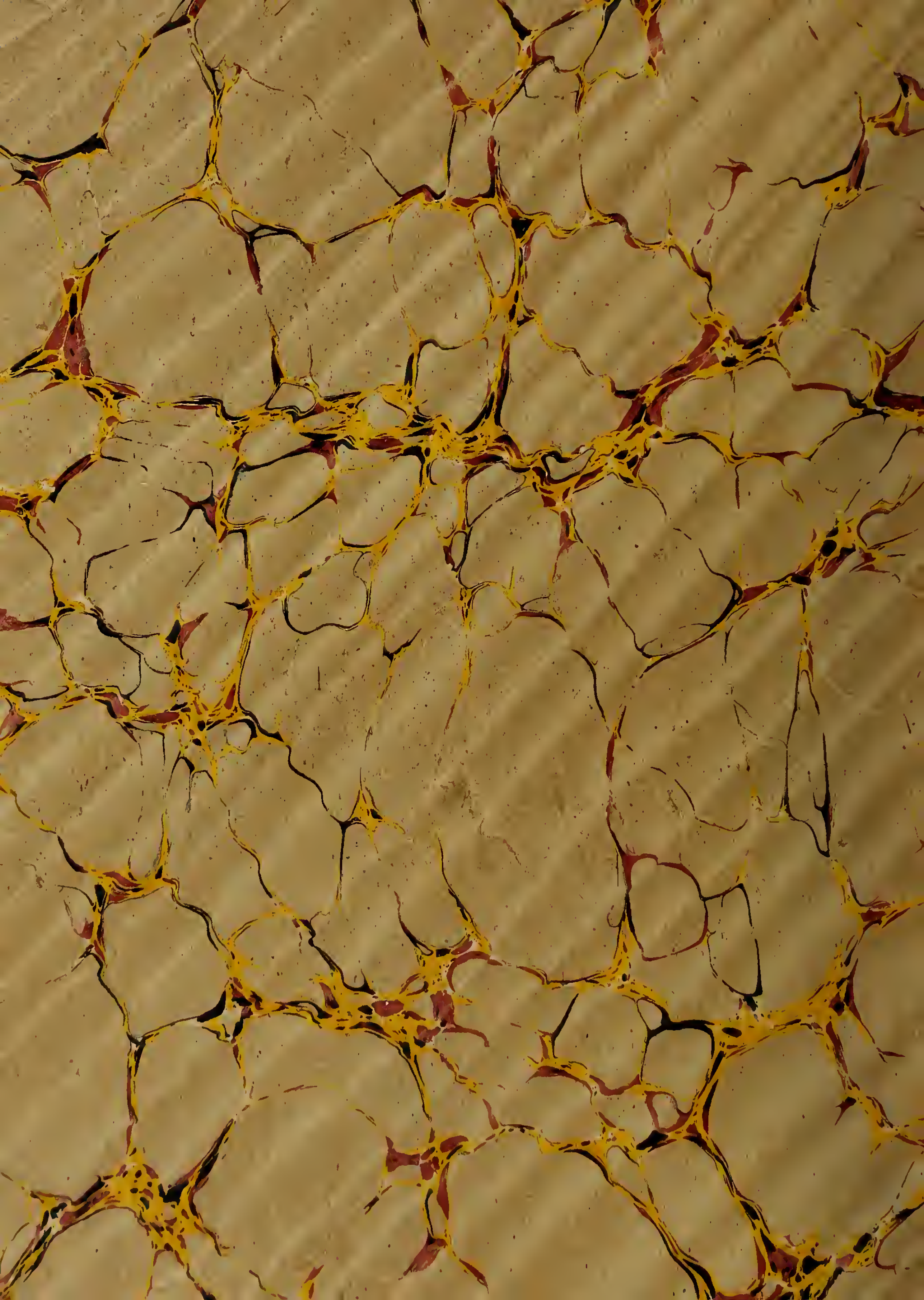

3 1761 09941845 1





GEORGES OHNET

les Vieilles Rancunes



PARIS

Paul Ollendorff, Éditeur

1895

Les
Vieilles Rancunes



Les Vieilles Rancunes

PAR

GEORGES OHNET

ILLUSTRÉ DE QUATRE-VINGTS DESSINS

PAR

SIMONAIRE



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

—

1895

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

Cinquante exemplaires de luxe, numérotés à la presse, savoir :

25 exemplaires sur papier de chine . . .	1 à 25;
25 exemplaires sur papier du Japon. . .	26 à 50.


CHAPITRE I



Chapitre I

Comment on peut haïr pour avoir trop aimé.

Les cloches sonnaient joyeuses dans l'air doux et léger, les hirondelles passaient par bandes rapides en poussant leur cri aigu, le soleil de juin versait ses rayons dorés à travers les branches, et, le long de l'avenue de tilleuls qui conduit de la place de l'Église à la villa de Mlle Guichard, la noce gaîment cheminait sur le gazon.

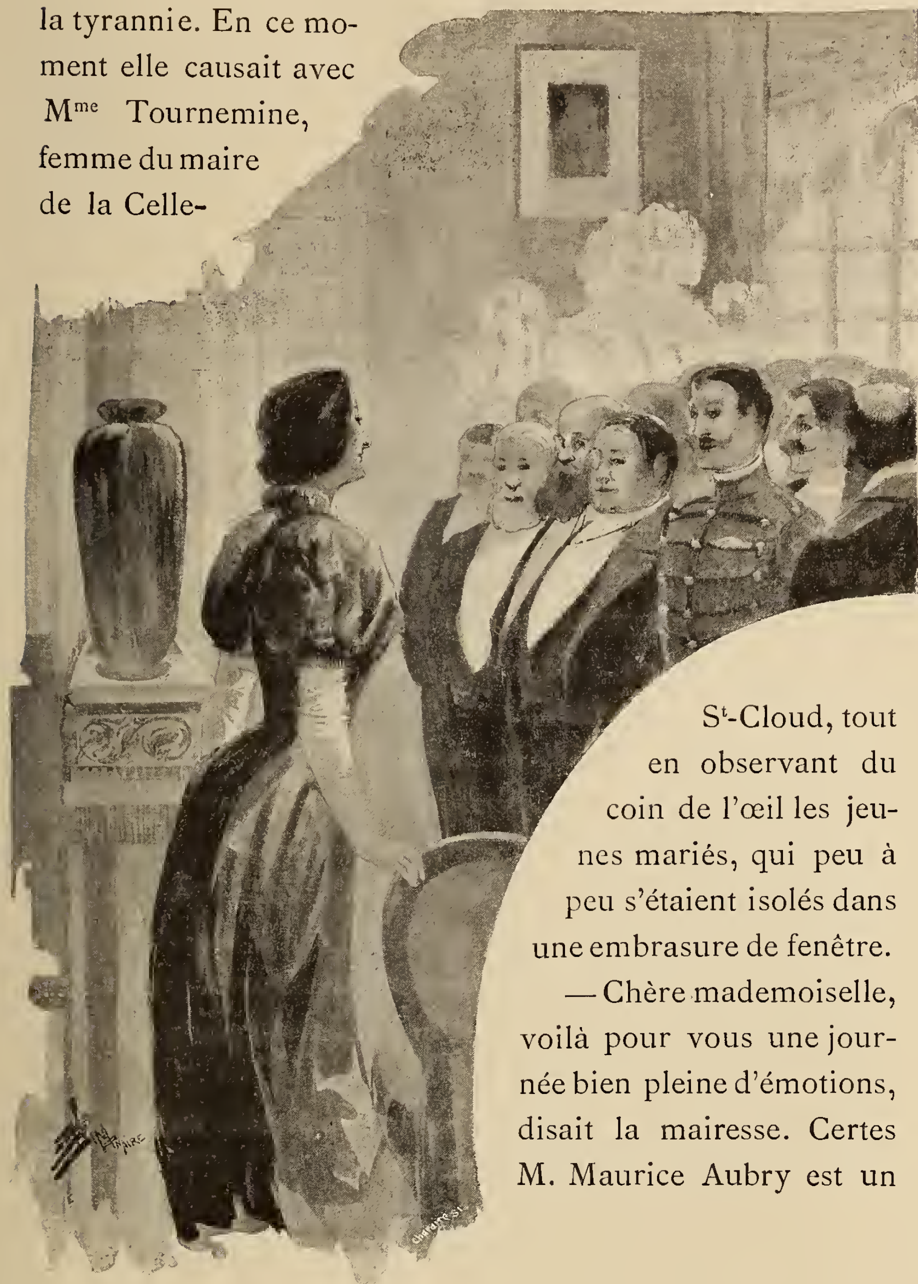
Au moment où le cortège, les mariés en tête, débouchait devant la grille grande ouverte, tous les polissons du village,

massés près du pavillon du jardinier, poussèrent une clameur si retentissante, le cocher mit le feu à des boîtes d'artifices qui détonèrent avec un fracas si épouvantable, que tous les oiseaux qui nichaient dans les massifs s'envolèrent effrayés. Le marié prit dans sa poche toute la monnaie qu'il avait préparée pour la circonstance, et d'un geste circulaire arrosa de pièces de dix sous la horde de malpeignés, qui se rua dans la poussière avec une telle fureur qu'en un instant on ne vit plus qu'un pêle-mêle de fonds de culottes, de bras et de jambes enchevêtrés.

Puis le tas se désagrégea, et avec quelques pans d'habits de moins, quelques pochons sur l'œil de plus, tous les braillards s'échappèrent, courant d'un pied leste vers la boutique de l'épicier. La noce pénétra dans le jardin, suivit solennellement le bord de la pelouse, monta le petit perron et entra dans le salon tout fleuri de bouquets blancs. Autour de la mariée, cachée sous son long voile, les dames se pressaient avec une ardeur de félicitations. Mlle Guichard s'était approchée de la cheminée, et, de l'air d'une reine, elle accueillait les compliments de la partie masculine de l'assistance.

C'était une grande femme sèche, au visage jaune encadré de bandeaux de cheveux d'un noir de jais. Les yeux superbes, surmontés d'épais sourcils, s'enchâssaient dans un front étroit et entêté. La bouche était fine, sinueuse et pensive. Le menton pointu trahissait des tendances autoritaires poussées jusqu'à

la tyrannie. En ce moment elle causait avec Mme Tournemine, femme du maire de la Celle-



St-Cloud, tout en observant du coin de l'œil les jeunes mariés, qui peu à peu s'étaient isolés dans une embrasure de fenêtre.

— Chère mademoiselle, voilà pour vous une journée bien pleine d'émotions, disait la mairesse. Certes M. Maurice Aubry est un

charmant jeune homme et qui paraît animé des meilleures dispositions. Il vous aimera pour tout le bonheur que va lui donner sa délicieuse femme... Au lieu d'une affection unique, vous allez être entourée d'une double tendresse par cet aimable petit ménage, qui ne vous quittera jamais...

— Jamais! appuya avec énergie Mlle Guichard : M. Aubry en a pris l'engagement formel.

— Sans doute, reprit doucereusement Mme Tournemine, et il a de trop bons sentiments pour songer jamais, de lui-même, à y manquer... Mais le temps amène souvent bien des modifications dans les plans les mieux tracés... Les caractères se manifestent librement, les sympathies s'affaiblissent, les idées d'indépendance se font jour... Certes vous êtes une personne avisée et résolue... Vous saurez voir clair et imposer vos préférences... Cependant il faut prévoir que le mari pourra être mal conseillé...

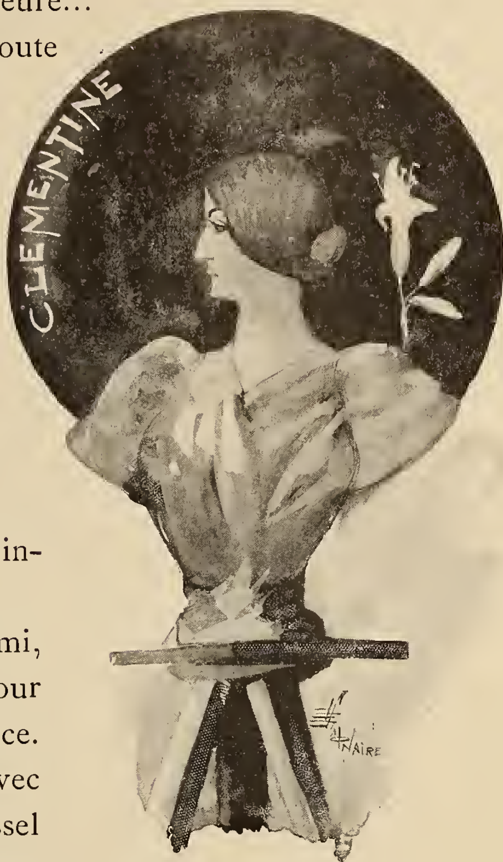
Depuis un instant Mlle Guichard s'agitait, piétinant comme si le parquet était devenu brûlant. A ces derniers mots, elle ne put se contenir, et d'une voix forte :

— Mal conseillé! s'écria-t-elle; mal conseillé! Par qui?

— Calmez-vous, chère mademoiselle, dit avec un geste effrayé la mairesse. Ne prenez pas en mauvaise part des paroles dictées par le seul intérêt que nous vous portons, mon mari et moi...

— Votre mari..., interrompit la fougueuse vieille fille, qu'a-t-il appris? Dites-moi la vérité!

— Mais il ne sait rien; il suppose seulement, comme moi, que M. Maurice, à un moment donné, pourra être poussé par une influence... extérieure...



— Laquelle ! Découvrez toute votre pensée?...

— Mais, chère mademoiselle, ce serait tellement naturel!... M. Roussel de Pontournant...

— Ah! le voilà donc prononcé ce nom exécrable! s'écria avec un sourire amer Mlle Guichard, oui M. Roussel, le tuteur de Maurice.

— Et votre cousin germain, insinua Mme Tournemine.

— Et mon plus mortel ennemi, oui, madame. Voilà le danger pour moi... Mais j'y ài paré d'avance. M. Maurice Aubry est brouillé avec son tuteur, et l'absence de M. Roussel en un jour pareil doit vous être une preuve suffisante de ce que j'avance. Oui, pour entrer dans ma maison, le mari de ma nièce devait rompre toute attache avec celui qui me hait... Entre lui et nous il fallait choisir. Ce choix a été fait. Et pouvait-il être un instant douteux?

En parlant ainsi Mlle Guichard montrait les nouveaux mariés debout devant la porte-fenêtre qui donnait sur le jardin, l'un près de l'autre, souriants et radieux, formant le plus joli groupe. La jeune femme avait retiré son voile et sa couronne, et, dans sa robe blanche couverte de fleurs d'oranger, blonde et rose, ses yeux bleus illuminés par la joie, elle était l'image vivante du bonheur. Très brun, la barbe en pointe, les cheveux ras couronnant un beau front, le regard vif, Maurice avait pris la main d'Hermine et lui parlait avec animation. Que disait-il? Mlle Guichard ne pouvait l'entendre. Mais la jeune femme hochait la tête avec un air de doute un peu inquiet. Elle fit quelques pas sur le perron, puis lentement, suivie par Maurice, descendit dans le jardin. Là, sûrs d'être à l'abri des indiscrets, ils reprirent la conversation commencée au milieu de leurs invités.

— C'était le seul parti à prendre, dit Maurice.

— Mais qu'il est dangereux! soupira Hermine.

— Si nous avions découvert nos projets, tout était perdu : alors pouvions-nous agir autrement que nous l'avons fait?

— C'est vrai. Mais cependant j'ai le cœur serré à la pensée que je trompe celle qui m'a tenu lieu de mère.

— C'est pour sa tranquillité.

— En êtes-vous bien sûr?

— Mon parrain est prêt à se réconcilier avec elle... Il me l'a encore répété hier. Il le fera par affection pour moi. Admettez-vous que Mlle Guichard soit plus intransigeante et

moins tendre?... Il faut compter, voyez-vous, sur le premier saisissement que procurera à votre tante la présence de M. Roussel... Il est décidé à lui tendre la main, à lui faire même des excuses. Et Dieu sait qu'il ne lui en doit pas!... Si devant tant de condescendance Mlle Guichard ne désarmait pas, il faudrait désespérer de tout... Et je suis plein d'espérance, car je vous adore, et sans cette réconciliation il n'est pas de bonheur assuré pour nous.

— Ah! Maurice, nous avons été bien hardis en cachant la vérité à ma tante... Peut-être eût-il mieux valu tout lui dire!

— Pour qu'un quart d'heure après elle me mît à la porte et m'empêchât de vous revoir?

— Je l'aurais mieux fléchie peut-être par mes supplications et mes larmes. Elle m'aime véritablement... Elle eût hésité à me faire tant de peine...

— C'était l'incertain, chère Hermine, tandis que maintenant je suis votre mari, vous m'appartenez, j'ai des droits sur vous. Et si on me les contestait...

— Eh bien! que feriez-vous? demanda la jeune femme avec un charmant sourire.

— Je prendrais une résolution violente... Je vous enlèverais, et loin des luttes de famille, à l'abri des vieilles rancunes, je vivrais pour vous seule et tâcherais de vous faire oublier par ma tendresse les affections passagèrement délaissées...



— Ce serait de l'ingratitude.

— Ce serait de la sagesse... Et vous verriez comme l'accord s'établirait promptement. Le vide que nous aurions fait favoriserait la réflexion, et la réflexion amènerait la conciliation... Croyez-moi, chère Hermine, unis nous sommes

bien forts... Et si vous me laissez vous conduire, si vous agissez comme je vous le conseillerai, nous sommes sûrs de la victoire.

— J'ai besoin d'y croire...

Ils étaient en ce moment dans une charmante allée couverte, loin de tous les regards. Maurice passa un bras autour de la taille de sa jeune femme et l'attira à lui; Hermine, rougissante, baissa ses longues paupières et, dans un mouvement de gracieux abandon, appuya sa tête sur l'épaule de Maurice. Il se pencha vers elle, et doucement il caressa d'un baiser le front blanc et les cheveux d'or de celle qu'il aimait. Lentement ils reprirent le chemin de la maison, où, dans le salon grand ouvert, Mlle Guichard continuait à faire les honneurs, ignorante du danger qui la menaçait.

« Vieille rancune, » avait dit Maurice, en parlant des dissentiments qui divisaient depuis vingt ans M. Roussel et Mlle Guichard. Il aurait pu ajouter « rancune d'amour », car si la tante d'Hermine haïssait si ardemment le tuteur de Maurice, c'était pour l'avoir trop aimé. Une passion tournée à l'aigre, et dont le levain fermentait toujours aussi violemment dans le cœur de la vieille fille. Aux environs de 1867, l'oncle Guichard, vieux garçon fort riche, ayant pour héritiers son neveu Fortuné Roussel et sa nièce Clémentine Guichard, avait

caressé le rêve de ne pas diviser sa fortune et de marier ensemble ses deux présomptifs. Il avait fait de cette alliance le sujet d'un des articles de son testament, et, voulant se servir de l'intérêt comme agent de ses volontés, il avait déclaré exhéréder celui des deux habiles à succéder qui se refuserait à épouser son cohéritier.

Après avoir convenablement pleuré le défunt, Fortuné et Clémentine eurent avec le notaire une entrevue qui, en les éclairant sur les intentions de leur oncle, leur procura une surprise qui n'était point de même nature. Si Clémentine exulta, ayant toujours eu un penchant très vif pour son cousin, qu'on se plaisait dans leur entourage à appeler le beau Roussel, Fortuné fit la mine, se sentant médiocrement entraîné par ses idées générales vers le mariage, et point du tout par son goût particulier vers Mlle Guichard. Il montra même tellement peu d'enthousiasme que sa cousine en conçut un violent dépit, qui se manisfesta non point par de la froideur, mais au contraire par un redoublement d'amabilité.

Le malheur en cela était que la façon d'être aimable de Clémentine avait quelque chose de violent et d'autoritaire qui crispait les nerfs de Fortuné. Elle paraissait dire : « Je suis gracieuse pour vous parce que vous m'appartenez. Mes bontés sont une des conséquences de mon pouvoir sur vous. Je vous ai en gré comme mes chiens, mes perroquets ou mes domestiques, s'ils me caressent, me divertissent ou me servent bien. Mais gare à vous comme à eux si vous ne faisiez pas tout

pour me satisfaire! » Et le diable voulait justement que ce despotisme affectueux fût, de toutes les formes de tendresse, celle qui devait déplaire le plus à Roussel, très vif, très indépendant et point du tout enclin à se laisser régenter, fût-ce par une jolie femme. Car Clémentine, âgée de vingt-trois ans, était agréable, en dépit d'une certaine masculinité qui se trahissait dans l'abondance de ses sourcils, la fermeté de son profil, la rudesse de sa voix et certains mouvements brusques qui eussent plu chez une cantinière. Avec cela elle était de taille élevée et bien prise, avait des yeux superbes, de belles dents, un teint mat et des cheveux noirs admirables.

Comment, ainsi tournée, n'avait-elle pas de galants et s'apprêtait-elle à coiffer sainte Catherine? Fortuné en donnait l'explication en quelques mots : « Elle procure de l'inquiétude et du malaise : on a l'air de faire la cour à un homme! » Cependant, non par ambition d'argent, car il était à la tête d'une affaire très fructueuse, mais pour obéir aux derniers vœux de son oncle, Roussel n'avait pas rejeté l'idée d'épouser Clémentine. Il avait résolu d'essayer, ce qui était d'un bien brave garçon, car elle ne lui plaisait guère et il tenait à sa liberté.

Ils convinrent de se voir pour tâcher de s'accorder, et chaque soir Fortuné alla prendre une tasse de thé chez Clémentine. Elle se faisait chatte pour le recevoir, et régulièrement, quand elle l'avait installé au coin de la cheminée, Roussel se disait, en la regardant aux lumières :

Vraiment elle n'est pas mal! Et il faisait effort de son côté pour tâcher de rompre la glace qui s'amoncelait entre eux en banquises naturelles. Tout allait bien pendant une heure; puis, la provision de gracieuseté de Clémentine et les réserves de patience de Fortuné s'étant peu à peu épuisées, ils en venaient aux contradictions, aux discussions, aux aigreurs, et le cousin partait de chez sa cousine avec précipitation, en se disant : Mon Dieu! qu'elle est désagréable! Elle le voyait s'enfuir avec chagrin, soupirait, se reprochait son humeur batailleuse, car elle se rendait bien compte de son défaut, et se promettait de faire tout, le lendemain, pour ne pas rompre la bonne harmonie. Elle n'y arrivait pas.

Un sujet de conversation surtout lui tenait au cœur, et elle y revenait sans cesse, quoique ce fût celui sur lequel le désaccord entre Fortuné et elle s'accentuait le plus violemment. Le grand-père de Roussel, général du premier Empire, avait été fait baron par Napoléon après la campagne de 1813, où le brave soldat s'était conduit en héros. Le baron Roussel avait constitué un majorat de dix mille francs de rente et ajouté à son titre le nom de la terre de Pontournant. Son fils, qui sous Louis-Philippe s'était jeté dans l'industrie, avait jugé convenable de s'appeler Roussel tout court, et Fortuné, reprenant les affaires et partageant les scrupules de son père, laissait dans l'oubli et la baronnie et la dénomination nobiliaire. Pas le plus mince tortil, pas le plus petit *de*, pas le

moindre Pontournant : Roussel tout court ; le beau Roussel ! Pour les intimes, même : Cadet Roussel ! Et il en riait. Horreur !

Clémentine, elle, n'en riait pas. Ce titre de baron, et ce nom à herse, à barbacane, à mâchicoulis : Pontournant, la fascinait. Elle lui trouvait une allure moyen âge. Elle eût voulu le porter. Être baronne de Pontournant, avec les quatre-vingt mille francs de rente de l'oncle Guichard, plus la fortune de son cousin et la sienne, quel rêve ! Et ce Fortuné peu complaisant justement n'entendait à rien sur ce sujet-là ! Il plaisantait les velléités aristocratiques de Clémentine, et ne voulait pas du tout se donner le ridicule de devenir baron de Pontournant, à quarante ans, quand il était notable commerçant et décoré sous le simple nom de Roussel.

Plus il avait de répugnance à satisfaire ce désir de sa future, plus elle avait d'ardeur à le lui imposer. De là vint tout le mal. Déjà ils avaient rompu quelques lances pour ou contre le tortil. Clémentine, repoussée avec ironie, avait battu prudemment en retraite. Mais pour une entêtée de sa sorte, retraite n'était point défaite. Elle guettait une occasion de revenir victorieusement à la charge. Fortuné Roussel venait d'être promu capitaine dans la garde nationale à cheval, corps aristocratique où tous les élégants de Paris tenaient alors à servir. En le félicitant de sa nomination, Clémentine dit à son cousin :

— Vous voilà tout à fait dans les honneurs... Vous serez

reçu chez l'Empereur aux Tuileries... Je vous vois entrant en grande tenue, vous serez superbe... Mais quel plus bel effet si, à votre entrée, on annonçait : « M. le capitaine baron de Pontournant!... »



— Peuh! fit le fiancé. Le capitaine Roussel sonne très bien!...

— Il serait de bon goût de relever le nom d'une illustration du premier Empire...

— Mon grand-père ferait grise mine à un chevau-léger de la bourgeoisie parisienne...

— Qui pourrait si facilement entrer dans l'aristocratie.

— Bel avantage!

— Joli nom va bien à bel homme...

— Cousine, vous dépassez le but!

— Mais enfin pourquoi tenez-vous tant à ne vous point nommer de votre nom?

— Parce que je suis dans les affaires.

— Quittez-les.

— Mon Dieu, à quoi passerais-je mon temps?

— A vous occuper de moi!

Il y eut un grand temps plein de silence, comme si

Roussel eût mesuré l'ennui d'une pareille proposition et que Mlle Guichard en eût calculé toute l'invraisemblance. Enfin Clémentine se remit la première et dit :

— Pour un si faible motif allez-vous donc me causer une sérieuse peine?

— Mon motif n'est pas plus faible que votre désir n'est futile!

— Êtes-vous donc si entêté?

— Et vous si vaniteuse?

— Serez-vous donc bien malheureux pour m'avoir faite baronne?

— N'est-ce donc que pour l'être que vous tenez tant à ce que je vous épouse?

Ils s'arrêtèrent, épouvantés du changement de leurs visages. Fortuné, rouge comme un coq, était à deux doigts de l'apoplexie; Clémentine, dévorée par la bile, risquait la jaunisse. Ils ne se plurent pas ainsi. Après quelques paroles banales, nécessaires pour atténuer l'aigreur de leurs répliques, ils se séparèrent très mécontents et à mille lieues d'un accord. Roussel s'en allant à pied, pour calmer l'effervescence de son sang, donna au diable l'oncle Guichard et ses fantaisies testamentaires :

— La bonne idée de me faire épouser cette fille enragée! Croyait-il que, pour quatre-vingt mille francs de rente, je risquerais le malheur de ma vie? Je n'ai parbleu pas besoin de son argent... Qu'elle garde tout, puisque le mariage est la

condition *sine quâ non* de l'héritage!... Je serai toujours assez riche, étant libre et tranquille... Si j'étais le mari de Clémentine, je mangerais tout l'argent de l'oncle Guichard à me consoler de vivre auprès d'elle! Mauvaise spéculation!

Rentré chez lui, il dormit mal, eut des cauchemars affreux et se réveilla décidé à rester garçon. Clémentine, elle, après avoir passé une partie de la nuit à rager et à pleurer, avait fini par se calmer et s'était levée avec l'idée bien arrêtée de céder sur tous les points pour ne point éloigner Fortuné, quitte à reconquérir toutes les positions abandonnées après le mariage accompli. Elle se mit donc à son bureau et écrivit le plus aimable billet à son cousin pour l'inviter à venir passer la soirée avec elle. A peine la femme de chambre était-elle partie pour le porter, qu'une lettre de Roussel arrivait annonçant à Clémentine qu'une affaire imprévue l'obligeait à s'absenter pour quelques jours. Mlle Guichard poussa un soupir, se promit de faire payer plus tard à Fortuné les humiliations qu'il lui infligeait, et, ne pouvant rien de mieux qu'attendre, elle attendit.

Au bout de quinze jours, ne recevant point de nouvelles de son fiancé, n'entendant pas parler de lui, à bout de patience, elle se décida à s'informer. La concierge de la maison, interrogée, répondit que M. Roussel était à Paris, qu'il n'en avait pas bougé et qu'il venait même de rentrer. Le sang de Clémentine ne fit qu'un tour : elle se vit bafouée, dédaignée; la crainte, la colère la bouleversèrent en même

temps; elle poussa une exclamation qui effraya la concierge. Puis, prenant son parti en une seconde, elle s'élança dans l'escalier, gravit les deux étages, sonna avec violence, et, sans rien demander au valet de chambre, qui, la reconnaissant, restait stupéfait, elle entra comme une bombe dans le cabinet de son cousin.

Fortuné, assis dans un vaste fauteuil, une excellente pipe à la bouche, lisait tranquillement son courrier du soir, lorsque la porte en s'ouvrant brusquement lui fit lever les yeux. Il se dressa d'un bond en reconnaissant Clémentine, posa sa pipe sur la cheminée, mit ses lettres dans sa poche, et, la voix un peu tremblante, car il avait le sentiment de s'être conduit sans galanterie, il dit :

— Eh quoi ! ma chère cousine... c'est vous ?

Sur cette banalité il resta court, regardant avec émoi Clémentine, qui pâlissait, verdissait, suffoquait, les yeux dorés par le fiel. Enfin elle put reprendre sa respiration, et, frémissante d'indignation :

— Vous m'avez donc trompée, monsieur, en me disant que vous vous absentiez ? dit-elle. Je vous crois en voyage et vous êtes à Paris?...

— Je suis revenu plus tôt que je ne pensais, balbutia Fortuné.

— Ne mentez pas : vous n'êtes jamais parti !

— Mais !...

— Oh ! je comprends maintenant pourquoi vous ne vou-

lez pas porter votre titre... Il ne cadrerait pas avec votre caractère...

— Ma cousine!...

— Vous vous êtes conduit avec moi comme un manant!

— Ah!

— Oui, ce que vous avez fait là est une lâcheté!

S'excitant au bruit de ses paroles, s'animant à ses propres violences, voyant Roussel consterné, Clémentine était arrivée au paroxysme de la fureur. Passant toutes les bornes, elle ne se connaissait plus, et si son cousin eût répondu sur le même ton, elle eût été capable de le battre. Mais il était aussi calme qu'elle était exaspérée. Au lieu de répliquer, de se défendre, il observait son adversaire, et se fortifiait dans la résolution de ne point se lier à une semblable furie. Et, cependant, si, à cette minute, Fortuné avait eu un mot affectueux, s'il avait fait vibrer le cœur trop passionné de Mlle Guichard, il l'eût fait éclater en sanglots, amenée à demander grâce, et il lui eût permis de montrer la réelle tendresse qu'elle avait pour lui. Et peut-être l'un et l'autre, tant l'amour arrange les choses, eussent-ils été heureux. Mais Roussel ne prononça pas le mot affectueux, et Mlle Guichard, étouffée par la rage, ne trouvant plus d'injure à lancer au visage de son cousin, poussa une clameur déchirante, et, tombant sur le canapé, s'y roula en proie à une crise de nerfs.

Fortuné, qui était la bonté même, se précipita à son secours, reçut quelques coups de pied, quelques bourrades, mais ne se rebuta pas et commença à dégraffer Clémentine. Elle ne poussait plus que de faibles vagissements. Il lui arrosa consciencieusement les tempes avec de l'eau de cologne, et lui fit respirer un flacon. Comme il était penché vers sa cousine, elle ouvrit les yeux, le reconnut, se releva d'un bond, lui lança un regard d'indignation, se rajusta, et, debout sur le seuil de la porte :

— Je vous prie de constater que c'est moi qui ai fait vis-à-vis de vous une démarche conciliante. A votre tour, je vous attendrai ce soir. Réfléchissez aux intentions de l'oncle Guichard, et voyez si vous voulez courir la chance de lui désobéir.

Elle était redevenue dure et hargneuse. Elle lui déplut définitivement. Il jugea nécessaire de brûler ses vaisseaux pour se couper toute retraite, et, d'un ton très doux :

— La chance que je cours, chère cousine, dit-il, c'est de vous voir prendre ma part d'héritage, prenez-la donc. J'estime que la liberté ne sera pas trop chère à ce prix.

Il venait de lui faire entendre les paroles les plus cruelles qu'elle pût attendre de lui. La figure de Clémentine se décomposa, et, levant une main tremblante à la hauteur du visage de Fortuné :

— C'est bien ! Vous vous repentirez toute votre vie de ce



que vous venez de me répondre. A compter d'aujourd'hui, je vous considère comme mon mortel ennemi.

Elle espérait peut-être un retour causé par l'inquiétude. Mais elle avait pris de tous les moyens le plus mauvais pour ramener Roussel. Il ne

répliqua même pas. Il s'inclina, ouvrit les portes devant sa cousine, et, quand elle fut sur l'escalier, il rentra chez lui, se remit dans son fauteuil, ralluma sa bonne pipe et continua la lecture de son courrier du soir.

Cependant il ne devait pas en être quitte pour une sortie menaçante, et il put très promptement se rendre compte que Clémentine hors de chez lui était encore très redoutable. Une guerre sourde fut commencée par elle contre celui qu'elle haïssait de toutes les forces de son amour trompé. D'abord, comme il fallait que leur rupture fût expliquée aux personnes de leur entourage, et que cette explication, favorable à Mlle Guichard, étant fournie par elle, devait être nuisible à Roussel, la douce Clémentine laissa entendre qu'elle avait découvert, chez son futur, certain vice qui lui avait donné à craindre pour sa tranquillité à venir. Et comme on s'était récrié, non sans curiosité, elle avait déclaré que Fortuné n'était pas d'une tempérance parfaite. Il n'en fallait pas davantage pour que le bruit s'accréditât que ce galant homme, qui paraissait si sobre et si rangé, buvait et rentrait chez lui dans de tels états qu'ils nécessitaient, pour monter l'escalier, l'intervention de son domestique et du portier.

Ces rumeurs vinrent aux oreilles de Roussel : il commença par se mettre en colère, puis il prit le parti d'en rire, comptant que les gens qui le connaissaient n'ajouteraient pas foi à un si ridicule cancan. Mais si la crédulité publique repousse avec ennui ce qui est à l'avantage d'autrui, elle accepte avec em-

pressement ce qui est à son préjudice. Dites à quelqu'un : « Il paraît qu'un tel a fait un bel ouvrage ou une belle action, » ce quelqu'un répondra d'un air contraint : « Heu ! heu ! » Dites-lui : « On assure qu'un tel a volé au jeu, ou fait des faux, » il s'écriera d'un ton ravi : « Ah ! ah ! »

En six semaines, Roussel passa pour un ivrogne. Il avait depuis dix ans une cuisinière qui le faisait manger à son gré, et dont le caractère lui plaisait. A prix d'argent, Mlle Guichard la lui enleva, et, à tous ses amis, en triomphant de la délicate cuisine que cette fille faisait chez elle, elle dit : « Que voulez-vous ? Elle n'a pas pu rester chez Roussel ; il ne réglait jamais le livre des dépenses. Elle était en avance quelquefois de quatre ou cinq mille francs. Et quand il fallait absolument donner de l'argent, c'étaient des cris à aller chez le juge de paix. Entre nous je crois Fortuné assez mal dans ses affaires. »

Le cousin de Mlle Guichard perdit des clients qui avaient entendu raconter que Roussel pourrait bien « manquer » un de ces matins. Pour démentir ces mauvais bruits, il ne fit, pendant deux ans, que des négociations au comptant.

Il avait à Montretout, en face du bois de Boulogne, une maison de campagne ravissante où il entretenait un luxe de fleurs merveilleux. Ses serres à fruits étaient exposées dans des conditions rares, recevant le soleil et la lumière dès le matin, grâce à un vaste terrain non construit qui les séparait des propriétés voisines. Déjà Roussel avait voulu acheter ce terrain

pour y établir des potagers : jamais le propriétaire n'avait voulu le lui vendre. Grâce à quelles manœuvres Mlle Guichard réussit-elle là où son cousin avait échoué, nul ne le sut. Mais un matin Roussel vit des terrassiers, puis des maçons s'installer dans l'enclos et un mur s'élever qui lui bouchait le jour. Il fallut changer les serres de place, et jamais elles ne produisirent de fruits aussi bons que par le passé. Enfin, en tout et pour tout, Clémentine s'ingénia à tourmenter, à molester, à vexer celui qui s'était entêté à demeurer célibataire.

Comme pour se consacrer plus complètement à la guerre continuelle qu'elle faisait à Fortuné, Mlle Guichard resta fille. Peut-être conservait-elle, au fond de son cœur, un sentiment pour ce monstre, comme elle l'appelait. Elle eût pu se marier facilement : elle était très riche, point trop mûre, et très agréable pour ceux qui ne craignent pas les femmes genre grenadier. Aucune proposition ne la trouva bien disposée. Qui sait si elle ne croyait pas qu'à force de mauvais procédés elle amènerait Roussel à composition et aurait la joie triomphale de le tenir à ses genoux, humilié, repentant et baron ?

Cependant, au bout de quelques années, elle dut renoncer à toute espérance, car sa haine se fit plus concentrée et plus âcre. Les calomnies répandues par elle sur le compte de son cousin avaient fini par se dissiper. La bonne vie et les actions nettes sont les meilleures preuves que puisse fournir un brave homme : Roussel remonta le dur courant de mésestime

déchaîné contre lui. Il fallut bien, d'abord, convenir qu'il y avait quelque exagération dans les bruits répandus sur son compte; il devint, par la suite, évident qu'ils étaient faux. On voulut s'enquérir, chercher la source de cet empoisonnement social. Mais la victime elle-même s'interposa entre les curieux et son bourreau. D'ailleurs, un fait considérable venait de se produire qui apportait dans son existence un élément d'intérêt qu'il n'avait jamais soupçonné.

Sans avoir été marié, il était devenu père. Un de ses amis les plus chers venait de mourir, laissant seul au monde un petit garçon âgé de huit ans. Appelé au chevet du mourant et sollicité par lui, avec l'ardeur d'une profonde angoisse paternelle, de ne pas abandonner son fils, Roussel avait pris, sans grandes phrases et sans gestes dramatiques, l'engagement de veiller sur l'orphelin. Il le connaissait à peine, ce pauvre enfant. Pour lui apprendre la triste nouvelle, il alla le voir à sa pension et resta bouleversé devant ce blondin qui pleurait à sanglots, seul, tout seul désormais, sans autre appui qu'un étranger.

Les paroles affectueuses, qu'il n'avait pas trouvées pour Clémentine, il les trouva pour Maurice. Au bout de cinq minutes d'entrevue, l'enfant était sur ses genoux, la tête appuyée sur son épaule, et Roussel sentait que ces petits bras tremblants qui le serraient, attachés à lui comme à une dernière espérance, étaient la plus solide des chaînes. Et comme Maurice ne se calmait pas, le brave homme l'emmena chez lui, l'installa

dans une chambre voisine de la sienne, et la nuit, l'entendant soupirer, se leva pour voir s'il n'était pas malade.



Dans son lit, l'enfant endormi pleurait, sans doute en rêvant de son père.

De grosses larmes coulaient sur ses joues et mouillaient l'oreiller. Roussel, en chemise, son bougeoir à la main, fut pris d'attendrissement, et au risque d'attraper un rhume il resta à regarder l'orphelin.

Mais la lumière frappant les yeux de Maurice le réveilla.

Il ouvrit un instant ses paupières alourdies par le chagrin, et voyant penché sur lui une bonne et tendre figure, il murmura du fond de son sommeil : « Tu est là, papa?... » A ces mots, Roussel se sentit remué jusqu'aux plus intimes replis de son cœur. Il posa sur le front moite de l'enfant un baiser attendri, et à haute voix, comme pour prendre à témoin le mort :

— Oui, dors, mon enfant : ton père est là.

Maurice ne retourna pas à la pension. Le célibataire était arrivé à l'âge où l'homme éprouve du plaisir à vivre dans son intérieur à la condition de n'y être point seul. Grâce à son fils adoptif, Roussel trouva chez lui l'attrait vivant qui pouvait l'y ramener et l'y maintenir. Il dut à cet enfant la rectitude de sa vie, la sagesse de ses pensées, la dignité souriante de sa maturité. Il était trop intelligent pour ne pas se rendre compte de tout ce qu'il y gagnait. Il sut gré à son pupille de lui fournir l'occasion de se ranger. Et cette tranquillité, dont il allait jouir à cause de lui, il se promit de la lui payer en bonheur.

Il prit son rôle de père au sérieux. Après ses affaires finies, il s'inquiétait de Maurice. Comment avait-il travaillé? Était-on content de lui au lycée? Ses devoirs étaient-ils terminés? A quoi avait-on joué en récréation? Il dînait en tête-à-tête avec l'enfant, qui lui faisait la conversation. Il assistait à son coucher, et, le laissant sous la garde de sa vieille femme de charge, il sortait, l'esprit libre, allait au

théâtre ou dans le monde, mais ne rentrait jamais tard, toujours ramené par le souvenir de ce petit bonhomme si frêle, et qui tenait déjà une si grande place dans la vie de son tuteur.







Chapitre II

D'un hasard qui rallume la guerre.

Lorsque Mlle Guichard apprit que Fortuné avait un enfant chez lui, son premier mouvement fut de répandre partout le bruit que c'était quelque vaurien échappé de Mettray ou des Jeunes Détenus, qu'il avait ramassé sur le pavé, pour lui faire pièce. Mais, contrairement à son attente, l'histoire ne fit pas fortune. On avait connu M. Aubry, le père de l'orphelin, et la généreuse intervention de Roussel était bien jugée. Le cousin Bobart, avoué très retors, insinua même que l'acte n'était point malhabile, que, décidé à rester garçon, Roussel se donnait un héritier, ce qui serait un moyen sûr d'exhéréder Mlle Guichard, s'il venait à décéder avant elle.

Clémentine n'avait jamais arrêté son esprit sur cette désa-

gréable pensée que, si elle était l'héritière de son cousin Fortuné, celui-ci était également son héritier. En un instant cette perspective, ouverte par Bobart, la bouleversa. Quoi! quelque chose d'elle pourrait aller à son ennemi? Il pourrait triompher d'être à la fois débarrassé de sa haine et pourvu de son héritage? Il aurait la joie sauvage de la voir descendre dans le petit caveau de famille, et de jouir après elle non seulement de la fortune de l'oncle Guichard, mais de la sienne propre? Infamie! Ses cheveux s'en dressèrent d'horreur! Elle s'écria :

— Ah! il a un enfant adoptif! Eh bien! moi aussi j'en aurai un!

Bobart, qui avait un fils au collège, insinua aussitôt à Clémentine qu'elle aurait en ce garçon un fils solide, dévoué et respectueux. Mais un mâle ne faisait point l'affaire de Mlle Guichard. L'instinct de son sexe la portait à vouloir une fille. Elle s'ouvrit de son désir à un médecin, et très nettement indiqua les conditions que devait remplir la candidate : être âgée de deux ans au moins et de trois ans au plus, n'avoir plus ni père ni mère, afin que la tutrice fût à l'abri de toute revendication; être gentille, blonde, avec des yeux bleus. Quant au caractère, on se chargerait de le lui faire, et il serait bon.

Huit jours plus tard, Mlle Guichard était avertie qu'une nourrice de Courbevoie possédait une petite fille réalisant absolument le programme formulé. Le père et la mère étaient

morts et, depuis un an les mois dus n'étant plus payés, cette femme, très pauvre, allait être obligée, à son grand chagrin et après avoir tardé tant qu'elle avait pu, de porter son nourrisson aux Enfants trouvés. Mlle Guichard monta sur l'heure en voiture, se fit conduire à Courbevoie, vit la petite fille, qui se nommait Hermine, la trouva à son gré, donna cinq cents francs à la nourrice, et partit chargée de bénédictions, emportant triomphalement son héritière.

En sa qualité de demoiselle, « maman » lui parut choquant, elle apprit donc à Hermine à l'appeler « ma tante ». Elle put dès lors braver Roussel, non seulement dans le présent, mais encore dans l'avenir. Ils étaient à deux de jeu. Et la fille de l'une valait le fils de l'autre. Chose singulière, le cœur de Clémentine ne se fondit pas, comme celui de Fortuné, à la chaleur de cette nouvelle tendresse. Elle aima Hermine, non pour le bonheur d'aimer, mais parce qu'elle lui servait d'alliée contre son ennemi. Le charme, la grâce, la naïveté de la petite fille n'attachèrent pas invinciblement Mlle Guichard; elle ne fut vraiment sensible qu'à l'utile appoint qu'apportait l'enfant dans sa lutte contre Fortuné.

Sans doute elle ne méconnut pas le bonheur qui entrait chez elle. Sa maison était, avant l'adoption d'Hermine, comme une cage sans oiseau : la petite fille l'emplit de chants, de rires, de gaîté. Mais Clémentine était moins accessible à ces jouissances délicieuses qu'à l'âpre satisfaction de se dire vingt fois par jour : « Roussel est vexé ! »

Elle éleva Hermine parfaitement, mais sévèrement. Elle la soigna avec un zèle d'artilleur pour sa pièce de canon. Lorsque la petite fille fut malade, Mlle Guichard éprouva de vives inquiétudes, elle appela le meilleur médecin, elle passa même des nuits, mais elle n'eut jamais de ces chaleurs d'âme qui attiédissent l'atmosphère autour d'un enfant et le font vivre dans la sécurité, l'insouciance, l'épanouissement. Jamais ce cœur de femme n'eut les petits raffinements d'affection, les attentions délicates que Roussel prodiguait à Maurice.

Elle se fit aimer de sa fille adoptive, mais surtout respecter. L'appellation « ma tante » convenait dans sa froideur aux rapports affectueux qu'Hermine avait avec Mlle Guichard. Maman eût été impossible : elle était traitée comme une nièce.

Pendant quinze ans, la vie continua sans graves incidents. La rancune n'était pas éteinte; elle couvait, semblable à ces volcans qui ne trahissent leur activité intérieure que par les minces filets de fumée qui s'échappent de leurs flancs. Ni Roussel ni Mlle Guichard n'avaient parlé de leurs dissensions à Maurice et à Hermine; ils avaient eu cette pudeur de ne pas dresser à la haine ces naïfs esprits.

L'un et l'autre des enfants avaient grandi et étaient entrés dans la jeunesse. Maurice, ses études terminées, avait manifesté un goût très vif pour la peinture. Comme il devait être riche, l'avoir de son père soigneusement administré par

Roussel produisant trente mille francs de rente, et son



tuteur lui ayant assuré, par une donation entre vifs, toute sa fortune, qui était devenue considérable, il avait les moyens de faire de l'art. Mais Roussel, toujours pratique, n'admit pas que Maurice se contentât d'être un amateur.

— Tout ce qu'on fait, lui dit-il, il faut le faire avec supé-

riorité. Tu désires peindre : je n'y mets pas d'obstacles, mais j'exige que tu travailles comme si tu avais besoin de ta palette pour vivre. Tu vas entrer à l'École des Beaux-Arts : je te recommanderai à Baudry, qui est un de mes amis, et à Meissonier, que je connais de la garde nationale. Si tu veux faire de vastes tableaux, à la façon des grands Italiens de la Renaissance, le premier te sera utile ; si tu préfères t'adonner à l'art minutieux des Flamands, le second te donnera des conseils. Mais, quoi que tu choisisses, il convient de t'y appliquer de toutes tes forces.

L'engagement fut pris par Maurice et tenu. A vingt-trois ans il eut le second grand prix, et, par une rare délicatesse, il ne voulut pas concourir l'année suivante, quoiqu'il fût à peu près sûr de réussir. Il en donna à son tuteur des raisons qui le touchèrent vivement :

— J'ai trois concurrents qui sont sans le sou et peuvent être désespérés par un échec. Celui d'entre eux qui réussira a sa carrière assurée. Vais-je donc, moi qui suis riche grâce à mon père et à vous, me jeter à la traverse de cet avenir qui peut être si fécond et si heureux? Je le puis matériellement; mais moralement il me semble que je n'en ai pas le droit. Mon second grand prix me tire hors de pair. On me connaît : j'ai fait mes classes et je suis lauréat. Le but que vous m'aviez commandé d'atteindre est franchi? Exigez-vous que je fasse plus?

— Non, dit Roussel en embrassant son fils, et tu es un bon garçon.

L'année suivante, Maurice exposa son grand tableau de l'*Orgie à Caprée*, qui fit une si profonde sensation, et le portrait de son tuteur. Il eut d'emblée une troisième médaille. Mlle Guichard, avertie par les journaux du succès du pupille de Fortuné, voulut aller au salon. Elle s'y rendit seule, craignant de trahir sa rage devant Hermine. Elle chercha la salle A et, du milieu des cent toiles pendues au mur, une figure jaillit, telle qu'une apparition fantastique, s'emparant de son regard, l'attirant comme hypnotisée : Roussel, d'une ressemblance inouïe, frais, rose sous ses cheveux blancs, épanoui, l'air paisible. Il sortait littéralement du cadre et elle crut qu'il s'avançait vers elle, la bravant du regard heureux, de la bouche souriante, la narguant de son insolente joie. Elle marcha à lui, hardie, menaçante, et, arrivée devant la toile, le cerveau bouleversé par la colère, les lèvres pincées pour ne pas éclater en injures, elle leva son en-tout-cas et d'un geste furieux elle allait frapper son ennemi, lorsqu'une main l'arrêta. En même temps une voix disait :

— Eh bien! madame, qu'est-ce que vous faites donc?

Elle revint à elle et se vit auprès d'un gardien du salon, qui, sévère, la regardait en grommelant. Elle balbutia :

— Il fait bien chaud ici... J'ai eu un instant de trouble...

Et, hors d'elle, ne pouvant rester devant ce portrait sans céder à l'envie de crever la toile, elle s'enfuit, pendant que le fonctionnaire disait sévèrement :

— On ne devrait pas laisser venir les folles ici!



Mlle Guichard rentra chez elle, en s'avouant que Roussel possédait sur elle un avantage marqué, que jamais Hermine n'aurait ni un grand talent de peintre, une voix de chanteuse ni à sensation, ni une virtuosité de pianiste à rivaliser avec les Polonais. Elle dit des choses désagréables à

sa nièce, qui n'y comprenait rien, et se coucha en se demandant quel tour effroyable elle pourrait bien jouer à Fortuné.

Le hasard, ce complice des impuissants, se chargea de lui fournir l'occasion d'une terrible revanche. Elle s'était installée à la Celle-Saint-Cloud, comme tous les ans, pour passer l'été, et, par une échappée à travers les bois de Saint-Cucufa, elle pouvait voir sur la côte de Montretout la maison de son ennemi. Bien souvent elle s'était dit : « Si j'avais un des gros canons du Mont-Valérien à ma disposition pendant une journée, comme je l'anéantirais, la bicoque de ce misérable! Ce serait l'affaire de quelques coups bien visés. »

Mais l'État français ne prête pas ses canons aux particuliers, même pour se bombarder en famille. Et Clémentine devait se résigner à voir la maison maudite se dresser au loin, point blanc sur l'horizon verdoyant des bois. A cela près, elle vivait tranquille dans ce charmant pays et jouissait de son joli jardin, de ses belles fleurs. Hermine surtout était heureuse à la Celle-Saint-Cloud. Elle aimait la calme liberté de la campagne, passait ses journées sous une tonnelle enguirlandée de chèvrefeuilles, faisant amitié avec les pinsons et les rouges-gorges, qui venaient chanter pour elle, voletant à portée de sa main et mangeant les miettes de son goûter. De temps en temps une voix forte retentissait disant : Hermine! Les oiseaux s'envolaient épouvantés dans le feuillage épais, le sable grinçait sous un pied viril, et

Mlle Guichard apparaissait munie de son ouvrage. Elle s'asseyait auprès de sa nièce, sous l'ombrage embaumé, et se mettait à travailler, maniant les aiguilles de son tricot comme des épées, et perçant la laine à grands coups comme si c'eût été la poitrine du détesté Roussel. La jeune fille alors s'ingéniait à plaire à la terrible vieille fille, elle lui parlait gentiment, l'entourait de grâces câlines, triomphant d'arracher un sourire à ses lèvres sévères et une caresse à sa main nerveuse.

Un après-midi de juillet qu'elles étaient là ensemble, des rires bruyants retentirent sur la place, accompagnant un piaffement de chevaux. C'étaient des commis de magasins et quelques demoiselles, qui montés sur des locatis, après un copieux déjeuner, s'apprêtaient à regagner Ville-d'Avray et, de là, Paris. Le jardinier de Mlle Guichard, occupé à ratisser la terrasse qui longeait une petite rue donnant sur le bois, regardait, par dessus le mur, le départ de la troupe bruyante embarquée au galop et incapable de retenir les chevaux, émoustillés par un picotin inaccoutumé. Tout à coup le brave homme poussa un cri, leva les bras en l'air, lâchant du coup son râteau, et dit d'une voix étranglée :

— Ah! mon Dieu! ils viennent d'écraser quelqu'un!...

En même temps que son jardinier, Mlle Guichard fut à la petite porte du jardin. La cavalcade s'éloignait plus vite qu'elle n'aurait voulu, dans un nuage de poussière, et, sur les cailloux du chemin un jeune homme restait étendu sans connaissance,

le front ensanglanté, sa canne brisée en deux morceaux près



de lui. Clémentine était un esprit décidé, elle l'avait prouvé en maintes circonstances. D'une voix retentissante elle appela

son cocher, qui se montrait à la perspective, et s'adressant au jardinier :

— Il faut transporter ce malheureux dans les communs...

— Oh! ma tante! s'écria avec angoisse Hermine, est-ce qu'il est mort?

— Mort? Allons donc! Est-ce qu'on meurt comme çà! Il a été étourdi... Un peu d'eau au visage... du vinaigre sous le nez, il n'y paraîtra plus...

Le jardinier et le cocher avaient saisi le jeune homme l'un par les pieds, l'autre par dessous les épaules, et l'emportaient. Les deux femmes suivirent. Étendu sur des coussins dans la sellerie, le blessé ne reprit pas connaissance. Le cocher lui avait lavé le visage pour enlever le sang qui le défigurait, il lui avait mis sous le nez le vinaigre qui lui servait pour ses chevaux : rien n'avait fait. Et tout pâle, les lèvres pincées, les yeux clos, l'étranger demeurait inerte. Mlle Guichard prit peur.

— Oh! oh! est-ce que ce serait plus sérieux que je ne pensais?... Il faudrait peut-être porter ce malheureux à la mairie...

— Oh! ma tante! supplia Hermine. Où peut-il être mieux soigné que chez vous?

— C'est vrai! déclara avec conviction Mlle Guichard. En tous cas il faudrait appeler un médecin...

— Mademoiselle, le docteur Fortier vient de rentrer il n'y a pas une demi-heure, dit le jardinier. Je l'ai vu passer dans son tilbury sur la route...

— Allez le chercher.

Quelques minutes plus tard le médecin de la Celle-Saint-Cloud, l'excellent docteur Fortier, arrivait en hâte.

— Eh bien! mesdames, qu'est-ce donc? demanda-t-il. On tue les gens à votre porte! Oh! oh!... Voyons quelle raison ce gaillard-là peut avoir pour ne point répondre à de si excellents soins... Hé! diable! il a reçu un fameux renfoncement... Il a... oui, il a l'épaule gauche déboîtée...

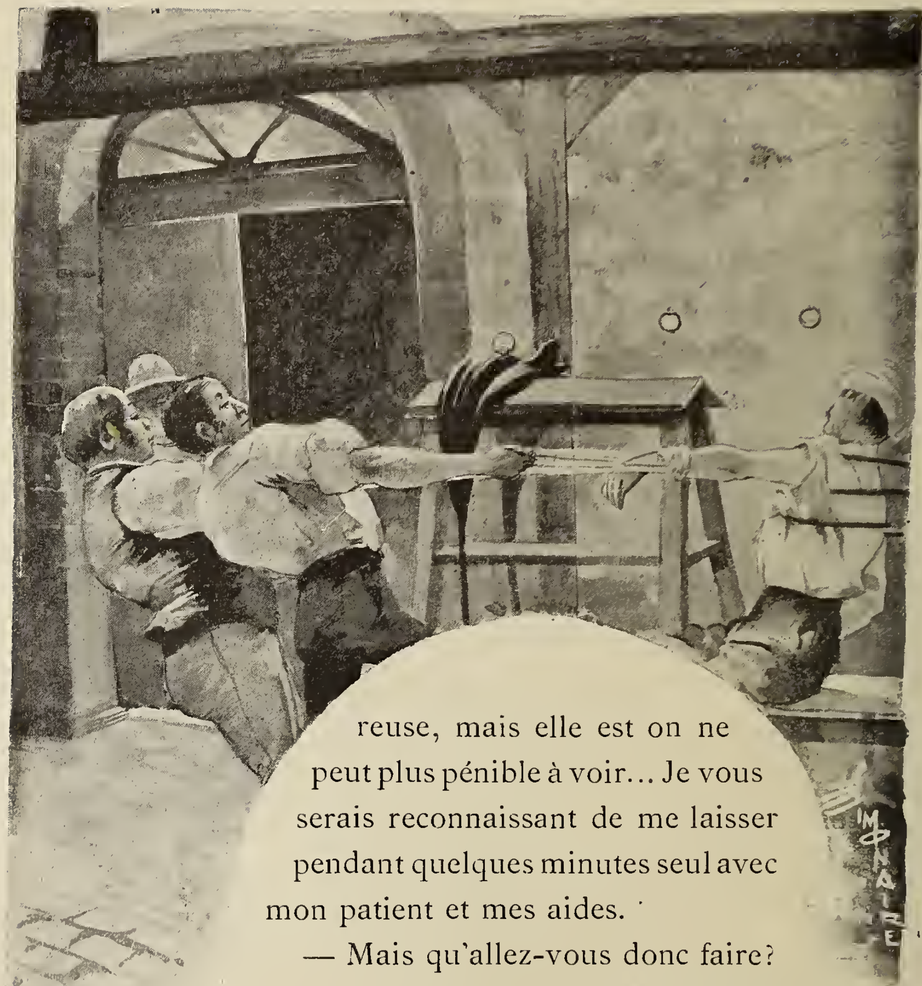
— Déboîtée! cria Mlle Guichard. Mais c'est affreux! C'est...

— Presque rien, une vétille, interrompit le docteur... Nous allons lui remettre ça en place, tout à l'heure... Il a une contusion à la tête... Des chevaux l'ont renversé m'a dit votre jardinier... Sans doute la peau du front a été coupée par un fer... Le pouls est bon... la respiration régulière... Si vous vouliez me faire donner une demi-douzaine de serviettes, je lui remettrais son épaule avec l'aide de ces deux braves garçons...

— Hermine, cours à la lingerie...

Hermine, comme un sylphe, était déjà au perron.

— C'est un homme comme il faut, dit le docteur. Sa mise est soignée... Il a une charmante figure... Quelque promeneur que ces fous ont renversé... Le loueur de Ville-d'Avray me vaut certes, bon an mal an, une dizaine de bras cassés ou de côtés enfoncées... Ah! voici les serviettes... Mesdames, l'opération que nous allons pratiquer n'est aucunement dange-



reuse, mais elle est on ne peut plus pénible à voir... Je vous serais reconnaissant de me laisser pendant quelques minutes seul avec mon patient et mes aides.

— Mais qu'allez-vous donc faire?

— Attacher le blessé à la muraille, nous atteler à son bras, et tirer jusqu'à ce que l'épaule se soit replacée... C'est affreux, et pourtant très simple...

Il les poussait dans la cour. Elles se trouvèrent seules, et,

derrière la porte de la sellerie, un piétinement commença, puis des ordres furent donnés d'une voix brève, et enfin des ahan! se firent entendre, comme lorsque les marins virent au cabestan. Soudain s'éleva une plainte déchirante, une clameur de torture qui terrifia les deux femmes, et presque aussitôt, la porte se rouvrit et le docteur, en s'épongeant le front, reparut, disant :

— C'est terminé!

Sur les coussins le blessé gisait plus pâle et toujours inanimé.

— C'est lui qui a crié? demanda Mlle Guichard.

— Oui, la douleur l'a réveillé, mais il s'est évanoui de nouveau...

— Qu'allons-nous en faire?

— Mais je ne le crois pas transportable, pour le moment. Ne pouvez-vous lui donner l'hospitalité pour vingt-quatre heures?

— Dans ma maison?... Chez des femmes seules?

— Eh bien! dans les communs?.. Il y a des chambres fort logeables...

— Le cousin Bobart y habite quand il vient.

— Eh bien! va pour la chambre du cousin Bobart... Ainsi l'humanité sera satisfaite et les convenances sauvegardées.

— Hermine, des draps...

La jeune fille repartit comme si elle avait des ailes. Mlle Guichard, un peu inquiète, disait au médecin :

— Ah çà! il ne va pas me faire ici une maladie de trois mois, ce gaillard-là?

— Demain il sera sur pied... ou, en mettant les choses au pire, en état d'être conduit chez lui...

— Alors c'est bien...

On avait monté le blessé, pendant ce temps-là, et la jeune fille revint chargée de taies d'oreiller, de draps, de couvertures.

— Il faudrait bien tâcher de savoir à qui on a affaire, cependant, dit Mlle Guichard, avec un dernier reste de défiance... Car enfin on l'a ramassé sur la route, c'est peut-être un chenapan...

— Il n'en a pas l'air du tout, dit Hermine.

— Voyez-vous ça! fit Mlle Guichard en riant. Tu te piques d'avoir du coup d'œil, toi, il paraît. Le voilà cautionné par Hermine, il n'y a plus rien à ajouter!

— Oh! ma tante! vous vous moquez! murmura la jeune fille, rouge jusqu'à la racine des cheveux. Ce n'est pas charitable.

— Bon! je ne lui veux pas de mal à ton protégé! Allons le soigner!

Elles montèrent, précédant le docteur, un petit escalier, et, dans une jolie chambre tendue de perse, trouvèrent le blessé confortablement étendu au fond d'une alcôve, dans un lit moelleux. Le docteur l'examina de nouveau, rédigea une ordonnance et annonça qu'il reviendrait dans la soirée. Les

deux femmes restèrent seules auprès de leur hôte, un peu inquiètes, malgré l'optimisme du médecin, de cette immobilité prolongée. Elles le regardaient en silence, et l'intérêt que son état leur inspirait se doublait d'une sympathie singulière causée par la douceur de son visage. Il avait vraiment une figure charmante, et, même pâle, même les yeux fermés, même le front couvert d'une compresse, il était agréable à voir. Hermine, cependant, en tournant dans la chambre, avait trouvé sur une chaise, et jetés en désordre, les habits de l'inconnu. Elle s'était mise en devoir de les ranger, lorsque de la poche de la jaquette une lettre était tombée.

— Donne-moi donc ce papier, dit Mlle Guichard : nous y trouverons peut-être une indication sur le nom et la condition sociale de ce garçon...

Hermine docilement donna la lettre. Mais à peine Mlle Guichard eut-elle jeté un regard sur la première page, qu'elle pâlit, se dressa, et, avec une émotion inexprimable, s'écria :

— Son écriture !

Elle courut à la signature, et, pleine d'horreur, découvrit ces deux noms exécrés : Fortuné Roussel...

Hermine, stupéfaite, restait debout devant sa tante, ne comprenant ni l'acte ni les paroles qui l'avaient accompagné. Elle s'enhardit à demander :

— Ma tante, vous savez donc qui est ce jeune homme?

— Il s'agit bien de lui! s'écria Clémentine avec impétuosité.

Puis, regardant sa nièce et la voyant pleine de curiosité :

— De quoi te mêles-tu, petite? dit-elle sévèrement. Retourne à la maison. Ta place n'est pas ici.

Hermine, étonnée de ce revirement subit, jeta un dernier regard sur l'intéressant malade, et, ouvrant la porte, elle sortit. Aussitôt seule, Mlle Guichard fondit sur la jaquette de son hôte, la fouilla d'une main fébrile, découvrit un portefeuille, l'ouvrit, y prit une carte et lut : MAURICE AUBRY. Elle posa le portefeuille sur la cheminée, et sombre, la lettre entre les doigts, elle s'assit, réfléchissant profondément au concours singulier de circonstances qui amenait sous son toit le fils de celui qu'elle haïssait implacablement. Peu à peu ses yeux tombèrent sur la feuille de papier couverte de l'écriture abhorrée, et machinalement elle lut :

« Mon cher petit, mon voyage commence bien. Les créances que j'avais à recouvrer... » Elle passa. Les affaires d'intérêt de Roussel lui parurent insignifiantes... « Je ne serai pas de retour avant trois semaines. Et Dieu sait si tu vas me manquer, pendant ce temps-là, ingrat qui n'as pas voulu m'accompagner!... Tu prétends que l'Angleterre n'est pas un pays artistique... Si tu savais comme ces centres manufacturiers de Manchester et Birmingham sont intéressants : on y sent battre le pouls d'un pays... » Esprit prosaïque et mercantile! grogna Clémentine... « Quant à l'Écosse, c'est une merveille... Je t'y entraînerai, et alors tu verras combien tes idées étaient fausses... Soigne-toi bien, car tu sais que je n'ai que toi au

monde et que si tu venais à me manquer tout serait fini pour ton vieil ami... »

La lettre glissa des doigts de Mlle Guichard et tomba sur le tapis. Elle songeait. Les vingt années qui venaient de s'écouler s'évoquaient à son souvenir toutes pleines des mauvais procédés, des tours pendables qu'elle avait imaginés pour tourmenter Roussel, et, devant l'affection si simplement traduite qu'il éprouvait pour ce jeune homme, la vieille fille comprenait que ce par quoi elle avait cru se venger était resté vain, qu'aucune de ses roueries n'avait eu d'effet, que le cœur de son ennemi n'offrait qu'un point vulnérable, et que, puisqu'elle ne l'avait point frappé dans sa tendresse pour Maurice, elle ne l'avait jamais atteint sérieusement.

Et cet enfant, qui était tout pour son ennemi, il l'avouait, elle le tenait là à sa merci. Elle fit un geste terrible vers le lit, comme pour anéantir l'otage que le hasard lui avait livré. Mais elle se contint : Maurice venait de pousser un profond soupir et ses yeux s'étaient ouverts. Il promena autour de lui un regard trouble, se souleva sur son coude droit, et d'une voix un peu étouffée :

— Ah ! c'est vous, madame, qui m'avez recueilli, dit-il, soigné, sauvé...

— Vous n'avez jamais été en danger..., interrompit sèchement Clémentine, ne voulant pas avoir eu tant de mérites vis-à-vis du fils de son ennemi.

— N'importe ! je vous suis bien reconnaissant...

La vieille fille fit un geste qui signifiait : A votre gré, ou : Il n'y a pas de quoi. Elle dit :

— Je vais vous envoyer quelqu'un pour vous garder.

Et avec un brusque signe de tête, prenant congé, elle sortit.

Le soir, le docteur Fortier trouva son malade beaucoup mieux. Il lui ordonna un potage et une aile de poulet. Mlle Guichard envoya de la table ce qu'il fallait pour son hôte, mais ne parut pas. Le lendemain, à dix heures, le médecin donna congé à Maurice, et celui-ci, rhabillé, offrant l'aspect d'un très joli garçon, sollicita, mais vainement, la faveur de remercier la maîtresse de la maison. Il laissa une carte, promit de revenir, et, montant en voiture, se fit conduire à Montretout.

Si Mlle Guichard avait refusé de recevoir Maurice, Hermine de sa fenêtre, à travers le rideau diaphane, avait assisté au départ du jeune homme. Et son étonnement allait grandissant à voir sa tante refuser de dire adieu à celui qu'elle avait si charitablement soigné. Il y avait là une énigme pour elle et elle s'évertuait inutilement à en chercher le mot.

Après le départ de son malade, Mlle Guichard parut respirer plus à l'aise. Elle ne se cloîtra plus dans son appartement, sortit dans le jardin, mais elle demeura troublée. Une pensée importune tourmentait son esprit, et, par instant, Hermine, qui ne la perdait pas des yeux, avec l'industrieuse patience des chattes et des femmes, la surprit parlant tout

haut. Mais si elle ne comprit pas les paroles décousues qui échappaient à la préoccupation de sa tante, elle sentit cependant qu'elles étaient violentes et haineuses.

De la méchanceté et de la haine ! Comment sa bienfaitrice, qui était pour elle l'idéal de la générosité et de la bonté, pouvait-elle éprouver de pareils sentiments ! Et par quel prodige, ce jeune inconnu les éveillait-il dans son cœur ? Car c'était la lecture de cette lettre dont sa tante connaissait l'auteur, puisqu'elle s'était écriée : Son écriture ! qui avait tout déchaîné.

Elle pensait à cela, la petite Hermine, pendant que Mlle Guichard, incapable de dominer son agitation, se promenait dans son salon les mains derrière le dos, le buste penché en avant, dans une posture méditative à la Napoléon. Une tempête formidable grondait depuis la veille dans son cerveau. Elle n'avait pas dormi de la nuit, ruminant des projets de vengeance épouvantables. Et pourquoi ? Quel affront nouveau avait-elle subi ? Pour quelle raison tant d'exaspération ? Sous quel prétexte tant d'animosité contre ce garçon qu'elle n'avait jamais rencontré jusqu'à ce jour, et qu'elle exécrait, elle le sentait bien, tout autant que l'autre, l'horrible, l'infâme Roussel.

Une seule phrase de la lettre lue avait fait ce monstrueux miracle : « Tu es tout pour moi ! » Ces cinq mots avaient valu à Maurice la haine de Mlle Guichard. Et puisqu'il était si cher à Fortuné, il devait être, en proportion, odieux à Clémentine.

Elle pensa un instant à le recevoir, quand il demanda à lui faire ses adieux, pour se donner le plaisir de le mettre à la porte en lui disant ce qu'elle pensait de son père adoptif. Puis elle jugea qu'il serait plus digne de se dérober à ses remerciements et de répondre à ses politesses par un silencieux dédain. Elle aussi elle le regarda partir, cachée derrière son rideau. Elle ne put se défendre de le trouver élégant, simple et gracieux. A peine fut-il dehors qu'elle sonna violemment pour qu'on appelât le cocher et le jardinier. Interrogés, les deux serviteurs ne tarirent pas d'éloges :

— Ah! c'est un bien gentil jeune homme!

— Il nous a remerciés, comme si on lui avait sauvé la vie...

— Et il était bien contrarié de ne pas voir Mademoiselle.

— Il nous a bien recommandé de dire à Mademoiselle qu'il lui était très reconnaissant...

— Et puis il n'est pas parti comme ça? demanda Mlle Guichard, avide de prendre Maurice en flagrant délit de mesquinerie. Il vous a donné à chacun la pièce, j'imagine?

— La pièce! fit le cocher. Il nous a bel et bien mis à chacun un billet de cent francs dans la main, et il nous l'a serrée en même temps!

Mlle Guichard pinça les lèvres, dit à ses gens d'une voix rude :

— C'est bien! allez!

Puis, avec un méprisant sourire :

— Serrer la main à des domestiques! Il a les goûts bas de son père.

Cette conclusion la satisfit, quoiqu'elle ne fût pas juste, et elle retrouva le loisir de vaquer à ses occupations coutumières. Le surlendemain, vers trois heures, comme Hermine était à travailler sous sa tonnelle, un coup de cloche retentissant à la grille la fit tressaillir. Le jardinier ouvrit, et la porte donna passage à Maurice Aubry. Son bras gauche était soutenu par une écharpe, et son visage était encore pâle. Il marcha à petits pas devant le pavillon du concierge, attendant qu'on vînt lui dire s'il pouvait être reçu. Il avait vraiment bon air, et Hermine le regardait naïvement, avec un extrême plaisir. Le temps que le jardinier mit à aller parler au valet de chambre lui parut incroyablement court. Et quand elle entendit les sabots faire crier le sable de l'allée, elle se dit : « Qu'a donc Giraud à courir aujourd'hui ? » Elle prêta l'oreille pour entendre la réponse; elle était sèche et formelle.

— Mademoiselle est souffrante et ne reçoit pas.

— Quel mensonge! murmura Hermine, emportée par un soudain mécontentement.

— Ah! je suis vraiment bien contrarié! dit Maurice. Mais quel jour pourrai-je voir votre maîtresse?

— Mademoiselle ne l'a point dit.

— Bon, je reviendrai. Par les bois, c'est une promenade.

Il sortit. Comment se fit-il qu'Hermine se leva et, quittant la tonnelle, se dirigea vers la terrasse qui surplombait la

route conduisant aux bois et qui était justement celle sur les pierres de laquelle Maurice avait été ramassé? On ne pourrait l'expliquer que par une de ces impulsions instinctives qui ressemblent singulièrement à des autosuggestions. Mais, comme Maurice, désireux de revoir la place où il avait été foulé aux pieds des locatis de Ville-d'Avray, entrait dans la rue, il se trouva en présence d'Hermine, qui regardait du haut du mur. Il la salua poliment avec un aimable sourire. Elle fut si troublée en se voyant prise en flagrant délit de curiosité, qu'elle fit un geste brusque dans lequel sa broderie lui échappa et tomba aux pieds de Maurice. Elle pâlit de contrariété, et des larmes lui vinrent aux yeux. Lui ramassa le petit ouvrage, et très simplement le tendit à la jeune fille. Elle eût voulu disparaître dans les entrailles de la terre; elle pensa un moment à se sauver dans le jardin. Mais ses jambes lui refusaient tout service. Elle fut donc obligée de faire bonne contenance, de prendre sa broderie, et de dire merci, d'une voix faible comme un souffle, mais qui parut délicieuse au jeune homme. Il salua de nouveau, et, s'enhardissant un peu :

— Ayez la bonté de m'excuser, mademoiselle, si je me permets de vous adresser la parole sans avoir l'honneur de vous connaître...

Hermine frémit; elle pensa : « Que va-t-il me demander ? » Il se fût agi de son cœur qu'elle n'eût pas été plus émue. Il dit tout bonnement :

— Serais-je assez heureux pour que vous fussiez une parente ou une amie de Mlle Guichard ?

Il fallait répondre, sous peine de passer pour une bête.



— Je suis sa nièce, balbutia Hermine.

— Oh ! que je suis content ! dit-il avec chaleur. Vous pourrez donc

être auprès d'elle l'interprète de ma reconnaissance, en attendant que je puisse la lui exprimer moi-même...

Hermine, terrifiée par la nécessité de soutenir la conversation du haut de son mur, répliqua par les premières paroles qui lui vinrent à l'esprit, et naturellement c'étaient celles qui répondaient le mieux à ses secrets sentiments :

— Oh ! monsieur, vous nous avez fait très peur... Et nous avons été bien heureuses, quand nous avons été sûres que vous n'étiez pas dangereusement blessé.

Elle s'interrompit, devint très rouge, et resta devant Maurice, stupéfaite et inquiète d'avoir tant parlé. Il la regardait, lui, avec un plaisir manifeste. Elle était vêtue ce jour-là d'une robe de batiste très claire, et, sur sa terrasse, encadrée de verdure, couronnée des grappes embaumées d'une clématite, elle se silhouettait d'une façon charmante pour l'œil d'un peintre. Maurice vit en un instant un tableau tout composé. Et, prolongeant sa sensation artistique, il examina son gracieux modèle, détaillant la fine taille, les épaules rondes et la petite tête joliment coiffée de ses cheveux blonds qu'un rayon de soleil faisait étinceler comme un nimbe de vierge. Il pensa : « Elle est jolie comme un cœur, et timide, et gentille dans son embarras. Quel malheur que je ne puisse pas lui demander de poser cinq minutes, le temps de faire un croquis ! Mais ce serait inconvenant. » Il leva son chapeau, et très respectueusement :

— Je vois, mademoiselle, que vous aussi vous avez eu

la bonté de vous intéresser à moi. Recevez-en mes bien vifs remerciements...

Et à regret, mais comprenant que la bienséance l'exigeait, il s'éloigna. Elle le suivit des yeux tant qu'elle put le voir, et rentra dans sa chambre, rêveuse pour la première fois de sa vie. Lui, il prit la traverse des bois et rentra à Montretout, où il dîna et passa la soirée à penser à la jeune fille de la terrasse.







Chapitre III

Où les alliés dont on se croyait sûr, trahissent.

Il avait, le lendemain même de son accident, écrit à son tuteur pour lui raconter l'aventure. Il avait alors le cœur plein de gratitude pour la femme hospitalière qui l'avait si bien fait soigner. Maintenant il la trouvait bien meilleure encore, et ses sentiments se doublaient d'un intérêt très vif pour la ravissante personne qui vivait auprès d'elle et dont il ne savait même pas le nom. Depuis qu'il connaissait sa nièce, il aimait cent fois plus Mlle Guichard.

Il passa une nuit agitée, et dès le matin il s'enferma dans son atelier, où, de souvenir, il esquissa Hermine sur sa terrasse. Il travailla d'arrache-pied, pendant quatre heures, avec une verve enragée. Et quand son domestique entra pour lui annoncer que le déjeuner était servi, le tableau était ébauché d'une façon charmante. La tête demeurait indécise. Les traits en étaient gravés dans la mémoire du peintre, mais il avait peur de les déformer en les retraçant. Il aimait mieux au fond lui garder la douce image incertaine. Il pensa :

— Je retournerai à la Celle-Saint-Cloud et je reverrai mon modèle. Alors, sûr de moi, je lui donnerai une ressemblance exquise... Jusque-là, qu'elle reste dans le vague du rêve !

Il se dirigea en fredonnant vers la salle à manger, et auprès de son assiette trouva un télégramme qui venait d'arriver. Il l'ouvrit, et avec joie, au bas, découvrit la signature de son tuteur. Il le parcourut et demeura stupéfait. Il le reprit, et pour la seconde fois il lut :

« Sous aucun prétexte ne retourne chez Mlle Guichard. Expliquerai tout... Je reviens en hâte. — ROUSSEL. »

Il reposa le papier bleu sur la table et continua son déjeuner, en proie à un étonnement inexprimable. Son tuteur revenait brusquement, interrompant un voyage très important, différé depuis deux ans, et cela en apprenant qu'il avait été soigné chez Mlle Guichard, qu'il ne connaissait pas et dont il n'avait même jamais entendu parler. Qu'est-ce que cela voulait dire ? De quoi s'agissait-il ? Est-ce que par hasard

Mlle Guichard était une personne peu recommandable ? Alors sa nièce ? Non ! c'était impossible : avec des yeux si candides, on ne pouvait être qu'un ange. Alors quoi ?

On ne raisonne pas toujours son premier mouvement, et les facilités de communications que le télégraphe et le téléphone ont créées dans la société offrent aux gens vifs de trop nombreuses occasions de répondre en pleine chaleur d'impression. A peine Roussel eut-il payé son télégramme et l'eut-il vu passer des mains de l'employé comptable dans celles de l'employé télégraphiste, qu'il ressentit un regret. Il se dit : « J'ai fait une sottise, je n'aurais pas dû avertir Maurice. Il serait allé chez Mlle Guichard, elle lui aurait dit du mal de moi, il ne l'aurait pas crue et serait parti indigné. C'était fini. Tandis que je vais le jeter en plein drame, lui monter l'imagination : qui sait s'il ne fera pas quelque sottise ? »

Il ouvrait la bouche pour réclamer sa dépêche, lorsqu'il vit l'employé disparaître avec elle dans la pièce où se trouvaient les appareils de transmission. Il recula devant les pourparlers à entamer, les explications à donner ; il poussa un soupir et sortit en pensant : « A la grâce de Dieu ! Après tout, Maurice sera peut-être plus raisonnable, avec ses vingt-huit ans, que son tuteur avec sa soixantaine. »

Roussel ne se trompait pas en comptant sur la sagesse de son fils adoptif. Mais la sagesse des hommes est souvent troublée par la fantaisie des événements. Le jeune peintre, après avoir médité sur la dépêche de son tuteur, sans arriver à

pénétrer quoi que ce fût de la véritable situation, avait pris la résolution d'observer scrupuleusement la consigne qui lui était donnée : « Sous aucun prétexte ne retourne chez Mlle Guichard. »

Cependant, enfermé dans son atelier, l'esquisse, tracée le matin, retournée du côté du mur, il s'était attelé à un tableau de genre commencé, et qui représentait une jeune mariée défaisant son voile, aidée par une de ses demoiselles d'honneur, pendant que l'autre regardait curieusement les bijoux de la corbeille. L'arrangement de cette scène était agréable. L'étude de la robe blanche s'enlevant sur un fond très clair avait amusé Maurice. Il regardait sa toile avec intérêt, en s'avouant que vraiment ce n'était pas mal. Quand tout à coup la tête brune de sa mariée lui déplut : une vraie tache d'encre brutale et dure dans la gamme tendre des tons fins qu'il avait si harmonieusement groupés. Il prit un couteau à palette, et, d'un seul coup, décapita sa jeune femme. Alors, d'un pinceau caressant, refaisant la tête, il en changea tout à fait le caractère. Au lieu de la figure accentuée de son modèle ordinaire, belle Batignollaise aux yeux noirs, aux pommettes saillantes, aux lèvres rouges, un doux et délicat visage peu à peu sortait de la toile, et, singulière hantise du peintre, c'était le portrait d'Hermine, avec ses cheveux blonds, ses yeux bleus et sa bouche rose. C'était elle, trait pour trait, et pourtant ce n'était pas encore assez elle, au gré de Maurice, car il posa sa palette sur son escabeau, jeta ses pinceaux



Il alluma une cigarette et s'étendit sur son divan.

avec découragement, et, ayant regardé son ouvrage avec une extrême attention, il murmura :

— Ah ! que c'est loin de la réalité !... Il me faudrait la revoir une fois, et alors je serais sûr, oui, je serais tout à fait sûr de ce que je fais !...

Il alluma une cigarette, s'étendit sur un divan, et resta à pousser des ronds de fumée qui montaient en spirales bleues vers le plafond de son atelier. Il ruminait, tout en suivant dans leurs évolutions capricieuses les bouffées de tabac, et une capitulation de conscience se préparait sourdement au fond de lui-même :

— Après tout, si mon parrain m'a défendu d'aller chez Mlle Guichard, il ne m'a pas interdit les abords de la maison. Je n'y entrerai certes pas, mais ne puis-je tourner autour pour tâcher d'apercevoir la gentille nièce ?... Ce n'est, après tout, qu'une fantaisie de peintre... Voilà, faute de cette ressemblance exacte, deux tableaux accrochés... Car je ne pourrai plus jamais voir ma mariée autrement qu'avec le visage de la charmante Vierge à la broderie... Et il serait vraiment dommage de ne pas terminer la jolie esquisse que j'ai commencée d'elle penchée sur sa terrasse. Quel mal est-ce que je ferais en tâchant de l'apercevoir ?... Bah ! j'y vais !

Il s'était dressé sur ses pieds et déjà jetait bas son veston d'atelier. Il passa dans sa chambre, s'habilla avec beaucoup de recherche pour un peintre qui va simplement chercher un renseignement, et prit la route des bois.

Si Roussel avait été bouleversé à distance par la lettre de Maurice, si Maurice était, depuis deux jours, dans une étrange agitation, Mlle Guichard et Hermine n'étaient pas non plus tranquilles. Après avoir refusé sa porte au jeune homme, Clémentine avait réfléchi, et le résultat de ses réflexions avait été la certitude humiliante qu'elle avait fait une sottise. Ainsi Roussel et son ennemie étaient dans le même état moral, ayant l'un et l'autre cédé à leurs naturelles impulsions. Quant à Maurice et à Hermine, leurs sensations et leurs aspirations étaient bien semblables, car ils étaient uniquement occupés l'un de l'autre et rêvaient, chacun de leur côté, au bonheur de se revoir.

Mlle Guichard, enfermée dans sa chambre, s'était contrainte à analyser froidement la situation que créait l'apparition du fils adoptif de Roussel dans sa vie. Et elle n'avait pu, quoiqu'elle en eût, se retenir de penser que cette situation pouvait être féconde en avantages, à la condition de savoir en tirer parti. Le moins qu'elle pût obtenir était de jeter le trouble dans les relations du pupille et du tuteur. Il suffisait pour cela de paraître bonne femme, d'amadouer le jeune homme, de l'attirer, de lui parler de Roussel avec convenance, et, par un effet tout naturel, le mal que Fortuné ne manquerait pas de dire de Clémentine serait considéré comme la preuve du plus injuste mauvais vouloir. Et elle avait tout juste adopté, dans le premier moment, la ligne de conduite la plus opposée. Elle avait traité durement Maurice, l'avait fait congédier par son

domestique, enfin s'était conduite au rebours du sens commun. Si le jeune homme avait plus de fierté que de reconnaissance, il ne reviendrait pas, et tout serait terminé. Quelle belle occasion manquée de porter un coup sensible à ce monstre de Fortuné !

Hermine, elle, tout naïvement pensait à Maurice, parce qu'elle l'avait vu d'abord très malade et partant très intéressant, puis très valide et bien plus intéressant encore. Le son de sa voix lui était resté dans l'oreille, et le regard clair, franc et si doux qu'il dirigeait sur elle l'avait pénétrée jusqu'à l'âme. Puisque Mlle Guichard avait refusé de le recevoir, il était probable qu'elle ne le reverrait jamais et elle en éprouvait une tristesse inexprimable. Pour la première fois elle ressentait cette lourdeur de cœur qui l'oppressait, et elle ne savait pas au juste si elle en éprouvait de la joie ou de la souffrance. Mais c'était une sensation bien forte et qui lui semblait devoir durer aussi longtemps que sa vie.

Comme par hasard, elle avait découvert un banc sur la terrasse, non pas à la place où elle se tenait quand Maurice avait passé dans le chemin, — là on était trop en vue, — mais au bout du mur et sous une charmille. De cet endroit on apercevait tous ceux qui passaient et on ne pouvait être vu par eux, à moins d'y mettre un peu de bonne volonté et de se pencher comme pour cueillir la clématite qui tapissait la muraille et pendait en dehors. Mais Hermine ne songeait pas à se pencher, elle ne songeait qu'à voir. Et c'était déjà fort extraordinaire.

Elle avait passé toute la première partie de la journée avec Mlle Guichard, et vers trois heures s'était dirigée vers la terrasse.

Assise sur le banc de pierre, son ouvrage sur les genoux, elle figurait bien la Vierge à la broderie, comme disait Maurice. Elle ne travaillait pas beaucoup et pensait, plus qu'elle n'avait pensé depuis sa naissance. Elle attendait la venue de celui pour qui elle s'était postée à cet observatoire. Puisqu'elle avait eu l'idée de guetter son passage dans le petit chemin, il lui paraissait tout simple qu'il eût, lui, l'idée d'y passer.

Au bout d'une heure, elle n'avait pas fait beaucoup de points à sa broderie, mais elle avait jeté beaucoup de coups d'œil par dessus le mur. Elle commençait à s'impatienter et à adresser mentalement des reproches à Maurice, lorsque, comme la demie sonnait à l'église du village, un pas léger se fit entendre dans le silence morne de la ruelle. Celui qui approchait arrivait, non pas par la place, mais derrière Hermine, du côté des bois. Elle pensa : « Suis-je sotte! Comment aurait-il traversé tout le pays? Il est bien plus prudent à lui de gagner la terrasse par les chemins déserts. »

Le pas se rapprochait. La jeune fille, sur son banc, était hors de vue. Elle n'avait qu'à rester assise, et Maurice passait sans la voir. Fut-ce une émotion subite, un désir de mieux apercevoir le promeneur, ou toute autre raison, qui fit lever brusquement Hermine? Mais comme le jeune peintre exami-

nait avec soin le mur de la propriété, un froissement de branches parvint à ses oreilles.

Il fit quelques pas vivement en



arrière, et, sa perspective se trouvant allongée, il découvrit la nièce de Mlle Guichard dans son nid de verdure.

Ainsi que la veille, il la salua en souriant, et, s'adressant à elle, comme à une déjà ancienne connaissance :

— Serai-je plus heureux qu'hier, mademoiselle? dit-il : pourrai-je arriver jusqu'à madame votre tante?

Hermine joignit les mains et adressant à Maurice un suppliant regard :

— Parlez plus bas, monsieur, de grâce... Si on nous entendait, ce serait terrible!

— Et pourquoi donc?

— Parce que, depuis que vous êtes entré dans notre maison, l'humeur de ma tante est toute changée... Elle est inquiète, tourmentée...

— Elle aussi! s'écria Maurice étourdiment.

— Pourquoi elle aussi? Est-ce que de votre côté...

— Rien! J'ai eu tort de vous dire cela... Continuez, je vous en prie...

— Il faut qu'il y ait, entre ma tante et vous, ou quelqu'un qui vous touche de près, un différend grave et que j'ignore...

— Moi aussi!

— Ah! vous voyez donc bien qu'il y a quelque chose!..

— Certes il y a quelque chose! Mais quoi?

— Ce n'est donc pas venu de vous?

— Il y a trois jours, je ne connaissais pas Mlle Guichard...

— Ah! vous n'êtes pas le coupable? Tant mieux!

— Comment, le coupable?... s'écria Maurice. Mais, mademoiselle, soyez sûre que si la personne que je soupçonne

être en désaccord avec madame votre tante est bien celle dont il s'agit, elle n'a certainement aucun tort à se reprocher...

— Ma tante non plus!

— Vous avez raison de la défendre... Mais le plus clair dans tout ceci c'est que je suis victime d'une hostilité à laquelle je n'ai d'aucune façon contribué, que je trouve votre porte fermée, et que si je n'avais pas la bonne fortune de causer avec vous...

— Par dessus le mur, ce qui est tout à fait mal!..

— Je n'aurais même pas su pourquoi j'ai été si délibérément congédié par madame votre tante... A mon grand regret, car j'ai un plaisir infini à vous voir et à vous entendre...

Cette fois Hermine sentit que la conversation prenait un tour qui allait promptement devenir périlleux, et se donnant son air le plus grave :

— Mais, pardon, monsieur, je vous ai répondu sur les points qui vous intéressaient... Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire...

— Comment! Rien à nous dire! s'écria Maurice avec feu. C'est à peine si nous avons échangé dix paroles, et nous avons tout à éclaircir... Car il est impossible que nos deux familles restent brouillées... Et c'est à nous qu'il appartient de les réconcilier... Ne le voulez-vous pas?

— Oh! de grand cœur!

— Au moins faut-il connaître les causes de leurs

divisions... Vous paraissez mieux informée que moi...

— Non, monsieur.

— Alors qui donc m'apprendra la vérité?

— Moi! dit derrière les deux jeunes gens une voix forte. En même temps, Mlle Guichard, émergeant du massif d'où elle écoutait depuis un instant Maurice et Hermine, apparut majestueuse et terrible.

— Ma tante! cria Hermine épouvantée. Et, levant les bras d'un air désespéré, elle prit sa course, et, légère comme une biche, disparut au détour de l'allée.

Maurice, resté seul en présence de Mlle Guichard, s'efforçait de faire bonne contenance. Cependant il se jugeait un peu ridicule au bas de ce mur, le chapeau à la main. Il pensa : « J'ai l'air d'un mendiant qui demande un petit sou. Que va-t-on me donner? » Il eut une agréable surprise.

— Monsieur, dit Mlle Guichard avec un sourire, puisque vous êtes curieux d'apprendre ce qui nous a divisés, M. Roussel et moi, vous allez le savoir. Mais, pour une pareille confidence, le lieu me paraît incommode, quoique vous l'ayez choisi. Ayez donc la bonté de suivre le mur jusqu'à la grille : vous me trouverez à la petite porte, et je vous ouvrirai.

D'un signe de main elle lui indiqua la direction à prendre, qu'il connaissait fort bien, et descendit elle-même de la terrasse. En suivant l'allée, elle se disait : « Que va-t-il faire? Dans ses yeux j'ai lu l'envie de se sauver et de ne jamais reparaître. S'il s'en va, tout est dit : je ne le reverrai jamais. S'il vient...

alors, à nous deux, Roussel! C'est ton bien le plus cher, et je vais tâcher de te le prendre. »

Maurice, marchant sur la route, pensait : « Mon tuteur m'a défendu de rentrer chez elle et de la voir. Et voilà que je suis entraîné à lui désobéir. Si je prenais ma course et m'enfuyais sans tambour ni trompette, ce ne serait point poli, mais ce serait peut-être prudent. En agissant ainsi je me couvrirai de ridicule! Que pensera de moi la Vierge à la broderie? Elle me prendra pour quelque commis en goguette, pour un Don Juan de banlieue, qui essaie de nouer une intrigue avec les jeunes filles par dessus les clôtures des jardins, et je ne la verrai plus! Allons, faisons contre mauvaise fortune bon cœur, et sortons de ce mauvais pas aussi correctement que possible. »

Il était à la grille. La petite porte s'ouvrit, et Mlle Guichard, très aimable, dit :

— Entrez, monsieur. Vous êtes mieux portant que la première fois, et je m'en félicite.

— Et moi je vous remercie, car c'est à vos bons soins que je le dois, madame...

— Dites : « Mademoiselle, » fit Clémentine d'un air majestueux...

— Mademoiselle, reprit Maurice, vous avez été si parfaite pour moi...

— Je ne le regrette pas, concéda Mlle Guichard, quoique vous soyez singulièrement entreprenant et que vous méritiez

de sévères reproches... Est-ce M. Roussel qui vous a appris à causer avec les demoiselles sans l'assentiment de leurs parents?...

— M. Roussel ne m'a donné que de bons exemples, dit doucement Maurice, et j'avoue que s'il m'avait surpris là où j'étais tout à l'heure, il aurait été sans doute moins indulgent que vous...

— Parce qu'il s'agissait de ma nièce?

— Parce qu'il s'agissait d'une jeune fille, et qu'il m'a appris qu'il les fallait respecter infiniment.

— Allons! vous vous chargez vous-même... Je suis désarmée...

— Contre moi, dit Maurice souriant, mais contre mon tuteur?...

Ah! lui!... C'est autre chose... Je suis bien obligée de me défendre.

— Êtes-vous donc attaquée?

Ils étaient entrés sous la tonnelle en causant ainsi. Ils s'assirent.

— Attaquée! répliqua Mlle Guichard. Depuis vingt ans je n'ai pas cessé de l'être... Et je puis dire que les seuls chagrins de ma vie me sont venus de M. Roussel...

— Mademoiselle, dit Maurice avec stupeur, je ne puis pas admettre que vous me trompiez... Et cependant ce que vous me racontez là est si étrange, si invraisemblable... Depuis vingt ans, je suis auprès de M. Roussel, et c'est la

première fois que j'entends parler de votre désaccord. Mon tuteur ne m'en a jamais soufflé mot, et rien dans son attitude n'annonçait un homme troublé par les combinaisons d'une guerre intestine... Il était si libre d'esprit, si...

— Croyez-vous qu'Hermine...

— Ah! mademoiselle votre nièce se nomme Hermine?... interrompit Maurice...

— Oui, monsieur... Croyez-vous que cette enfant se soit doutée de quelque chose? Je lui ai caché soigneusement mes tristesses et mes craintes, comme M. Roussel devant vous dissimulait ses agitations...

— Mais, grand Dieu! mademoiselle, pourquoi cette hostilité?... Et qu'étiez-vous l'un à l'autre?

— Nous sommes cousins germains et nous avons dû nous marier...

Maurice ne trouva pas une parole à répondre. Par la pensée il associait la fine et souriante bonhomie de Roussel à la sécheresse anguleuse et noiraude de Mlle Guichard, et il ne se rendait pas compte de la possibilité d'une union entre ces deux êtres si peu faits pour s'accorder. Oui, certes, il comprenait qu'ils se fussent repoussés comme les éléments négatifs de l'électricité, et il devinait quelles secousses ces courants contraires avaient dû produire.

Clémentine, le voyant absorbé, continuait ses explications et les donnait toutes à son honneur. Elle montrait son cœur brisé par l'abandon d'un homme qu'elle aimait

et à qui leur oncle l'avait destinée dès l'enfance. Elle ne parlait ni de ses prétentions, ni de ses tracasseries avant la rupture. Elle passait sous silence ses calomnies, ses méchancetés, toute cette guerre à coup d'épingles qu'elle avait faite au pauvre Roussel. Non, c'était elle la victime, la douce et innocente créature délaissée par un fiancé ingrat et infidèle. Car elle n'accusait Roussel que d'infidélité. Elle se montrait gémissante comme Didon après le départ du fils d'Anchise. Mais elle n'était pas montée sur le bûcher, elle, hélas! elle avait consumé sa vie dans les regrets. Une réclusion complète avait été la conséquence de la déception si cruelle éprouvée. Elle avait renoncé au monde, et, pleurant son avenir brisé, elle s'était consacrée à l'éducation d'Hermine, enfant adoptive, qui avait été la seule joie de sa solitude.

Tout en écoutant Mlle Guichard, Maurice se disait : « Est-ce possible que mon tuteur se soit montré si dur pour cette pauvre fille? Quoi! tendrement aimé, il l'a délaissée? Qui donc croirait, à le voir aujourd'hui, avec sa figure rubiconde sous ses cheveux blancs, qu'il a fait autrefois des malheureuses? Elle n'était point séduisante la cousine Clémentine, mais, après tout, une parole donnée est une parole donnée. Et si ce que cette bonne dame me raconte est vrai... Comment ne le serait-ce pas? Le télégramme envoyé de Liverpool et me défendant de retourner chez Mlle Guichard est une preuve des sentiments d'aversion que mon tuteur a voués à son ex-future... Que s'est-il passé entre eux? Et com-

ment, surtout, n'a-t-il jamais fait la moindre allusion à cette histoire? Serait-ce donc une preuve qu'il était dans son tort? Alors ce fut la seule fois de sa vie! »

Cette protestation en faveur de son tuteur soulagea Maurice. Il se sentait, depuis un instant, trop l'allié de Mlle Guichard, et pas assez le défenseur de son père adoptif. Clémentine disait :

— Vous jugez de mon émotion quand cette lettre, tombée de votre poche et portant la signature de M. Roussel, m'a appris qui vous étiez...

— Vous me connaissiez donc? demanda étourdiment Maurice.

— Votre naissante célébrité, riposta Clémentine, ne m'avait pas permis de vous ignorer.

Le peintre s'inclina en rougissant.

— Le peu que je vaux, c'est à M. Roussel que je le dois.

— Il a tant de goût et a une si grande intelligence! s'écria Clémentine avec une admirable hypocrisie. Ah! monsieur, qu'il était séduisant quand il était jeune, et comment n'aurait-il pas plu? Je ne veux pas que ma nièce soit aussi malheureuse que je l'ai été... Maintenant que nous nous sommes expliqués, monsieur, ne revenez plus jamais... Tout nous sépare...

— Mais, Mademoiselle, protesta Maurice, très gêné.

— Oh! ne vous en défendez pas... Elle est charmante et je sais ce que vous pensez d'elle. Je vous écoutais tout à

l'heure, pendant que vous lui parliez au pied de la terrasse. Toutes ces douceurs que vous lui débitiez me rappelaient les artifices auxquels moi-même je m'étais prise!... Si vous aimez Hermine, vous perdez l'affection de votre tuteur... Ainsi vous voyez qu'il vaut mieux que vous ne reparaissiez jamais...

— Laissez-moi au moins lui parler... lui expliquer..., dit Maurice avec chaleur, sans s'apercevoir que Mlle Guichard venait très adroitement de lui jeter Hermine à la tête.

— Non! Rien. Partez! Vous êtes un aimable jeune homme: si elle vous revoit, Dieu sait ce qui peut advenir de cette enfant, au cœur si simple et si pur!...

— Mais, mademoiselle, mon tuteur a beaucoup d'affection pour moi, et je suis sûr que je réussirai à vaincre ses préventions...

— Vous le croyez?... Vous êtes un honnête homme?

— Pouvez-vous en douter?

— Je n'en doute pas, et la preuve, c'est que je vous autorise à rester... Quel bonheur de pouvoir vous accueillir sans défiance! Vous m'avez plu, dès le premier instant... Ne dites pas un mot à Hermine... Je ne vous permets pas de lui faire la cour avant que M. Roussel ait donné son consentement... Mais vous dînerez avec nous et vous reconnaîtrez que nous ne sommes pas de méchantes personnes... Hermine!

La Vierge à la broderie, voyant la conversation se prolonger, dévorée de curiosité, avait pris le parti de montrer le

pan de sa robe blanche au bout de la charmille. A l'appel de sa tante elle s'avança très émue, d'autant plus charmante. Et Maurice, en sa présence, perdant le peu de résolution qui lui restait, oubliant les ordres de son tuteur, entra dans cette maison qu'il aurait dû fuir.

Il eut le loisir, le lendemain, de finir son tableau et son esquisse. Il avait devant les yeux, net et précis, le délicieux visage d'Hermine. Il travailla toute la journée avec ardeur mais sans gaîté. Au fond de lui même il était mécontent. Il se disait : Comment expliquer à mon tuteur ce qui s'est passé? Et de quelle façon va-t-il prendre ma désobéissance? Ah! s'il connaissait Hermine, il me comprendrait, m'excuserait. Mais il ne connaît que Mlle Guichard, et je suis forcé d'avouer que ce n'est pas la même chose. Elle n'est point cependant méchante femme. Le diable, c'est qu'elle a l'air d'un homme! Voilà ce qui aura éloigné mon tuteur. Et, dame! il était joli garçon, lui, si j'en juge par les portraits de sa jeunesse. La rupture a été pénible à la tendre Clémentine, et elle lui en veut... oh! ferme! Il se doutait que, dans cette maison-là, on me dirait du mal de lui, et cela l'ennuyait. Comme si tout ce qu'on pourrait me dire me ferait oublier ses bontés. Mais il serait un monstre qu'il n'en aurait pas moins été, pour moi, un second père.

Dans la soirée, la solitude de la maison et le silence de la campagne lui pesèrent, et il partit pour Paris. Il entra dans un théâtre, trouva la pièce qu'on jouait insipide, quoiqu'elle

fût à sa deux centième représentation, et rentra à Montretout par le dernier train. Il dormait profondément, le matin, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit brusquement et M. Roussel entra en disant :

— C'est moi ! Comment, paresseux, tu es encore dans ton lit ? Viens m'embrasser.

Maurice ne se le fit pas dire deux fois ; il sauta sur ses pieds et serra son tuteur dans ses bras.

— Allons, habille-toi, dit Fortuné, tu vas prendre froid.

— Mais comment arrivez-vous si matin ?

— J'ai pris le paquebot hier soir, j'ai roulé en wagon toute la nuit, et me voilà.

— Mais vous devez être très fatigué...

— Pas du tout. Parlons de toi.

Maurice s'était vêtu pendant ce temps.

— Passons dans ton atelier, nous y serons mieux qu'ici, dit Roussel.

Il prit le jeune homme par le bras, le serrant tendrement, heureux de l'avoir là, comme s'il avait craint secrètement de ne pas le retrouver chez lui à son retour. Arrivés dans l'atelier, sans avoir examiné les toiles exposées sur le chevalet, ce qu'il ne manquait jamais de faire d'habitude, il s'assit, et regardant son fils adoptif.

— Raconte-moi en détail ton accident et tes aventures avec Mlle Guichard.

— L'accident est tout ce qu'il y a de plus simple et de

plus bête... Imaginez-vous que j'ai été pris, dans une ruelle, au milieu d'une cavalcade de calicots et renversé avant d'avoir pu me garer... J'avais le front entamé et l'épaule démise, lorsque le jardinier de Mlle Guichard m'a vu sans connaissance au milieu du chemin... Mlle Guichard m'a aussitôt fait transporter chez elle, et m'a parfaitement soigné. Voilà tout.

— Voilà tout? hasarda Roussel avec un air soupçonneux.

— Mais oui.

— Alors tu as vu le monstre lui-même?

— Un monstre pas bien féroce, dit Maurice en riant.

— Bigre! comment te les faut-il?... Mais, sans doute, elle ne te connaissait pas quand elle t'a accueilli, et elle ignorait le lien qui nous attachait l'un à l'autre.

— Il est vrai que, quand elle l'a su, son attitude a changé complètement...

— Ah! Tu vois! s'écria Roussel triomphant.

— Oui, mais si elle a cessé de venir dans ma chambre, elle a continué à me garder chez elle, et ses intentions obligeantes n'ont point cessé... Peut-être s'est-elle tenue à l'écart par délicatesse.

— Par délicatesse? Ah! Décidément tu ne la connais pas!... Il serait moins périlleux d'essayer d'apprivoiser des lions ou des tigres que de vouloir vivre en bonne intelligence avec elle... Oh! Je vois bien qu'elle a fait la sucrée avec toi, et quand elle veut, elle sait être aimable... Mais il est impossible que cela dure... J'en sais quelque chose.. J'ai essayé de

la dompter, moi, pendant six semaines... J'ai dû prendre la fuite... Elle t'a dit que j'étais un bandit, hein?

— Mais pas du tout! Elle m'a raconté qu'elle vous avait beaucoup aimé... Et, à son air, au ton dont elle me parlait, je ne jurerais pas que maintenant encore...

— Tais-toi, malheureux! interrompit Fortuné avec un geste d'horreur. Grâce au ciel, j'en suis débarrassé, et le diable lui-même ne me ferait pas retrouver volontairement face à face avec elle... Tiens! tu as changé la tête de ta mariée?

Roussel, en marchant de long en large, dans l'agitation que lui causaient ces souvenirs, s'était arrêté devant le tableau commencé par Maurice avant son départ, et regardait avec attention la figure peinte d'après Hermine.

— Oui, dit Maurice, il m'a semblé que le blond était mieux dans la gamme des tons... Le brun était brutal.

— La physionomie est charmante... Quel est le modèle qui t'a posé ça?

— Aucun modèle... C'est fait de chic...

— Ah! Ce n'est pas ton habitude...

Il se tut. Il venait d'apercevoir l'étude de la Vierge à la broderie et l'examinait soucieux. D'un coup d'œil il avait reconnu la terrasse de la villa de l'oncle Guichard, sur le sable de laquelle il avait joué pendant toute son enfance. Et dans cette jeune fille, penchée vers la ruelle et encadrée dans la verdure, il retrouvait la jeune mariée dont Maurice,



C'est nouveau cette esquisse ?

par un subit caprice, avait modifié les traits. Une étrange coïncidence vraiment, et bien faite pour troubler Roussel! Il restait devant la petite toile, n'osant se retourner, pour ne point montrer à son fils adoptif sa figure assombrie, et cependant sentant bien qu'une explication était nécessaire. Enfin il prit son courage et dit :

— C'est nouveau, cette esquisse?

— Oui, parrain : j'ai attaqué ce petit morceau depuis votre départ...

— C'est la même tête que celle de la mariée... Et encore de chic?..

Il releva le front et fixa ses yeux sur ceux de Maurice. Le jeune homme rougit un peu, et très simplement :

— Je ne vous ai jamais menti, parrain : je ne commencerai pas à mon âge... Cette figure est celle de la nièce de Mlle Guichard.

— Elle est venue ici? demanda Roussel avec une violente angoisse. Tu l'as fait entrer chez moi?

— Non! Elle n'est pas venue ici... C'est de mémoire que j'ai peint ce portrait...

— De mémoire? répéta Fortuné en hochant la tête. Combien de fois l'as-tu donc vue?

— Deux fois.

— Et où cela?

— Sur la terrasse d'abord, telle que vous la voyez dans cette esquisse... Sa gracieuse silhouette m'avait paru joliment

encadrée dans cette verdure... Il y avait là un amusant motif... Je l'ai retracé de souvenir, et puis, la tête étant insuffisante...

— Alors tu y est retourné...

— Oui, parrain, et cette fois-là, pendant que je lui parlais... j'ai été surpris par Mlle Guichard...

— Qui t'a secoué... Je m'en rapporte à elle...

— Non, qui m'a prié d'entrer, s'est expliquée très cordialement avec moi, m'a accueilli avec une grande bienveillance... et puis...

— Et puis? répéta Fortuné en frémissant.

— Et puis elle m'a gardé à dîner...

— Tu as dîné chez elle?

— Avant-hier.

— Elle ne t'a pas dit de mal de moi, elle t'a accueilli avec bienveillance et t'a gardé à dîner, résuma Roussel... Ah! mon garçon, c'est bien plus grave que tout ce que j'avais pu prévoir. Voyons, mettons les points sur les i, car il y va de ma tranquillité présente et de ta sécurité à venir. Dis-moi tout, comme à un père... Cette jeune fille... ravissante, si elle est comme tu l'as peinte... hélas! est-ce que je ne sais pas combien tu fais ressemblant?... cette jeune fille... elle t'a plu?...

— Oh! oui, mon cher parrain, s'écria Maurice avec feu.. Si vous saviez comme elle est gentille, et douce et simple...

— Hé! tant que tu voudras!... Un ange...

— Un ange, oui, parrain..

— Mais il y a le diable, à côté! Et on n'aura pas l'ange sans être obligé de prendre le diable!.. Ah! cher enfant, tu sais si je t'aime, je te l'ai certes prouvé depuis vingt ans. Tu penses bien que s'il s'agissait de sacrifier mon repos à ton bonheur je n'hésiterais pas... Mais avoir Clémentine pour belle-mère, vois-tu... Car elle serait ta belle-mère! Il n'y aurait pas, en enfer, de supplice pareil. Il faut l'avoir connue jeune pour soupçonner ce qu'elle peut être devenue vieille! Et son plan, je le devine, maintenant, comme si je le lui avais vu tracer... Elle veut t'enlever à moi... Elle t'a tendu sa nièce, comme un appât, pour te prendre à son piège... Oui, je sais ce que tu vas me répondre : la nièce est exquise... En épousant une fille on n'épouse pas sa mère, à plus forte raison sa tante... Et elle n'est même pas sa tante! Mais sois sûr que Clémentine prendrait ses précautions, qu'elle s'imposerait au jeune ménage... Que dis-je? qu'elle l'accaparerait et ferait jurer au mari d'habiter avec elle... Voilà tout le secret de son bon accueil. Elle a vu en toi le gendre idéal... Un garçon bien tourné, bien élevé, riche et déjà célèbre, et de plus mon fils adoptif... Elle a dû rêver de s'emparer de toi, pour que je reste seul, à mon âge, et que je meure de chagrin, dans mon coin, comme un pauvre chien abandonné.

En parlant ainsi, le bon Fortuné s'était attendri sur lui-même. Sa voix se brisa dans un sanglot et des larmes coulèrent sur ses joues. A la vue de ce chagrin si sincère de l'homme qui l'avait élevé, Maurice ne fut plus maître de son

émotion; il se jeta sur Roussel, le serra dans ses bras, le força à s'asseoir dans un fauteuil, se plaça sur un tabouret près de lui, et lui tenant la main, pleurant lui aussi :

— Assez, mon cher parrain, pas un mot de plus... Vous me méconnaissez... Moi, vous abandonner! Vous laisser finir votre vie, qui sera encore bien longue je l'espère, sans que je profite de la joie de votre continuelle présence, avez-vous pu le penser?.. Mais j'aimerais mieux renoncer à toutes les femmes de la terre que de vous causer une peine... Vous pleurez, mon bon et unique ami, à cause de moi... C'est la première fois, ce sera la dernière... Rassurez-vous, je ne ferai jamais rien qui vous tourmente ou seulement vous déplaise. Je serais un être dénaturé, si je songeais à autre chose qu'à vous contenter. Les fils doivent l'obéissance à leur père... Mais vous êtes bien plus qu'un père pour moi... Ce n'est pas la nature qui m'a donné à vous, c'est votre volonté... Je suis votre créature morale... Et je ne crois pas qu'il y ait au monde de liens plus forts que ceux de mon affection et de ma reconnaissance...

Roussel pleurait toujours, mais il souriait, il était heureux. Il entendait la sincérité parler par la voix de Maurice. Il l'embrassa avec effusion, et déjà honteux, le brave homme, de l'égoïsme avec lequel il acceptait le renoncement de son cher enfant :

— Tu la connais à peine, cette jeune fille, tu l'oublieras facilement... Va, nous t'en chercherons une autre encore plus

jolie, et qui ne dépendra pas de l'atroce Clémentine... Si tu savais...

— Je ne veux rien savoir, je vous crois sur parole...

— Ah! tu es un brave enfant, s'écria Fortuné avec effusion. Et tu me paies, en ce seul moment, de vingt années de tendresse...

— Alors, qu'il ne soit plus question de rien, dit Maurice avec un calme affecté, et que le souvenir même de cette aventure soit effacé.

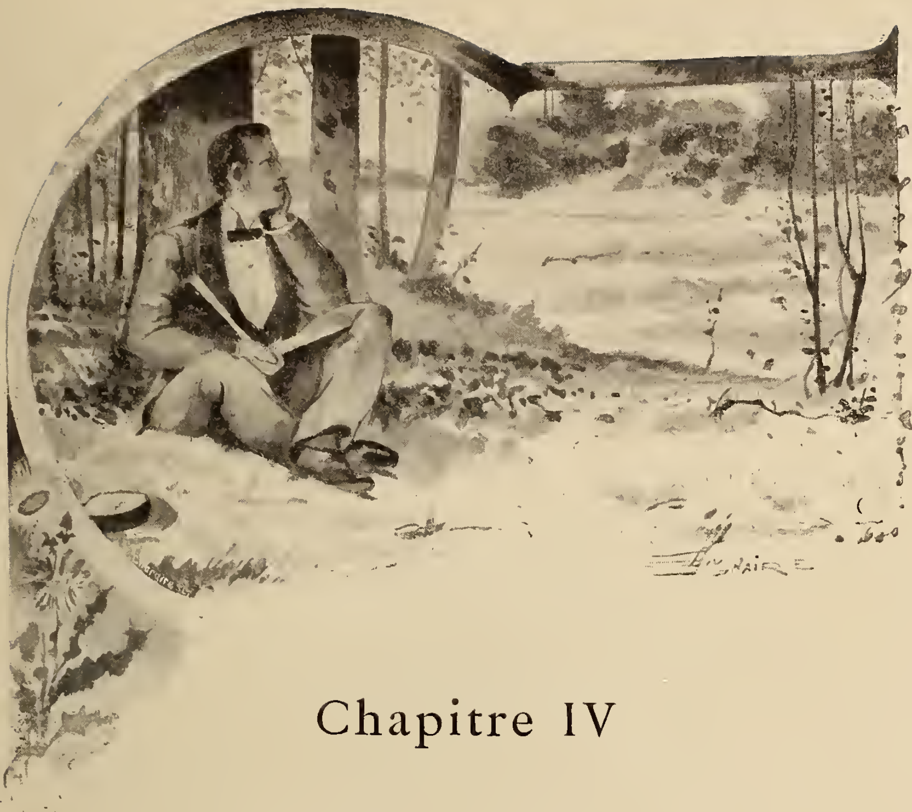
Roussel et Maurice reprirent leur train de vie habituel. En apparence du moins, car, en réalité, entre eux une gêne s'était produite. Le peintre ne recherchait plus, comme autrefois, la présence de son tuteur. Et instinctivement Fortuné se tenait à l'écart. Ils ne pouvaient plus se parler sans réticences, d'un élan, du cœur aux lèvres. Ils s'astreignaient à réfléchir avant d'engager une conversation afin de s'assurer qu'elle ne déraillerait pas du sujet initial dans des développements périlleux. Sans cesse préoccupés de se ménager l'un l'autre, ils affectaient, pour se donner le change, une tranquillité qui était bien loin de leur esprit. Ils n'osaient se questionner. Ils s'épiaient, craignant de surprendre sur leur visage la trace d'un souci, la preuve d'un regret. Ils auraient voulu se persuader qu'ils avaient renoncé, Roussel à ses préventions, Maurice à son amour. Ils savaient bien que c'était impossible. Et ils souffraient.

Ces deux êtres, qui avaient vécu si longtemps dans une

intimité délicieuse, maintenant ne se rencontraient plus qu'aux heures où il leur était impossible de se fuir : le matin à déjeuner, le soir, pendant et après le dîner. Encore était-ce avec inquiétude. Ainsi Clémentine avait réussi à jeter le trouble dans la maison de son ennemi et à empoisonner son calme bonheur.







Chapitre IV

Travaux d'attaque et de défense.

Pendant quinze jours Roussel supporta courageusement cette contrainte si nouvelle et si pénible. Il se disait : C'est le premier moment, cela passera. Un nouveau caprice remplacera cette fantaisie, et il n'en sera plus question. Nous pourrons respirer alors, loin de l'horrible Clémentine, et vivre en paix. » Mais ses prévisions optimistes ne se réalisèrent pas. Était-ce que Maurice avait été plus sérieusement touché qu'il n'avait dit? Était-ce que la violence faite à ses sentiments en avait

augmenté la force, au lieu de l'atténuer? Mais il changeait beaucoup physiquement et moralement. Lui, qui était l'activité même, il passait des journées entières, sur le divan de son atelier, à fumer des cigarettes. Il ne touchait plus un pinceau. L'esquisse de la *Vierge à la broderie*, le tableau des *Mariés* avaient été retournés du côté de la muraille. Il avait abandonné les études commencées pour la décoration de la salle des mariages de l'hôtel de ville de Saint-Denis, travail très important, obtenu de haute lutte dans un concours auquel avaient pris part des peintres renommés. Rien ne l'intéressait. Il traversait une crise de découragement et de dégoût.

Pour la première fois Roussel le voyait ainsi, et il s'en inquiétait sérieusement. Pourtant il tenait bon, ne le questionnait pas, dans la crainte d'une réponse qui rouvrirait le débat. Il espérait toujours que « ça passerait », mais il voyait bien que ça ne passait pas.

Dans l'après-midi, Maurice sortait souvent seul. Les premières fois, Roussel lui avait dit : « Où vas-tu ? » Le jeune homme lui avait montré un album et répondu : « Je cherche des motifs... » Il n'avait point offert à son tuteur de l'accompagner, il avait même paru craindre que celui-ci le lui proposât, et s'était presque sauvé. Roussel n'avait point renouvelé son interrogation. Mais un jour que l'album aux croquis flânait sur une table en l'absence du peintre, il avait soulevé la couverture, tourné les pages, et acquis la preuve qu'elles étaient toutes immaculées. Alors, à quoi Maurice passait-il ses

journées ? Aurait-il manqué à sa promesse, et serait-il retourné chez Mlle Guichard ? Roussel ne l'en soupçonnait même pas. Il le savait incapable de ne pas tenir un engagement pris. Cependant que faisait-il ?

Il résolut de le suivre. Et un après-midi que Maurice était sorti par le chemin de Saint-Cloud, avec le fameux album aux pages blanches, Fortuné se risqua de loin à sa suite. Il put sans difficulté ne point le perdre de vue. Le jeune homme allait tout droit devant lui, sans défiance. Pas une fois il ne se retourna, et, sur cette route poudreuse, il se détachait visible à cinq cents pas de distance. Il tourna sur la droite, prit un sentier de traverse qui conduisait aux bois, et, arrivé sous le couvert des arbres, il s'assit, son album sur les genoux, et resta plus d'une heure sans bouger, comme s'il attendait quelqu'un. Mais personne ne vint. Il sortit de sa rêverie, et, à pas lents, poursuivant sa promenade, il se dirigea vers la Celle-Saint-Cloud.

Fortuné eut un frémissement. Est-ce qu'il s'était trompé ? Est-ce que Maurice était capable de tant de dissimulation ? Quoi ! il irait chez Mlle Guichard ? Non ! impossible. Et pourtant il prenait une direction qui n'était point douteuse. A un carrefour aboutissait la ruelle dans laquelle le jeune homme avait été renversé. Mais Maurice, au lieu de hâter le pas, comme quelqu'un qui se sait attendu, ralentissait sa marche. Il tourna dans la ruelle, au coin de laquelle son tuteur s'arrêta. Il s'avança jusqu'à ce qu'il put découvrir la petite ter-

rasse de la villa, et là, à l'abri derrière une touffe de sureaux qui poussait à travers la clôture d'un jardin, il attendit.

De son poste d'observa-



tion, Roussel le voyait regarder avec persistance du côté de la propriété de Mlle Guichard. Il distinguait même assez son visage pour en remarquer la profonde tristesse. C'était donc là le but de ses- secrètes promenades ? Il venait rega der la place où il avait vu pour la première fois Hermine. Il espérait l'apercevoir de loin, si elle venait à passer dans l'allée aux branches

pendantes. Peut-être se montrerait-elle aussi triste que lui, alors cette communauté de regrets lui serait un soulagement à sa peine. Et le vieux cœur de Fortuné se serra en recevant cette preuve du chagrin réel et cuisant de l'enfant qu'il aimait si tendrement.

Une grande mélancolie s'empara de lui. Il se devina destiné au plus cruel des sacrifices : celui de la tranquillité de ses derniers jours. Entre sa douleur et celle de Maurice, il sentit qu'il n'hésiterait pas. Il estima qu'il ne serait point juste d'accepter la souffrance de cette jeunesse pour prix de la quiétude de sa vieillesse à lui. Il n'y avait point d'égalité entre la vie de l'un, à son aurore, et celle de l'autre, à son déclin. Enfin il craignit que Maurice ne le jugeât égoïste, et n'eût de Clémentine meilleure opinion que de lui. Il voulut montrer la différence qu'il y avait entre eux, et faire apprécier son abnégation comparée à l'inflexibilité de Mlle Guichard.

Maurice quittait la place, lentement, comme à regret. Hermine ce jour-là n'avait point paru dans le jardin. Il reprit la route des bois, la tête basse, et comme il arrivait au carrefour, il s'arrêta brusquement, poussa un cri étouffé, pâlit : son tuteur était devant lui. Le vieillard était grave, un peu pâle, mais sa physionomie et son attitude ne témoignaient aucun mécontentement. Voyant Maurice interdit, il s'avança sans parler, le prit affectueusement par le bras, et marcha à son côté dans la direction de Montretout.

Au bout de quelques minutes de silence, il leva la tête,

regarda son fils adoptif avec douceur, et, d'une voix attendrie :

— Eh bien ! mon pauvre petit, c'est donc plus fort que toi? Il faut absolument que tu la revoies ?

A ces paroles si affectueuses, si vraiment paternelles, Maurice bouleversé balbutia d'une voix étranglée :

— Oh ! mon cher parrain, pardonnez-moi, mais j'ai tant de chagrin !...

— Allons, mon enfant, tu as fait ce que tu as pu, je le vois bien... A moi de faire le reste...

— Mon parrain...

— Est-ce que tu as pensé que je t'avais élevé, depuis vingt ans, comme je l'ai fait, pour, un beau jour, changer subitement et te rendre malheureux ? Non ! non ! je t'aime pour toi-même et non pour moi, et je ne puis supporter la pensée que tu endures un chagrin que d'un mot il m'est facile de dissiper.

— Oh ! mais je n'accepterais pas que vous eussiez le moindre ennui à cause de moi, interrompit Maurice avec force. Je suis un lâche de n'avoir pas su mieux supporter cette déception. Mais je mettrai bon ordre à ma faiblesse... Il y a longtemps que je projette un voyage en Espagne... je partirai... nous partirons ensemble.

— Non ! dit tristement Roussel. Car tu emporterais le souvenir d'Hermine avec toi, et tu serais plus malheureux encore, étant loin d'elle... Et moi j'aurais la double tristesse de te voir souffrir et de penser que c'est parce que je suis un

égoïste que tu souffres... Ce qui me retenait, vois-tu, de te laisser libre d'aimer cette petite, qui est sans conteste adorable et qui sans doute est bonne...

— Ah ! mon cher parrain, si vous causiez seulement un quart d'heure avec elle, vous en seriez sûr. La douceur de sa voix, la grâce de son regard, tout atteste un cœur exquis.

— Je pense bien que si tu t'es mis à l'aimer si vite et si fort, dit Fortuné avec un sourire, c'est qu'elle a un charme irrésistible.

— C'est qu'elle est si modeste avec cela, si bien élevée...

— Oh ! je m'en rapporte à Clémentine... Mais je te disais que ce qui m'avait retenu c'était la crainte que tu fusses la victime de Mlle Guichard comme je l'ai été... J'ai beaucoup pensé à toutes ces choses depuis que je suis de retour, et je suis arrivé à la certitude que tu pourrais échapper au danger. En somme, qu'est-ce que tu veux ? Une femme que tu aimes, et non une fortune ? Eh bien ! épouse Hermine, et si Mlle Guichard te tourmente, prends ta femme par le bras, et emmène-la. Tu seras toujours indépendant. Si donc Hermine t'aime...

— Elle m'aimera.

— Elle doit t'aimer déjà ! Mais Mlle Guichard est certainement furieuse de ne pas t'avoir vu depuis deux semaines. Il va donc falloir jouer serré avec cette gaillarde-là. Es-tu disposé à suivre le plan que je vais te tracer ?

— Aveuglément.

— Eh bien ! écoute. Si tu avais l'imprudence de te présenter demain à la Celle-Saint-Cloud, l'air radieux, en disant à Clémentine : « Me voilà ! Mon tuteur consent à ce que j'épouse votre nièce, voulez-vous m'accorder sa main ? » tu pourrais être sûr d'être mis à la porte, dans les deux heures qui suivraient, avec tous les honneurs dus à ta situation de fils adoptif d'un homme exécré. Il faudra donc que tu te présentes la mine contrite et l'air inquiet, que tu demandes à Mlle Guichard à lui parler en particulier, et que tu lui racontes que je t'ai surpris allant chez elle, qu'il y a eu entre nous deux une scène violente dont la conclusion a été cet ultimatum formulé par moi : d'avoir à cesser toutes relations avec mon ennemie ou d'avoir à déguerpir de chez moi.

— Comment !... Il faudra que je vous quitte ?

— Pendant le temps nécessaire aux accordailles et jusqu'au mariage. Si Mlle Guichard te voyait continuer à vivre auprès de moi, elle est fine, elle soupçonnerait quelque ruse, et t'éconduirait. La seule chance que tu aies de réussir auprès d'elle, c'est de paraître brouillé avec moi, et que je sois censé en souffrir. Elle accueillera en toi un allié, car c'est triste à dire, mais ce n'est pas à un gentil garçon capable de faire le bonheur d'Hermine qu'elle donnera sa nièce, c'est à un fils ingrat, risquant de briser ma vie. Ne proteste pas : je saurai à quoi m'en tenir, et l'apparence de la faute suffira. Tu continueras à m'aimer d'autant plus que mon sacrifice te paraîtra plus grand. Mais ne laisse pas soupçonner notre

accord, ne trahis pas ton affection : du jour où Clémentine ne verrait plus en toi un instrument de rancune, elle te haïrait, et tout serait rompu.

— Mais après?

— Oh! après, c'est là que les véritables difficultés commenceront. Tu auras beau te montrer plein de déférence pour Mlle Guichard, si tu ne fais pas cause commune avec elle contre moi, si tu avoues une réconciliation avec ton tuteur, la diablesse se déchaînera, et tu sauras alors ce qu'elle est réellement... Car, mon ami, tu ne peux la juger, tu ne la connais pas...

— Vous êtes d'une bonté si parfaite, dit Maurice en s'arrêtant, que je vais me hasarder à vous demander quelque chose de vraiment hardi... Le cas échéant, consentiriez-vous à vous raccommoder avec Mlle Guichard ?

— Je consentirai à tout pour que tu sois heureux! Mais, ne t'y trompe pas, c'est Clémentine qu'il faudra décider. Moi je ne lui ai jamais rien fait, excepté de ne pas vouloir m'appeler le baron de Pontournant et de la laisser coiffer sainte Catherine... Je ne puis m'engager qu'à lui tendre la main... Et je te donne ma parole que j'aurai cet héroïsme...

— Alors tout ira bien. Vous vous exagérez sa rancune. L'âge a amorti les feux de sa colère... Elle s'est beaucoup calmée.

— Tu m'étonnes... Le vin gagne du velouté en vieillissant, mais le vinaigre au contraire prend de l'acidité... Et l'acidité

de Clémentine... Quand tu la connaîtras, tu m'en diras des nouvelles !

— Mon parrain !

— Oh ! ce n'est pas pour retirer ma parole. Je suis décidé. Mais je sais à quoi je m'engage. J'ai déjà, il y a vingt ans, reculé devant le gouffre : cette fois je m'y jetterai ! Est-ce qu'il n'y a pas eu à Rome un être sublime nommé Curtius qui a sauté tout armé dans un abîme pour apaiser les dieux ?

— Oui, mon parrain : c'était le sujet de mon premier concours pour le prix de Rome.

— Eh bien ! j'imiterai ce martyr !... Mais quand je serai au fond, tu ne me laisseras pas tout seul ?

— Nous serons deux à vous tenir compagnie, à vous remercier, à vous aimer.

— Allons, c'est bien ! Donne-moi double ration de tendresse aujourd'hui, car à partir de demain nous vivrons séparés... Ainsi le veut la politique !

Ils étaient arrivés à la grille de la villa de Montretout ; ils rentrèrent et passèrent la soirée à faire des projets d'avenir.

Le lendemain, ainsi qu'il avait été décidé par Roussel, Maurice se présenta dans la journée à la Celle-Saint-Cloud, et fut reçu sans difficultés. Introduit au salon, il attendit quelque temps. Sans doute Mlle Guichard voulait se donner le loisir de penser à ce qu'elle allait dire, peut-être aussi ne montrer Hermine que parée d'une élégante simplicité. Cependant la maîtresse de la maison parut seule, et s'avança le front



obscurci par un nuage :

— Je suis heureuse de vous voir, monsieur Aubry, dit-elle d'une voix assez ferme. Sans doute vous avez été souffrant, car il y a quinze jours que nous n'avons entendu parler de vous.

— Excusez-moi, mademoiselle, je n'ai point été souffrant.

— Ah! fit Clémentine avec une sévérité menaçante. Alors vous vous êtes absenté...?

— Non, mademoiselle, je suis resté à Montretout...

— Si près? Vraiment! dit-elle pleine d'une âpre ironie. Alors quelle raison vous a donc empêché de venir?

— J'ai eu de vifs chagrins... des chagrins de famille... Mon tuteur est revenu, et...

— Et? interrogea Clémentine, dévorée par une curiosité ardente.

— Et il s'est élevé entre nous quelques difficultés...

Les paroles avaient de la peine à sortir de la bouche de Maurice. Il fallait qu'il aimât bien Hermine et que son parrain, au moment du départ, lui eût encore recommandé la dissimulation pour qu'il se décidât ainsi à tromper. Mais il n'eut pas besoin de beaucoup d'adresse. En un instant l'attitude de Mlle Guichard avait changé. Sa raideur avait disparu, les nuages de son front s'étaient dissipés, et, le visage rayonnant, elle souriait à Maurice comme un ami. Elle lui prit la main, l'attira près d'elle, sur un canapé, et, les yeux brillants de joie :

— Pauvre enfant, racontez-moi donc ça!

Il raconta ce qui avait été convenu avec Roussel, et il put comprendre à la triomphante exaltation de Clémentine combien son parrain avait dit vrai. Oui, le mobile unique de Mlle Guichard était son implacable rancune. Tout était subordonné dans son existence au besoin de faire du mal à Fortuné. Ce fut tellement évident, tellement clair, que Maurice eut envie de se lever et de crier : « Mais ce que je vous débite là est faux et inventé de toutes pièces. Mon tuteur est le meilleur des hommes, et, plutôt que de me causer la moindre peine, il est disposé à oublier ce que vous lui avez fait et à se raccommoder avec vous. »

Il n'en eut pas le temps. Mlle Guichard s'était levée, avait



Elle lui souriait comme à un ami.

sonné, et au domestique avait dit : « Priez Mlle Hermine de venir. » Cette simple phrase emporta les scrupules de Maurice. Il pensa qu'il allait voir la Vierge à la broderie, et qu'il pourrait finir son étude d'après nature. L'amour de son art, sa tendresse pour Hermine, tout allait être satisfait à la fois. Il bénit mentalement le brave homme qui lui procurait toutes ces satisfactions, et se jura de le dédommager de l'effort qu'il avait dû faire pour se montrer si résigné. Justement Mlle Guichard, tournée vers lui, disait avec emphase :

— Oubliez les mauvais procédés d'un homme égoïste. Je vous rendrai l'affection qu'il vous retire... Vous trouverez chez moi, auprès de moi, la compensation à vos soucis...

Une dernière convulsion de son honnêteté indignée faillit entraîner Maurice... Il ouvrit la bouche pour répondre : « Je n'ai pas besoin de compensation. Et vous seriez bien incapable d'aimer qui que ce soit, même votre nièce, comme j'ai été aimé par mon parrain. »

Mais Hermine entrait, blonde, rose, fraîche, souriante, et tout fut oublié.

Le plan tracé par Roussel réussissait d'ailleurs de point en point, et Maurice, avec l'égoïsme naturel à l'homme, jouissait si pleinement de son bonheur que son parrain en avait le cœur à la fois épanoui et déchiré. Cependant le jeune homme n'oubliait pas celui qui s'était si complètement sacrifié. Il lui écrivait longuement tous les soirs en rentrant

à Paris, après avoir dîné à la Celle-Saint-Cloud, car il dînait tous les soirs avec sa future, tant Clémentine craignait de laisser échapper son prisonnier. Ses lettres étaient pleines de renseignements sur l'attitude de Clémentine, sur ses discours, sur la grâce d'Hermine et sa bonté. Roussel répondait en donnant des instructions à son fils, en lui recommandant la prudence et surtout la discrétion. Jamais il ne se permit un mot méchant à l'adresse de son ennemie, jamais une critique amère. A partir du jour où Maurice avait été admis dans la maison de M[lle] Guichard, avec beaucoup de délicatesse, Fortuné avait pensé qu'il convenait de ménager devant son pupille une femme à laquelle il allait être attaché par des liens étroits.

De temps en temps, quand il s'ennuyait trop à Montretout, il faisait une petite fugue à Paris, et allait surprendre Maurice, le matin, à son atelier. Il arrivait la figure rayonnante, les mains pleines des fleurs de ses serres, il embrassait le cher enfant, le regardait, le questionnait, tournait autour de lui avec une tendresse inquiète. Mais il voyait promptement que Maurice l'aimait toujours, et il repartait joyeux.

Il usait de précautions, car il se savait surveillé. A plusieurs reprises il avait surpris le cousin Bobart, le confident de Clémentine, tournant autour de chez lui. Et il l'avait même aperçu le filant à Paris. Le distancer n'avait été qu'un jeu. Les robustes jarrets de Fortuné avaient mis bon ordre à l'espionnage de l'ancien avoué. Maurice, questionné sur le



Il allait surprendre Maurice le matin à son atelier...

compte de ce personnage, avait raconté que Bobart venait souvent chez Mlle Guichard. Une fois même il avait amené son fils, maréchal-des-logis de hussards, un soupirant évincé par Hermine. Mais le père et le fils ne lui paraissaient dangereux ni l'un ni l'autre. Cependant Roussel mettait son pupille en garde contre eux.

— Tant que tu ne seras pas sorti de l'église ayant ta femme à ton bras, lui disait-il, tout ne sera pas fini. Bien plus, c'est alors que tout commencera. Tu navigues au milieu des écueils, ne l'oublie jamais. Tu ne sais pas de quoi Clémentine est capable. Elle est femme, sur un soupçon, à tout brouiller le dernier jour, à rompre à la mairie. Défie-toi, défie-toi, et ce ne sera pas encore assez !

Maurice trouvait tant de précautions un peu puéril. Il avait passé, la veille, toute la soirée à se promener dans le jardin avec Hermine, et il savait qu'il pouvait compter sur elle absolument. Elle avait pour lui la même tendresse qu'il avait pour elle. Leurs deux cœurs s'étaient donnés en même temps et ne devaient jamais se reprendre.

Un matin, en arrivant à l'atelier, Roussel trouva son fils plus radieux que de coutume. Comme il l'interrogeait, celui-ci prit dans sa poche une lettre et la tendit à Fortuné. C'était une lettre d'Hermine qui appelait Roussel « cher père », le remerciait de son dévouement, lui promettait de l'en dédommager par son affection, et l'embrassait, en attendant, de tout son cœur. Le brave homme s'attendrit d'abord et jura que

cette enfant était vraiment délicieuse, puis il réfléchit et finit par reprocher à Maurice de lui avoir révélé leur tactique. Les femmes étaient si bavardes ! Pouvait-on être sûr que, même dans une intention excellente, Hermine ne commettrait pas une indiscrétion légère ? Et si Clémentine entrevoyait seulement la vérité !...

Cette fois Maurice traita son tuteur de visionnaire. Il s'abusait vraiment sur le véritable caractère des gens. Mlle Guichard, elle-même, était si heureuse de ce mariage que si on lui découvrait maintenant le bon accord de Maurice et de son tuteur, elle ne changerait rien à ses projets. Hermine et lui étaient convaincus que cette atmosphère de pure joie avait adouci son cœur, et qu'elle se prêterait très certainement à une réconciliation.

Roussel, devant une affirmation qu'il ne pouvait combattre que par des suppositions fondées sur des expériences personnelles, hochait la tête et répondait en souhaitant qu'on ne se trompât point. On arriva ainsi à la veille du grand jour.

Le soir, après un dîner très gai, Mlle Guichard, au moment où Maurice et Hermine s'apprêtaient à descendre dans le jardin, s'avança vers le peintre et lui dit :

— Mon cher enfant, je désirerais causer cinq minutes avec vous... Hermine me pardonnera de vous enlever à elle... ce sera la dernière fois... Ma belle, va cueillir un bouquet de roses pour Maurice... Quand tu auras fini, nous aurons fini nous-mêmes...

Hermine échangea un coup d'œil inquiet avec Maurice et sortit. Restés en présence, le fiancé et la tante s'observèrent un moment. Ils étaient souriants l'un et l'autre, mais leur physionomie trahissait une sorte de contrainte. Mlle Guichard prit la parole d'une voix ferme :

— Mon cher Maurice, nous voilà arrivés au jour décisif. Vous me rendrez cette justice que je ne vous ai pas une seule fois entretenu de moi, et que je n'ai eu de préoccupation que pour votre bonheur. Il convient cependant que nous traitions à fond une question importante : celle de nos relations à venir. Vous voyez comment j'ai élevé Hermine, vous vous rendez compte de l'affection qu'elle a pour moi. Son absence de chez moi y ferait un bien cruel vide, et je me flatte de l'espoir que je manquerais un peu aussi à cette enfant... Pourtant je ne voudrais pas entreprendre sur la liberté nécessaire à deux jeunes gens, venir, entre eux, me mettre en tiers... J'ai beaucoup réfléchi à ces conditions, qui ne seront pas sans influence sur notre tranquillité future, et voici ce que je vous propose : Nous finirons l'été ici, et, pour l'an prochain, je vous ferai aménager un appartement et un bel atelier dans le bâtiment où sont les chambres d'amis... Vous le connaissez... c'est là que vous avez été soigné... Vous serez donc indépendants, et cependant je jouirai de votre présence... Ma table sera la vôtre, si vous le voulez bien... Vous recevrez vos amis comme si vous étiez les maîtres. . C'est moi qui ne serai qu'une simple invitée... A Paris, je vous

offre l'entresol de ma maison de la rue de Courcelles... J'habite le premier. Vous serez donc chez vous, avec votre ménage séparé, si cela vous convient... Votre atelier sera où il vous plaira... Il n'en existe pas dans la maison. D'ailleurs les allées et venues des modèles pourraient vous gêner. Il vaut mieux que votre femme et moi nous ne nous rencontrions pas avec ces personnes habituellement un peu évaporées... Vous voyez que je suis très exigeante, sans en avoir l'air : je demande à ne pas être séparée tout à fait de ma nièce et à jouir aussi un peu de vous.

Il y eut un moment de silence.

— Eh bien! reprit Mlle Guichard, vous ne répondez pas? Qu'y a-t-il? Vous paraissez stupéfait.

Il l'était en effet. L'exorde plein de précautions de Clémentine lui avait fait passer une sueur froide. Il avait appréhendé des complications terribles. Et l'exposé de ces prétentions, après une telle peur, par un effet d'opposition tout naturel, lui semblait d'une modération absolue. La tête montée par son parrain, il s'attendait à voir Mlle Guichard essayer de l'accaparer étroitement, de le tenir en tutelle, en chartre privée. Et au lieu des mesures de rigueur elle réclamait modestement, presque humblement, qu'on ne la tînt pas à l'écart. Ce tyran se métamorphosait presque en victime. Et lui refuser ce qu'elle implorait c'eût été se conduire en homme sans éducation et sans délicatesse. Il ne réfléchissait pas que consentir à habiter la Celle-Saint-Cloud en été, même dans

un logis séparé, et l'hiver la maison de la rue de Courcelles, même à un autre étage que Clémentine, c'était consentir à la proscription de Roussel. Car, à moins d'une réconciliation complète, comment Fortuné aurait-il pu venir chez Mlle Guichard pour voir ses enfants ?

Maurice, dans l'épanouissement de sa joie, ne regardait pas si loin. D'ailleurs, pour lui, le raccommodement était certain. Et que ce fût chez Mlle Guichard ou ailleurs, la vie lui apparaissait tout en rose. Il répondit :

— Je suis stupéfait, comme vous le dites, de l'ingénieuse et pratique simplicité de vos combinaisons.

— Elles vous paraissent donc satisfaisantes ?

— Tout à fait.

— Alors vous les acceptez ?

— Avec le plus grand plaisir.

— Ah ! cher enfant, venez que je vous embrasse !

Elle le saisit d'un bras vigoureux et lui campa sur chaque joue un baiser retentissant. Si Maurice avait été en ce moment-là capable de réfléchir, l'ardeur de joie que Mlle Guichard laissa paraître aurait dû le mettre en garde contre sa facilité à acquiescer aux conditions de la despotique vieille fille. Il aurait pensé que, pour un premier pas, l'enjambée qu'on lui faisait faire était de belle largeur, et que la seconde, si elle était de même mesure, le conduirait infailliblement à l'esclavage.

Mais en cet instant, et grâce à l'optique spéciale de

l'amour, Mlle Guichard lui semblait modérée. Hermine rentrant, une gerbe de fleurs entre les bras, trouva sa tante et son fiancé enchantés l'un de l'autre, et se réjouit candidement de leur bon accord.

Clémentine triomphait, et elle avait peine à contenir ses transports. Ce défilé, dont elle préparait l'attaque depuis huit jours, avec une habileté consommée, une fois franchi, elle ne voyait plus d'obstacle devant elle. Maurice, mis en son pouvoir par la magicienne qui l'avait ensorcelé, était séparé de Roussel, et l'œuvre de haine entreprise depuis vingt ans recevait son couronnement.

Roussel, avec qui Maurice passa la matinée avant de se rendre à la Celle-Saint-Cloud pour signer le contrat, ne se trompa pas sur la valeur des concessions que Clémentine avait si adroitement arrachées à Maurice. Il se jugea menacé de la façon la plus grave, et comprit que la femme qui avait dressé contre lui de si formidables batteries ne désarmerait pas, comme l'espéraient les jeunes mariés. Mais il eut ce suprême courage de taire ses inquiétudes à son fils pour ne pas lui amoindrir sa joie. Il ne voulut pas un pli sur ce front radieux. Et pour être plus sûr de ne pas devenir la cause d'une complication de la dernière heure, il annonça qu'il partait pour le Havre.

— Mais vous reviendrez demain matin? demanda Maurice avec un peu de souci.

— Demain dans l'après-midi. Quand vous serez mariés,

je me présenterai chez Mlle Guichard, selon votre désir, et tout ce qu'il sera possible de faire pour assurer la concorde générale, vous pouvez l'attendre de moi.

— Merci, cher parrain, au nom d'Hermine et au mien.

— Embrasse-moi et sois heureux!

Le père et le fils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, avec une effusion attendrie. Et Maurice partit pour la Celle-Saint-Cloud, où Hermine et Mlle Guichard l'attendaient pour déjeuner avant d'aller à la mairie.







Chapitre V

La victoire penche du côté de la bonté.

Dans le beau jardin, non loin de la terrasse qui avait entendu leurs premières paroles, Hermine et Maurice se promenaient, sous le couvert des branches, pendant que Mlle Guichard tenait tête à ses hôtes. Déjà M. Tournemine, félicité pour le charmant discours qu'il avait prononcé la veille à la mairie, venait d'em-

mener sa femme. Il restait les Chevalier, cousins de Clémentine du côté maternel, et les Bobart et les Truchelet, dont le chef, Odoard Truchelet, membre de l'Institut, est le grand prophète des variations atmosphériques.

Quand Truchelet a fait publier, dans les journaux et revues scientifiques, que le mois de juin sera pluvieux et que le mois de décembre sera glacé, on peut être tranquille : il fera une sécheresse exceptionnelle, et l'hiver sera très doux. De mémoire de savant, Odoard Truchelet n'a jamais rencontré juste. Et cependant, en théorie, ses pronostics sont indiscutables.

Bobart père, ancien avoué, venait de mettre le membre de l'Institut sur son terrain favori en lui demandant quelle influence réelle le gulf-stream exerce sur la culture des abricots dans le centre de la France, et Truchelet, adossé à la cheminée, était en train de prouver que la descente plus ou moins tardive des icebergs du pôle, causait le plus ou moins de chaleur du courant sous-marin, d'où une bonne ou une mauvaise récolte de fruits, dans le pays le plus tempéré de l'Europe, lorsque Mlle Guichard, d'un signe, appela Bobart auprès d'elle.

Elle se trouvait libre, pour la première fois depuis le matin, et elle voulait interroger son factotum.

— Où en est la construction de la tente pour le bal de ce soir?

— La cour est déjà couverte... Les ouvriers de M. Bel-

loir n'ont plus qu'à clouer une toile sur le plancher et à ranger les chaises... On entrera et par le jardin et par les portes-fenêtres du rez-de-chaussée... C'est fort habilement arrangé...

— Combien pourra-t-on asseoir de personnes?...

— Au moins deux cents.

— Parfait! La fanfare du pays sera-t-elle exacte?

— Au dessert, c'est-à-dire vers neuf heures, elle doit commencer à jouer.

— Nous serons trente-deux à table. Tiendra-t-on aisément?...

— Le maître d'hôtel prétend qu'on tiendrait cinquante...

— Alors tout est bien.

— Vous triomphez. Mais ce que vous avez risqué là était bien dangereux. Si ce jeune homme n'avait pas été si facile à mener, vous auriez pu subir quelque mécompte... Tandis qu'un autre...

— Votre fils, n'est-ce-pas?

— Oui, mon fils, dit Bobart avec un air contristé.

— Il ne plaisait pas à Hermine...

— Si vous l'aviez laissé lui faire la cour...

— Il la lui a bien faite, sans m'en demander la permission!

— Mon fils? s'écria l'ancien avoué, stupéfait.

— Oui, votre fils, Hector, le maréchal-des-logis de hussards, en personne. A telles enseignes qu'il s'est permis

d'écrire quatre lettres à ma nièce, qui me les a remises naturellement, sans les avoir ouvertes... Et elles sont d'un bon style, ces lettres... Je vous les ferai lire, si vous voulez...

— Comment, il a osé?...

— Il a osé... Et moi, sans vous en parler, pour ne pas vous affliger, mon digne ami, j'ai osé lui déclarer que, s'il ne changeait pas d'allures, je le mettrais à la porte avec tous les honneurs dus à ses galons...

— Croyez, ma respectable amie, que j'ignorais...

— Un moment, j'ai pensé que c'était vous qui aviez poussé ce jeune nigaud en avant... Mais la maladresse de sa conduite m'a clairement prouvé qu'il agissait de son propre mouvement. Je ne vous en veux pas, Bobart. Vous savez que j'ai une vieille affection pour vous... En somme, l'adoption d'Hermine par moi a ruiné les espérances que votre fils pouvait fonder sur ma succession. J'ai donc, depuis longtemps, résolu de réparer le préjudice que je vous causais. J'ai par mon testament assuré deux cent mille francs à votre maréchal-des-logis... Cela le consolera...

Bobart, suffoqué par cette libéralité inattendue, se confondit en protestations. Mais Clémentine, avec l'autorité d'une suzeraine vis-à-vis d'un vassal, coupa court à ces épanchements, en attaquant un ordre d'idées qui lui paraissait plus intéressant :

— Et point de nouvelles de Roussel, ce matin?

— Il est, comme je vous l'ai dit, parti hier par le chemin

de fer à destination du Havre... Il est allé cuver son ennui au bord de la mer... Vous lui avez porté le coup mortel...

— Je lui permets de vivre! déclara magnanimement Mlle Guichard. A condition qu'il reste désormais à sa place...

— Et le moyen de faire autrement?... Vous lui avez rogné les griffes à ce lion... Il est dompté...

— Il a fallu vingt ans de lutte pour arriver à ce résultat... Mais je ne regrette pas mes efforts.

Vingt ans de lutte! Clémentine appelait lutte la persécution qu'elle avait fait subir au bon Fortuné et contre laquelle, pas une fois, il ne s'était rebellé. Une lutte, cette suite non interrompue de vexations et de noirceurs, endurées par l'ennemi avec une patience inaltérable d'homme qui se rend compte du danger auquel il a échappé, et qui se dit : « Après avoir évité un tel malheur, je puis tout supporter avec résignation? » Enfin Mlle Guichard lui permettait de vivre!

Il était décidé à user de la permission, car, à peine les dernières paroles de la tante d'Hermine s'étaient-elles confondues dans le vain bruit des démonstrations du savant Odoard Truchelet, un domestique entra, s'approcha de la maîtresse de la maison, et se penchant respectueusement murmura cette phrase :

— M. Fortuné Roussel fait demander si Mademoiselle veut bien le recevoir.

La foudre tombant sur la maison, les mots prophétiques du festin de Balthazar apparaissant sur la muraille en lettres

de feu, le niveau de la Seine changeant brusquement et le fleuve poussé vers les hauteurs de Saint-Cloud entrant dans



le jardin, le Président de la République s'avançant tout à coup, escorté de sa maison militaire, et déclarant vouloir danser à la noce d'Hermine, aucun cataclysme, aucune manifestation divine, aucune invraisemblance sociale n'auraient pu causer à Clémentine une stupéfaction pareille à celle qu'elle ressentit.

Ses yeux s'ouvrirent immenses, une flamme monta à son front, puis elle devint pâle comme la mort, ses mains s'ouvrirent et se fermèrent dans le vide; elle voulut parler et ne put faire entendre qu'un petit ricanement qui tenait le milieu entre la joie et la terreur. Bobart déjà avançait le bras pour soutenir sa respectable amie, quand, par un effort suprême de sa volonté, elle reprit son aplomb, commanda à son cerveau, et, prenant une décision :

— Faites entrer dans le petit salon, dit-elle.

Et comme Bobart, béant, semblait demander une explication, elle le foudroya d'un regard et ajouta :

— Voilà comme il était au Havre!

— Mais, ma belle cousine...

Dans les moments critiques, Bobart avait l'habitude de désarmer Clémentine en l'appelant : Belle cousine. Il ne manqua pas son effet. Un sourire altier crispa les lèvres de Mlle Guichard. Elle poussa un soupir vigoureux qui la délivra de son oppression, et, regardant de haut l'ancien avoué ahuri :

— Croyez-vous qu'il me fasse peur? Il va avoir affaire à moi...

— Il vient sans doute demander grâce, insinua Bobart.

Cette pensée frappa Clémentine. Elle n'avait jusque-là entrevu qu'un Roussel menaçant et terrible, s'avançant armé de droits égaux à ceux qu'elle possédait elle-même et réclamant sa part d'affection, de bonheur et d'espérance. En un

instant elle se figura un Roussel anéanti, vaincu, s'approchant timide, suppliant, et sur la tête duquel elle n'avait plus qu'à poser un pied victorieux. Elle frémit de joie, et faisant un geste superbe :

— C'est probable! Il vient à composition. Eh bien! nous allons voir!... Remplacez-moi auprès de mes hôtes, et que personne ne se doute de ce qui se passe ici.

— Soyez tranquille!

Elle ouvrit la porte, et, le front hautain, le regard assuré, elle entra dans la pièce où Fortuné attendait.

Il était debout, près de l'embrasure de la fenêtre, et regardait dans le jardin Hermine et Maurice qui se promenaient le long des corbeilles de fleurs. Ils ignoraient son arrivée, et, tout au bonheur d'être ensemble, ils allaient de ce pas souple et égal qui est la marche des amoureux. Certes, la démarche qu'il faisait en ce moment lui était bien pénible, mais il oubliait ses ennuis à voir ces jeunes gens si pleinement heureux.

La porte en s'ouvrant le fit retourner. Clémentine, majestueuse et superbe, pas trop changée, était devant lui. Ils s'examinèrent un instant en silence. Elle le trouva bien avec ses cheveux blancs frisés qui encadraient dignement sa figure pleine et vermeille. Il avait toujours une belle tournure et son élégance était bien de son âge. Avec une amertume qu'elle ne put vaincre Mlle Guichard pensa : « Il n'a pas l'air d'avoir beaucoup souffert. » Comme il la saluait avec une souriante cour-

toisie, elle eut une légère et sèche inclinaison de tête et dit :

— Voilà, Monsieur, une visite à laquelle je ne m'attendais pas et qui a lieu de me surprendre...

— Tout n'est que surprises, dans la vie, ma chère cousine, répondit-il d'un ton aimable... Charmé, si celle que je vous procure vous semble agréable.

— Vous moquez-vous, Monsieur?

— L'instant serait mal choisi.

— Oh! votre tact et votre délicatesse m'inspirent bien peu de confiance!

— A la bonne heure, dit Roussel en riant. Vous n'êtes pas changée... En ce qui touche au caractère au moins.

— Monsieur! s'écria Clémentine, oserez-vous m'adresser des impertinences dans ma propre maison?

— A Dieu ne plaise! ma chère cousine. Si vous êtes toujours la même au moral... il n'en est pas de même au physique... Vous avez beaucoup gagné!

— Épargnez-moi vos fadeurs, interrompit Mlle Guichard d'un ton plus doux. Et veuillez m'expliquer le but de votre visite.

— Mais n'est-il pas assez visible? Et faut-il des explications? Nos enfants se sont mariés ce matin : ma place n'est-elle pas ici aujourd'hui? Je sais les égards qui vous sont dus. Vous tenez lieu de mère à la conjointe, mais j'ai servi de père au conjoint. C'est chez vous que se fait la noce : me voici!

— Monsieur, aucun lien de parenté n'a jamais existé

entre ce jeune homme et vous; après l'indignité de votre conduite envers lui, aucun lien de reconnaissance n'existe plus. Par conséquent, votre présence est sans motif, et nous vous serons obligés de nous l'épargner.

Roussel ne bougea pas.

— Il est vrai, dit-il, que dans le premier moment, quand Maurice m'a appris que c'était votre nièce qu'il voulait épouser, j'ai éprouvé contre lui un vif mécontentement et que je l'ai mis à la porte de chez moi. Ensuite j'ai réfléchi. La solitude est bonne conseillère. Je me suis dit qu'après tout ce garçon-là avait bien le droit d'aimer qui lui plaisait, je me suis renseigné sur le compte de votre nièce. Mon enquête a été très favorable à Mlle Hermine, je dois vous l'avouer. Alors j'ai changé de manière de voir. Je reviens complètement sur le blâme que j'avais porté contre mon pupille, j'approuve son mariage, je le réintègre dans sa situation d'héritier, je lui rends mon affection, et je me prépare à rivaliser avec vous de tendresse pour le jeune ménage.

— Juste ciel! s'écria Clémentine en levant les bras avec stupeur, qu'est-ce que j'entends là?

— Vous entendez, ma chère cousine, le langage de la saine raison. Peut-être en aviez-vous un peu perdu l'habitude, depuis vingt ans que nous ne nous sommes pas rencontrés, mais il n'est jamais trop tard pour céder aux bons conseils. Vous voyez avec quelle confiance je suis venu vous trouver. C'est qu'en réalité il ne s'agit plus ni de vous ni

de moi, mais de ces enfants, qui méritent d'être heureux...

— Mon cher monsieur, on se passera de vous pour leur bonheur, comme on s'en est passé pour leur mariage. Vous venez trop tard. Quand on a des conditions à poser, il faut les formuler avant que les traités soient signés. Nous avons arrangé nos affaires sans vous, nous continuerons, si vous le voulez bien, et même si vous ne le voulez pas. Voilà un plaisant personnage, par exemple, qui vient se tailler lui-même sa part dans un bonheur à la préparation duquel il est resté étranger! Vous nous avez mis dehors, nous ne vous connaissons plus.

— Mais moi je vous connais encore. Je me suis jugé plus ferme que je n'étais. J'ai cru pouvoir vivre sans être entouré de soins dont j'avais pris la douce habitude : je m'aperçois que je me suis trompé et que je mourrais de chagrin dans la solitude.

— Mourez. Nous n'y voyons aucun inconvénient.

— Parlez pour vous, ma chère cousine, mais ne vous engagez pas pour Maurice. Je suis sûr qu'il suffirait d'un seul mot pour le ramener à moi, et avec lui sa jeune femme.

A cette affirmation M[lle] Guichard frémit. Elle n'en sentait que trop la vraisemblance. Toute sa combinaison s'était fondée sur une brouille que la rancune qu'elle supposait animer Roussel devait rendre définitive. Et brusquement celui qu'elle croyait écarté d'elle et de Maurice par un ressentiment qui ne pouvait que s'aggraver se présentait calmé, ras-

séréné, des paroles de conciliation sur les lèvres et des gages de paix plein les mains. Ce n'était pas Maurice qui pouvait lui tenir rigueur, ce n'était pas Hermine. Aux premières ouvertures de Fortuné ils allaient bondir de joie l'un et l'autre. Lui, pris par le souvenir de l'affection ancienne, elle, séduite par la nouveauté du personnage, tous deux conquis en tous cas. Et elle, Clémentine, découverte, au moment où elle se croyait invulnérable, débordée dans ses positions les plus sûres par ce mouvement tournant si habile de l'ennemi.

Elle pensa : « Je n'ai plus qu'une chance de m'en tirer : c'est de lui chercher une bonne querelle, de le faire sortir de son caractère, de l'entraîner à quelque parole violente, d'appeler alors Maurice et Hermine à mon secours et de les engager si bien dans ma querelle qu'elle devienne leur. Alors je mets Roussel à la porte et tout est sauvé. » Aussitôt conçu, ce plan fut par elle exécuté. Vraiment si la politique est, comme beaucoup la croient, l'art d'embrouiller les situations pour faire du tort à son adversaire et en tirer du profit pour soi-même, dans sa sphère bourgeoise Mlle Guichard possédait de belles et hautes capacités. Elle se tourna vers Roussel et dit avec une âpre ironie :

— En somme, vous revenez ici guidé uniquement par l'égoïsme ? Vous me disiez que je n'étais pas changée, tout à l'heure... Vous non plus !

— Je suis modeste : je n'aime pas les privilèges.

— Vous en possédez un cependant et assez rare : c'est

celui d'oublier les injures quand votre intérêt vous le commande.

— Humilité chrétienne!

— Je vous ai connu moins endurant.

— En vieillissant on se calme.

— Je vous en ai fait assez, pourtant, des avanies!

— Vous êtes seule à vous en souvenir.

— Et le mur que j'ai construit le long de votre jardin?

— Il a donné, par la suite, d'excellents espaliers.

— Et le valet de chambre auquel vous teniez et que je vous ai enlevé à prix d'or?

— Il commençait à mal me servir.

— Et le discrédit que j'ai jeté sur vos mœurs?

— Il ne m'a pas déplu de passer pour un viveur.

— Enfin, tout ce que je vous ai fait, depuis vingt ans que je vous exècre et que je vous le prouve, tout cela a donc été en pure perte?

— J'y ai vu la preuve que vous ne pouviez pas m'oublier.

— Insolent!

— Adorable!

Elle s'était élancée vers lui, le visage grimaçant, les yeux enflammés, la main prête à frapper. Il restait impassible et souriant. Elle le regarda un instant avec égarement, se demandant si elle n'était pas le jouet d'un cauchemar. Tout ce qu'elle voyait et entendait depuis un quart d'heure lui



semblait fantastique. Mais Roussel ne s'effaça pas comme une apparition, il resta à sa place, et avec beaucoup de sang-froid il dit :

— Ma chère cousine, je crois que vous devez être à bout de mauvaises paroles. N'en cherchez pas sur votre fond de réserve, ce serait inutile. Vous comprenez c'est que si je me suis décidé à vous affronter c'est que je me sentais sûr de moi. Vous ne me mettrez pas en colère, toutes les injures du monde n'y feront rien. Donc renoncez à provoquer un éclat. Il faut vous résigner. Je suis ici, et, comme l'a dit un illustre homme de guerre, j'y reste.

Elle se vit vaincue, poussa un cri sourd, et, tout son

sang se portant au cerveau, il lui sembla que la chambre tournait autour d'elle avec une extraordinaire rapidité. Elle étendit les bras pour se soutenir, et entendit son ennemi qui s'écriait :

— Eh bien ! une congestion maintenant ! Il ne manquerait plus que cela !

Et elle s'évanouit. Quand elle reprit connaissance, elle était à demi étendue sur le canapé, son corsage était dégraffé, et Roussel lui tenait la main, se penchant vers elle avec inquiétude. Après vingt ans écoulés elle se retrouvait dans la même situation que le soir de leur rupture. Elle se dressa effarée, et dit avec amertume :

— Avouez que vous avez souhaité ma mort ?

— Moi, grand Dieu ! répondit Roussel avec une horreur sincère. J'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour vous ranimer. Quel homme me croyez-vous donc ? Voyons, vous devez être calmée à présent. Écoutez-moi : vous verrez quels avantages je suis disposé à vous faire. Notre inimitié est trop publique pour qu'elle puisse cesser sans que nous donnions une explication de ce changement. Cette explication, je la veux tout à votre honneur. C'est vous qui aurez oublié vos griefs, c'est moi qui aurai demandé l'oubli de mes fautes. Toutes les avances, c'est moi qui les aurai faites. Vous, vous aurez eu la grandeur d'âme de pardonner. Vous penserez peut-être qu'une telle concession à votre amour-propre mérite quelque indulgence. Cette indulgence, je la

réclame, non pas fictivement, mais réellement. Tout ce que je demande c'est le droit d'aimer ces enfants autant que vous. Je vous convie à une nouvelle lutte toute pacifique, où le vainqueur sera le plus tendre, le plus attentionné, le plus dévoué à ce jeune couple, qui doit trouver tout unie et toute facile la route de l'avenir.

Clémentine poussa un gémissement. Cette grandeur d'âme de son ennemi l'accablait. Elle pensa : « Que n'a-t-il été aussi généreux, aussi libéral, quand il s'agissait de moi? Combien petites étaient les concessions que je lui demandais, comparées à celles qu'il propose de lui-même! Me haïssait-il donc, qu'il ne les a point accordées? S'il avait voulu pourtant, depuis vingt ans nous serions heureux, et cette fille qui se marie aujourd'hui pourrait être ma fille et la sienne. Oh! qu'il a été dur, et ingrat, et coupable, et que je le déteste! »

Cependant elle ne lui faisait plus les mêmes yeux qu'au début de leur entretien. Comme elle était ancrée dans son cœur, la tendresse qu'elle avait eue pour Fortuné, pour qu'après si longtemps elle en retrouvât des vestiges! Telles ces villes d'Orient ensevelies sous la poussière des siècles, et dont les débris apparaissent immenses aux voyageurs, donnant l'idée d'une civilisation colossale.

Elle regardait Roussel, elle le trouvait encore séduisant, et elle n'en était que plus exaspérée. Elle dit :

— Enfin il faut que nous réglions notre respective situation. Vous demandez la paix?

— Je l'implore.

— Vous reconnaissez donc que vous êtes à bout de résistance.

— Je le reconnais. Et tout ce que voudrez par surcroît.

— C'est donc moi qui dicte les conditions du traité.

— C'est vous.

— Il faudra que vous respectiez les stipulations faites par moi et consenties par M. Maurice Aubry.

— A moins qu'elles n'aient pour objet de m'empêcher de voir ces enfants, je les contresigne.

— Elles ne contiennent rien de tel.

— Alors c'est entendu. Tendez la main.

Elle la tendit, non sans une satisfaction profonde de sortir ainsi victorieuse de sa guerre de vingt ans. Car elle était victorieuse, au fond, puisque Roussel avait dû venir à résipiscence, et, dans la forme, puisqu'il lui accordait publiquement les palmes du triomphe. Elle eut une minute d'enivrement orgueilleux. Et comme Fortuné avec galanterie lui baisait le bout des doigts, elle murmura :

— Ah ! Roussel, si vous aviez voulu !

Il eut peur de cet attendrissement et répondit légèrement :

— Ne pensons plus à cela, chère cousine. Préparons-nous à être grands-parents. Et, à ce propos, faites-moi donc la faveur de me présenter à votre charmante nièce.

Le front de Clémentine se contracta. Cette première réa-

lisation de l'accord lui parut humiliante. Elle dut cependant s'y résigner, et, ouvrant la porte du salon, elle appela : « Bobart! » L'ancien avoué parut, la mine inquiète, ne sachant s'il devait manifester de la cordialité ou de la froideur. L'attitude de Roussel augmenta son indécision. Le mortel ennemi de Mlle Guichard était aussi à l'aise que chez lui, et Clémentine ne paraissait point disposée à le faire jeter à la porte. Elle dit :

— Voulez-vous avoir la bonté, mon cher ami, de m'envoyer Hermine et M. Aubry...?

— Ne les prévenez pas que je suis là, Bobart, ajouta tranquillement Fortuné. Je tiens à jouir de leur surprise.

Stupéfait de la désinvolture de Roussel, Bobart consulta Clémentine du regard. Elle acquiesça d'un signe de tête. Alors l'ancien avoué, devinant que des événements d'une décisive gravité venaient de se passer, s'élança dans le jardin à la recherche des jeunes époux. Fortuné et Mlle Guichard eurent à peine le temps de constater la gêne de leur tête-à-tête, Hermine et Maurice entraient. Aucune présentation ne fut nécessaire. En apercevant Roussel, le marié s'écria :

— Mon parrain!

Et aussitôt Hermine ajouta avec un cri de joie :

— Quel bonheur!

Une soudaine compréhension, sans le moindre éclaircissement demandé, frappa Mlle Guichard comme un trait de foudre. Mais elle n'eut pas le loisir de réfléchir. Maurice,



A ce moment Hermine et Maurice entraient.

poussant sa jeune femme dans les bras de Roussel, venait de se jeter lui-même dans ceux de Clémentine :

— Ah! Mademoiselle... Ah! chère et respectée tante! Comment vous remercier de votre bonté!... Car c'est à vous que nous devons la joie de voir ici mon parrain aujourd'hui!

Et il l'embrassait avec une effusion qui ne paraissait pas sans charme à la vieille fille. Elle se disait, revenant avec obstination à sa première impression : « Mais comment sait-il si bien ce qui vient de se passer entre Fortuné et moi? Et Hermine, d'où vient qu'elle ne manifeste aucune surprise, et à quel propos, de but en blanc, s'est-elle écriée : Quel bonheur! »

Roussel, parlant à Hermine, força Mlle Guichard à abandonner ses intimes réflexions pour écouter ce qu'il disait et ce qu'elle répondait :

— Quand vous saurez, Madame, quelle affection j'ai pour ce garçon-là, vous comprendrez quel désir j'éprouvais de vous connaître...

— Oh! je savais combien vous avez été bon pour Maurice... Il m'avait raconté son enfance...

— Je suis venu à vous tardivement, interrompit Roussel, qui trouvait que la jeune femme ne manifestait pas assez de surprise, mais j'espère que je rattraperai le temps perdu... Vous verrez que je ne suis pas aussi bourru que mon accès de rigueur pourrait vous le laisser croire... Je m'en excuse

auprès de vous, et, pour vous faire oublier l'ennui que vous en avez pu avoir...

Il fouilla dans sa poche, en tira un tout petit paquet, déplia le papier qui l'entourait, et, tendant à Hermine un écrin de maroquin blanc timbré de ses initiales H. A. :

— Voici mon présent de noces...

La jeune femme ouvrit la boîte et poussa un cri d'admiration, de confusion, de joie. L'écrin ne contenait que deux perles noires, mais grosses comme des noisettes, et d'un orient, d'une rondeur, d'un éclat incomparables. C'était le cadeau élégant, raffiné, d'un homme qui ne cherche pas à éblouir, mais qui l'emporte sur tous les autres donateurs par la rareté et le goût de ce qu'il offre.

— Oh! Monsieur, dit Hermine, comment oserai-je me parer d'un bijou d'un si grand prix?...

— Mon enfant, dit Roussel en souriant, il n'aura de vraie valeur que quand vous le porterez...

— On courrait tous les bijoutiers de Paris sans trouver les pareilles, dit Maurice en examinant les boucles d'oreilles, en artiste épris de tout ce qui est beau.

Mlle Guichard ne prononça qu'un mot :

— Superbes !

Et elle demeura soucieuse, frappée par l'accord singulier que trahissaient les paroles, les actions de ces trois êtres qui auraient dû être gênés en face les uns des autres, et qui semblaient en confiance, comme des gens qui se sont vus la veille.

La situation parût si périlleuse à Roussel qu'il jugea bon de l'abréger, si doux que lui parût ce moment attendu par lui pendant un mois.

— Mais voilà bien longtemps, ma chère cousine, que je vous enlève à vos invités, dit-il. Et avec une grâce galante, s'inclinant devant elle :

— Qu'ordonnez-vous présentement à votre serviteur?

— Que souhaitez-vous, pour que je vous le commande? répliqua-t-elle avec une aigreur que dissimulait mal son sourire.

— Dîner chez vous ce soir, si vous le permettez.

— Eh bien! allez mettre un habit, et revenez à sept heures.

— Je vous remercie. Je vais à Montretout. Pendant ce temps-là vous aurez le temps de préparer nos parents et vos amis à mon apparition.

Il salua, n'osant pas lui tendre la main, tant il craignait de brouiller les choses. Maurice et Hermine firent un mouvement pour l'accompagner, mais, d'un impérieux coup d'œil, Mlle Guichard arrêta sa nièce.

— A tout à l'heure, dit Roussel, et il sortit avec Maurice.

A peine seule avec Hermine, la figure de Mlle Guichard changea d'expression, et se faisant riante :

— Voilà une heureuse surprise, n'est-il pas vrai, mon enfant? Et tu ne t'attendais pas à voir ici le tuteur de Maurice, le jour de ton mariage?

— Oh! nous étions bien sûrs, Maurice et moi, que vous vous réconcilieriez! répondit Hermine d'un air entendu. Puisque M. Roussel s'y prêtait, il était bien certain que vous, si bonne, vous ne vous y refuseriez pas!

— Ah! ah! dit gaîment Mlle Guichard. C'était donc un coup monté? Il y avait un complot? Et depuis combien de temps l'intrigue durait-elle?

— Ma bonne tante, on m'avait bien défendu de vous rien laisser soupçonner... Mais maintenant que tout est arrangé, n'est-ce pas, le secret n'a plus d'importance... Jamais Maurice n'a été brouillé avec son tuteur... Il craignait de ne pas être accueilli par vous, s'il paraissait être en bons termes avec un homme que vous aviez tant de raisons de ne pas aimer, et alors pour détruire vos préventions...

— Il m'a joué une piquante comédie...

La voix de Clémentine sonna si dure qu'Hermine tressaillit, regarda sa tante avec inquiétude et demanda :

— Mais vous ne lui en voulez pas, ma tante, n'est-il pas vrai?

— Moi? Le brave garçon? Tout n'est-il pas au mieux, grâce à sa petite tromperie? Alors il voyait son tuteur?...

— Presque tous les jours...

— Et ils convenaient ensemble de ce qu'il fallait dire et faire?

— N'ont-ils pas bien manœuvré?

— A merveille. Et je leur dois vraiment, à l'un et à l'autre,

beaucoup pour tout ce qu'ils ont dit et fait. Mais puisqu'il était dans le programme que je ne devais rien savoir, prenons que je ne sais toujours rien. Ne souffle pas mot, même à Maurice, de ta gentille et affectueuse indiscrétion. Moi je continuerai à avoir l'air de ne pas être au courant.

— Oui, ma tante. Laissez-moi vous embrasser pour vous remercier d'avoir été si bonne. Nous allons, grâce à vous, être tous bien heureux.

— Voilà Maurice qui revient, dit Mlle Guichard en regardant par la fenêtre. Va à sa rencontre. Moi je rentre au salon.

Hermine descendit dans le jardin, et Clémentine resta seule.




VI



Chapitre VI

La méchanceté l'emporte.

Mlle Guichard s'assit sur un fauteuil, et le visage détendu, maintenant, la bouche amère et les yeux sombres, elle s'abîma dans ses pensées. Ainsi elle avait été jouée, elle qui se croyait si forte! Deux enfants l'avaient dupée et menée par le bout du nez jusqu'à la conclusion d'un arrangement qui bouleversait toute sa vie, troublait toutes ses idées, changeait toutes ses combinaisons et lui imposait la présence de l'être qu'elle détestait le plus au monde. Mais maintenant qu'elle était prévenue, est-ce que cela allait se passer ainsi? Supporterait-elle une telle humiliation? Accepterait-elle une telle servitude? Elle, qui avait toujours soumis les autres

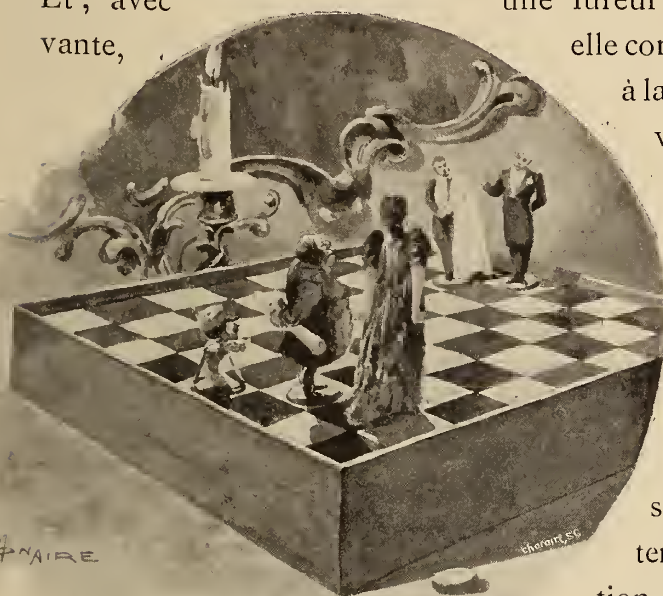
à sa volonté, à qui personne, hormis ce Roussel exécré, n'avait jamais résisté, s'avouerait-elle vaincue? Laisserait-elle ses adversaires rire d'elle entre eux? Car ils riaient de sa crédulité, de sa faiblesse.

Toutes les paroles prononcées pendant l'entretien avec Roussel lui revenaient à la mémoire, et elle en levait les épaules de pitié. Quoi! c'était elle qui avait parlé ainsi? Où avait-elle l'esprit quand elle avait fait ces pitoyables ripostes? Mais voilà ce qu'il fallait dire, et Roussel était accablé. Vraiment elle avait été au-dessous d'elle-même. La surprise, le saisissement lui avaient ôté de ses moyens. Et n'avait-elle pas clos la discussion en s'évanouissant? S'évanouir, dans un moment pareil, quand il aurait fallu sauter à la figure de ce scélérat et le calotter d'importance! Elle se souvenait qu'elle en avait eu l'intention, mais que ses forces avaient trahi sa pensée.

Elle se dit : « Il a dû me trouver baissée. Il était ironique, le tartufe! Il s'est moqué de moi. Je prendrai ma revanche, et je lui montrerai si je suis encore bonne à quelque chose! Mais que faire, maintenant? Oh! avant tout, ne pas rester sur cet échec! »

Elle réfléchit profondément, et plus elle examina les diverses faces de la situation, plus elle la trouva dangereuse. Il était évident que Maurice en toute cette affaire avait été le complice de son tuteur. Il savait donc à quoi s'en tenir sur les rapports qui avaient existé entre celui-ci et Clémentine.

Comment avait-il pris l'engagement qu'elle avait exigé de lui avant le mariage? C'était donc qu'il était décidé à ne pas le tenir. Mlle Guichard se mit à la place du jeune homme : elle s'avoua qu'elle eût agi comme elle l'en supposait capable. Et, avec une fureur pleine d'épouvante, elle comprit qu'elle était à la merci de ses adversaires et qu'ils pouvaient lui faire subir le traitement qu'elle leur avait préparé. Roussel, qu'elle croyait tenir en son pouvoir, la tenait à sa discrétion. C'était lui qui entraînait Hermine, grâce à l'ascendant de Maurice. Et cette petite n'y était-elle pas toute décidée d'avance? L'accueil qu'elle avait fait à ce maudit homme ne le prouvait-il point? Oui, tout s'effondrait, et le désastre était irréparable. A moins qu'un coup de force ne rétablît les affaires et ne changeât soudainement la déroute en victoire.



Pour cela, un seul moyen : défaire l'ouvrage qu'elle avait

fait elle-même, rompre les liens qu'elle avait serrés, brouiller ces époux avant qu'ils eussent le temps d'être en confiance, écraser dans l'œuf la révolte préparée contre elle. Et tout de suite, sans perdre une seconde, provoquer une querelle, amener la dissension, et à la faveur du désaccord entraîner Hermine afin qu'on ne pût se revoir, s'expliquer et par conséquent se raccommoder. Maurice en mourrait peut-être de chagrin, sa nièce aussi. Elle n'y voyait, dans son exaspération contre eux, aucun inconvénient. Elle eût mis le feu à la maison, et s'y serait brûlée vive si elle avait été sûre que Roussel et le jeune ménage y resteraient également. Ainsi nul scrupule, nulle faiblesse, nulle commisération ne devaient l'arrêter dans ce qu'elle projetait. Et ce qu'elle projetait était tout simplement la ruine du bonheur des deux enfants.

Elle ne songea pas une seule minute à s'adresser au cœur d'Hermine et à la raison de Maurice. Et cependant c'était là qu'était le point faible où il fallait frapper pour s'assurer la victoire. Haineuse comme elle l'était, elle ne fit pas entrer en ligne de compte l'affection qu'Hermine avait pour elle. Perfide, elle ne fonda aucun espoir sur la loyauté de Maurice. Aux premiers mots d'explication, cependant, sa nièce se fût jetée à son cou; aux premières paroles de reproches, le pupille de Roussel eût rougi d'avoir trompé une femme qui l'accueillait sans défiance. Il est certain que tout se fût aplani, arrangé, et que, par une conversation d'un quart

d'heure, la tranquillité de tous eût été assurée. Mais Clémentine ne voulut pas d'explication : elle se jugea trahie, et ne songea qu'à préparer secrètement sa revanche.

Tout d'abord elle voulut être éclairée juridiquement, et, ouvrant la porte, elle appela Bobart. Celui-ci, depuis l'apparition de Roussel dans la maison, était aux aguets. Outre qu'il avait toujours eu, contre le beau et riche Fortuné, une animosité d'homme laid et pauvre, il n'était pas sans une certaine inquiétude, étant donnée l'activité qu'il avait mise au service de Mlle Guichard contre son adversaire. « S'ils se raccommodent, pensait-il, ce sera sur mon dos, et je serai de ceux qui paieront les frais de la guerre. » Il s'élança donc aussitôt qu'il vit Clémentine lui faire signe de venir, et avec soulagement il constata que Roussel était parti. « Elle l'a mis à la porte ! » se dit-il, et sa physionomie s'éclaira.

— Eh bien ! excellente amie, demanda-t-il, le monstre a disparu ?

— Pour le moment, répliqua rudement Clémentine. Mais il va revenir tout à l'heure...

— Et pour quoi faire ?

— Pour dîner !

— Pour dîner... chez vous ?

— Chez moi.

Ils se regardèrent, lui avec stupeur, elle avec colère :

— Ah ! vous m'avez bien renseignée, vous, reprit-elle, je vous en fais mon compliment... Il paraît que Maurice et

lui n'ont pas cessé de se voir depuis les fiançailles... Qui est-ce qui espionnait pour votre compte ?

— Le concierge de M. Aubry.

— Il vous a volé votre argent et s'est moqué de vous...

— A qui se fier, alors ?

— A soi-même, et encore à la condition de ne pas être un nigaud !

— Mais, mon aimable amie...

— Assez ! le mal est fait : tâchons de le réparer. Quelles ressources la loi offre-t-elle pour rompre un mariage ?

— Rompre un mariage... ? Serait-ce...

— Pas de commentaires !... Répondez brièvement...

— En l'état de la législation actuelle, nous possédons la séparation et le divorce... : l'une, qui laisse subsister le lien légal, tout en mettant la personne et les biens, ou les biens seulement de la conjointe, par exemple, à l'abri des dissipations ou des sévices du conjoint; l'autre, qui dissout complètement le mariage, et rend les conjoints étrangers l'un à l'autre...

— Le divorce me plairait mieux... Mais c'est un mot bien gros, qui pourrait effrayer ma nièce...

— C'est donc elle ?...

— Et qui voulez-vous que ce soit, cria Clémentine. Devenez-vous complètement obtus ?

— Respectable amie, une telle résolution n'est-elle point de nature à surprendre ? S'il m'était permis de vous donner

un conseil, peut-être, en effet, la séparation serait-elle suffisante d'abord... Il serait aisé de la convertir ensuite en divorce...

— Bien ! Ne nous occupons donc que de la séparation... Quels sont les raisons ou les prétextes que la loi juge suffisants ?

— D'abord, l'inconduite du mari ou de la femme...

— Passez, interrompit pudiquement Clémentine.

— Les excès, sévices ou injures graves.

— Qu'entendez-vous par excès ?...

— L'ivrognerie, par exemple, puis certains torts assez difficiles à formuler devant vous.

— Passez !

— C'est tout.

— Alors les sévices...

— Séquestration de la femme, privation de nourriture, refus d'argent...

— Stupide ! Autre chose...

— Refus du mari d'habiter avec la femme...

— Ah ! ah ! Ceci peut-être... avec un peu d'habileté !... Mais ce sera bien difficile... Ils s'aiment !

Cet atroce aveu, qui était la condamnation de la tentative de Mlle Guichard, ne troubla pas Bobart. L'ex-avoué ne vit dans la confidence faite par Clémentine que l'exposé d'une difficulté de plus. Il ne pensa pas une seconde au bonheur de ces jeunes gens, à leur avenir, à tout ce qu'ils pouvaient

perdre de confiance, d'espoir et de joie dans ce traquenard judiciaire. Il répondit avec un rire affreux :

— Bah ! dans ma carrière j'ai aidé à séparer plus de deux cents couples qui s'adoraient et à qui leurs parents ont prouvé qu'ils ne pouvaient pas vivre ensemble !

— Alors vous me seconderez ?...

— En avez-vous douté ?

— Ah ! vous êtes un véritable ami, vous...

— Et pourtant vous m'avez méconnu ! Si vous aviez donné Hermine à mon fils...

— Ne revenons pas là-dessus, interrompit Clémentine avec ennui. Il est trop tard...

— Mais non, si vous rompiez le mariage !

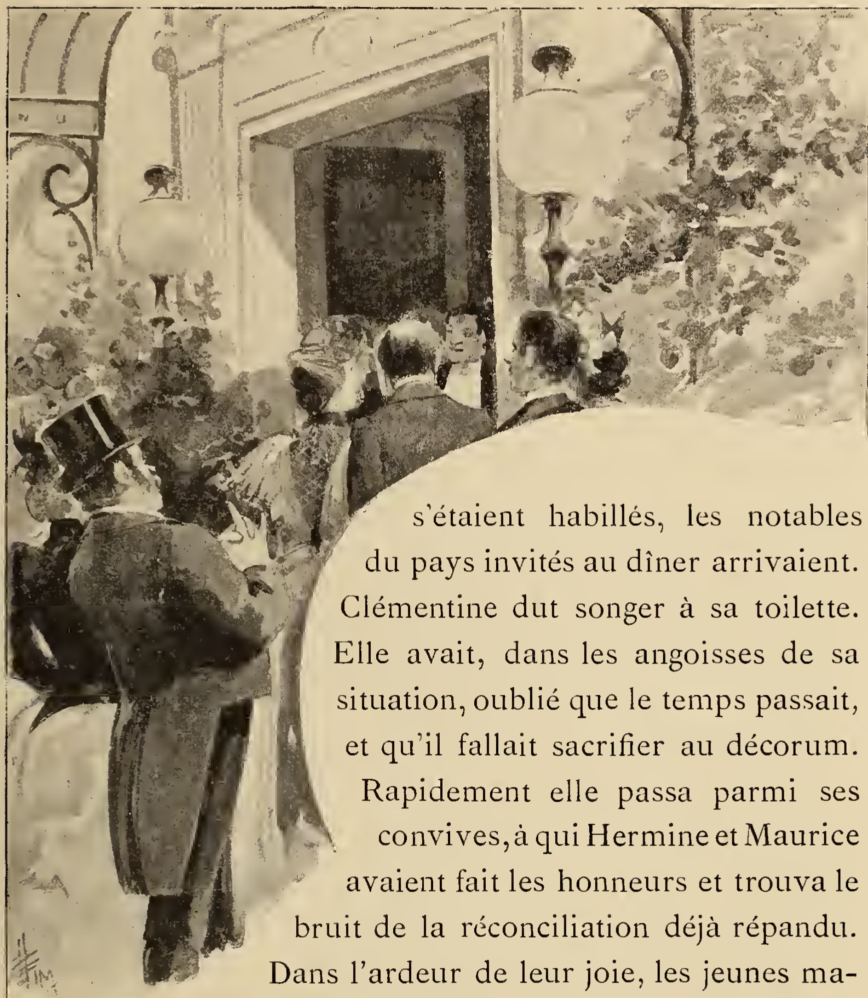
— Au fait, c'est vrai.

Mlle Guichard jugea nécessaire de laisser cet espoir à son complice. « Il me servira mieux, pensa-t-elle, travaillant pour lui, en même temps que pour moi. »

— Et quelles instructions me donnez-vous ? demanda Bobart.

— Surveillez activement Roussel, quand il sera revenu ici, tâchez de savoir ce qu'il prépare. Mais soyez prudent. Moi je veillerai de mon côté... Et tout ce qui sera décidé le sera par moi seule... N'éveillons pas l'attention de Maurice et d'Hermine par un plus long entretien... Rentrons au salon.

Le nombre de ses hôtes, pendant ces orageux débats, s'était accru. Les parents logés dans la maison et dans les communs



s'étaient habillés, les notables du pays invités au dîner arrivaient. Clémentine dut songer à sa toilette. Elle avait, dans les angoisses de sa situation, oublié que le temps passait, et qu'il fallait sacrifier au décorum. Rapidement elle passa parmi ses convives, à qui Hermine et Maurice avaient fait les honneurs et trouva le bruit de la réconciliation déjà répandu. Dans l'ardeur de leur joie, les jeunes mariés n'avaient pu se retenir d'annoncer la bonne nouvelle. Et une grande curiosité s'éveillait parmi tous ces amis, au fait des divisions anciennes et des mauvais procédés récents. Le vague espoir de quelque surprise à effet germait dans les esprits. Cette cordiale entente si soudaine

était-elle bien sincère, et ne pouvait-on pas présager que l'harmonie difficilement rétablie ne durerait point longtemps? Les visages souriaient, les paroles approuvaient, mais chacun en soi-même faisait ses réserves.

Trouvant le terrain préparé, Mlle Guichard, avec la fermeté habituelle à son caractère, ne se déroba pas aux explications. Elle se répandit en témoignages de joie. Oui, une inimitié ancienne était éteinte. Les noces de ces chers enfants devenaient le signal du pardon des injures. M. Roussel venait les mains tendues, demandant que tout fût oublié. Et il ne lui appartenait pas, à elle, de se refuser à l'indulgence. Ce n'eût pas été d'une femme et d'une chrétienne. Elle pardonnait donc, et on allait désormais vivre dans la concorde la plus parfaite. M. Roussel était rentré chez lui pour se mettre en tenue, et il allait revenir pour dîner avec la famille et les amis de Mlle Guichard.

Quelques-uns parmi ceux qui étaient présents ne connaissaient point Fortuné, d'autres ne le connaissaient que de vue. Beaucoup le considéraient comme un homme fort important par sa fortune et sa position sociale. Tous avaient grande envie de le voir de près et d'assister à cette comédie de la cessation d'une hostilité invétérée.

Le docte Odoard Truchelet risqua une allusion savante aux noces de Pirithoüs ensanglantées par le combat des Centaures et de Lapithes, et félicita Mlle Guichard de ne point renouveler les luttes des Amazones contre Thésée et Hercule. Peut-

être la comparaison avec Hercule eût-elle plu à Roussel, mais l'assimilation aux Amazones choqua singulièrement Clémentine. Pour la première fois, le soupçon lui vint qu'un membre de l'Institut pouvait être un imbécile, et elle déplora que cette fâcheuse exception tombât justement sur sa famille.

Elle disparut pour aller revêtir une robe très habillée. Mais elle n'était jamais longue à sa toilette, et comme six heures sonnaient elle faisait sa réapparition dans le salon. Il était temps. Roussel arrivait. Il n'avait pas mis l'habit noir, il se présentait vêtu d'un pantalon gris, d'un gilet blanc et d'un habit bleu à boutons d'or. Il était vraiment bien ainsi, et produisit une favorable impression sur la partie féminine de l'assistance. Les hommes essayèrent de le critiquer; mais ils échouèrent devant l'engouement prononcé de leurs compagnes. Mlle Guichard jaunit de dépit. Elle fit cependant contre mauvaise fortune bon cœur, et, s'avançant vers son cousin, elle le présenta à ses convives.

Il mit une complète bonne grâce à subir cette corvée, et se montra simple et cordial, avec une petite nuance de hauteur qui parut à Clémentine contrebalancer fâcheusement l'avantage qu'elle avait publiquement tiré de la soumission de ce rebelle. Il lui sembla qu'il se redressait un peu vite, et elle vit dans cette attitude un indice de la duplicité avec laquelle elle avait décidé que Roussel se conduisait à son égard.

Si elle avait pu pénétrer dans la pensée du brave homme, elle eût été bien étonnée. Aucun des projets menaçants qu'elle

lui avait attribués ne l'avait troublé. Il ne songeait qu'à se réjouir, à profiter de l'heure présente, et à tâcher d'arranger l'avenir d'une façon supportable. Toute la rouerie qu'elle lui imputait à crime était supposée, illusoire et chimérique. La mauvaise foi de Fortuné n'existait que dans l'imagination de Clémentine. Hermine et Maurice étaient tout épanouissement, tout sourire. Ils se sentaient heureux, entre ces deux ennemis réconciliés par eux et qu'ils aimaient sincèrement.

Le maître d'hôtel, entrant, prononça ces paroles importantes :

— Mademoiselle est servie!

Clémentine, d'un air de reine, s'avança vers Maurice, puis, réglant le cérémonial suivant l'usage, d'une voix impérieuse elle dit :

— Hermine, prenez le bras de M. Roussel.

Et, en cortège, on passa dans la salle à manger, qui devait le soir servir de salle de bal, et sur le plancher de laquelle une vaste table avait été dressée. Une tente en coutil rayé, ornée de plantes vertes, couvrait toute la cour. Trois lustres pendaient, jetant une vive clarté. Le couvert resplendissait de cristaux et d'argenterie; des cordons de fleurs serpentaient tout autour de la table, encadrant un splendide service à dessert en ancienne porcelaine de Chine venant de l'oncle Guichard. Roussel lui jeta un regard amical et connaisseur : c'était la seule chose qu'il eût regrettée de l'héritage si gaîment laissé à sa cousine.



Mlle Guichard, avec un regard foudroyant, leva la séance.

On s'assit, Mlle Guichard entre Maurice et le savant Truchelet, Roussel à la droite d'Hermine car Clémentine avait doublement attribué la présidence aux dames en sa personne et en celle de sa nièce. Roussel, lui, était ravi. On l'eût mis au bas-bout de la table qu'il n'eût pas fait entendre un soupir. Il se trouvait à côté d'Hermine, et, radieux, rajeuni, il commençait, dès le potage, à faire à sa bru d'adoption une cour en règle.

Il avait toujours été aimable, avec une tournure fleurie, un peu surannée; mais en cette occasion il se mettait vraiment en frais, et tout, dans sa personne, tendait vers ce but : plaire à cette enfant, dont il voulait se faire aimer. Il n'avait du reste point tant d'efforts à faire, et la porte qu'il prétendait forcer s'ouvrait toute grande. Ce jeune cœur s'offrait filialement, il n'avait qu'à s'en emparer.

Hermine cependant écoutait Roussel avec un plaisir non dissimulé. Elle le trouvait galant, gracieux, charmant. Il avait eu l'adresse de lui parler de Maurice et de lui raconter son enfance. Avec une si belle histoire il l'eût tenue attentive toute la soirée. Clémentine, séparée d'eux seulement par la table, ne les quittait pas du regard. Elle voyait Roussel déployer toutes ses grâces : « Il ne perd pas de temps, pour essayer de séduire cette petite. Comme il l'enjôle! Elle va se laisser prendre à ses belles paroles; elle ne le connaît pas. Mais je l'éclairerai sur le compte de ce vieux renard, et elle reviendra au juste sentiment des choses. »

Elle écoutait d'une oreille distraite les protestations affectueuses de Maurice. Tout ce que lui contait le jeune homme était pour elle lettres mortes. Elle considérait son amabilité comme une ruse de guerre, et la tenait pour non avenue. Et tout ce que Maurice lui exprima de reconnaissance n'eut d'autre effet que de la distraire désagréablement de la conversation de Roussel avec Hermine.

Quant à Truchelet, il disserta vainement sur les Épithalames, Clémentine ne l'entendit même pas.

La fin du dîner, agrémentée par des toasts variés, parut mortellement longue à la maîtresse de la maison. Et comme le jeune Hector Bobart, qui était un peu échauffé par le vin de Champagne, annonçait qu'en sa qualité de garçon d'honneur il réclamait la jarretière de la mariée, Mlle Guichard, avec un regard foudroyant, leva la séance et entraîna ses convives au salon, pendant qu'on emportait la table pour transformer la salle du banquet en salle de danse.

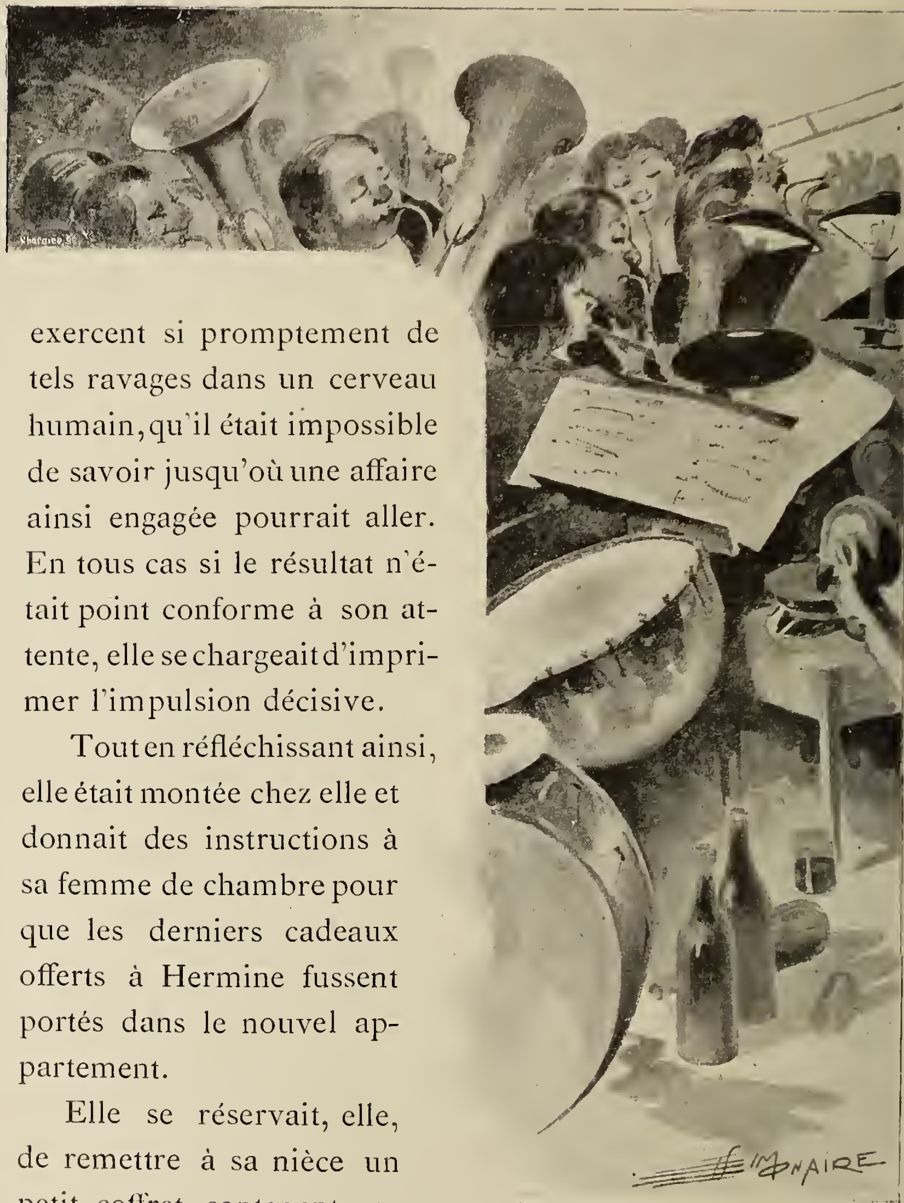
Cependant le jeune maréchal-des-logis, ne se tenant pas pour battu après un premier échec, s'était rapproché du groupe formé par Hermine, Roussel et Maurice, et gaîment demandait des dédommagements : au moins la première contredanse, puisque Maurice devait ouvrir le bal avec Mlle Guichard. Mais Fortuné se trouva là fort à propos pour faire valoir ses droits, et le fils de l'ex-avoué dut se contenter d'une valse. Instinctivement Maurice éprouvait une sorte d'hostilité pour ce garçon si insignifiant, soit qu'il le rendît en

partie responsable de la cauteleuse opposition de son père, soit que ses façons familières avec Hermine lui eussent déplu. Il ne put se retenir de faire remarquer à Mlle Guichard la tenue un peu lâchée de l'héritier Bobart. Celle-ci répondit doucereusement :

— Oh! c'est sans importance : Hermine et lui ont été élevés ensemble!

Cette réponse si banale et si peu inattendue eut pourtant le don d'irriter Maurice. Il était sans doute un peu nerveux ce soir-là. On l'eût été à moins. Il raisonnait froidement cependant et se dit : « Suis-je bête! Vais-je prendre ombrage de ce nigaud dont ma femme n'a point l'air de soupçonner même l'existence? » Mais ses nerfs ne se calmèrent point, et son visage exprima un mécontentement qui frappa Clémentine au point qu'elle se demanda si la mauvaise humeur de Maurice ne serait point avantageusement exploitable.

Pourquoi ne pas cultiver ce petit accès de jalousie, au lieu de l'étouffer? Pouvait-on savoir s'il n'en sortirait point quelque profit pour elle? En somme, Hector Bobart était un soupirant évincé, et... Brusquement le souvenir des lettres qu'il avait adressées à Hermine lui revint. Elle vit dans ces minces feuilles de papier de quoi allumer un incendie. Les faire tomber adroitement dans les mains de Maurice, amener une explication entre Hermine et lui, une scène peut-être, n'était-ce pas le moyen d'exciter la discorde? Les passions sont si faciles à irriter et si malaisées à calmer. L'orgueil, la colère,



exercent si promptement de tels ravages dans un cerveau humain, qu'il était impossible de savoir jusqu'où une affaire ainsi engagée pourrait aller. En tous cas si le résultat n'était point conforme à son attente, elle se chargeait d'imprimer l'impulsion décisive.

Tout en réfléchissant ainsi, elle était montée chez elle et donnait des instructions à sa femme de chambre pour que les derniers cadeaux offerts à Hermine fussent portés dans le nouvel appartement.

Elle se réservait, elle, de remettre à sa nièce un petit coffret contenant ses

bijoux de jeune fille et de petits souvenirs religieusement gardés.

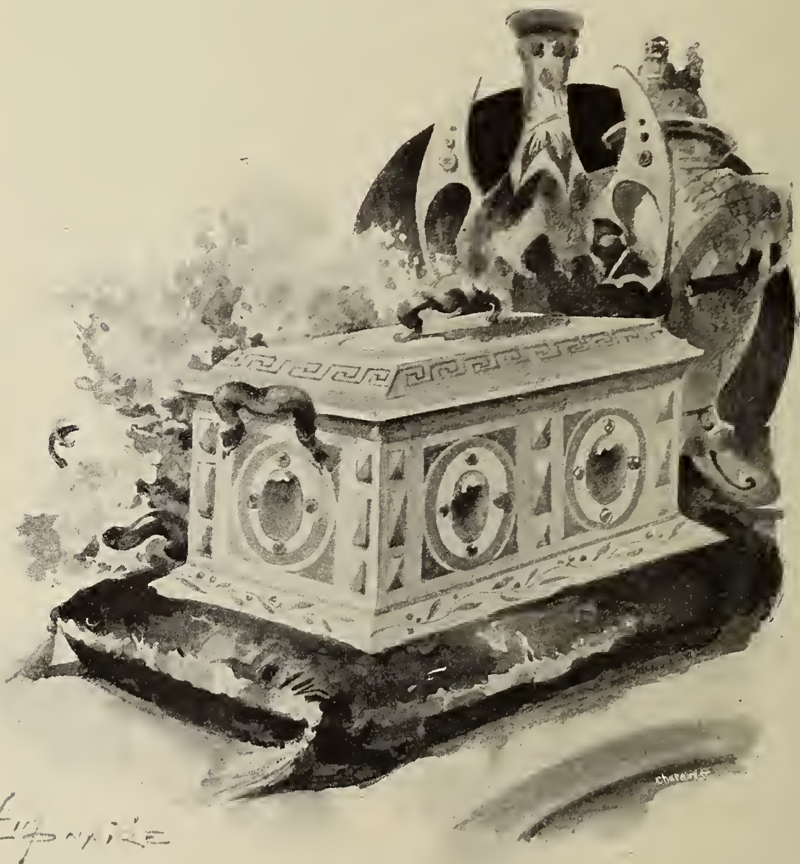
Comme elle le prenait, une idée lui vint qui la fit vilainement sourire. Elle ouvrit son bureau, chercha dans un tiroir, et en tira cinq ou six feuilles de papier pliées. C'était la correspondance adressée par Hector Bobart à Hermine, et que celle-ci, sans la lire, avait remise à Mlle Guichard. Lettres banales de bon jeune homme à une cousine qu'il veut enflammer, et qui ne sortaient pas de la moyenne des amplifications sentimentales.

Sans hésiter devant l'atrocité de l'acte qu'elle commettait, rassurée peut-être au fond d'elle-même par la niaiserie de ces épîtres, Clémentine prit les minces carrés de papier, les plia, ouvrit le coffret, et les plaça bien en vue par-dessus tous les objets soigneusement rangés par Hermine. Puis elle referma la boîte, et, retirant la clef, descendit au salon.

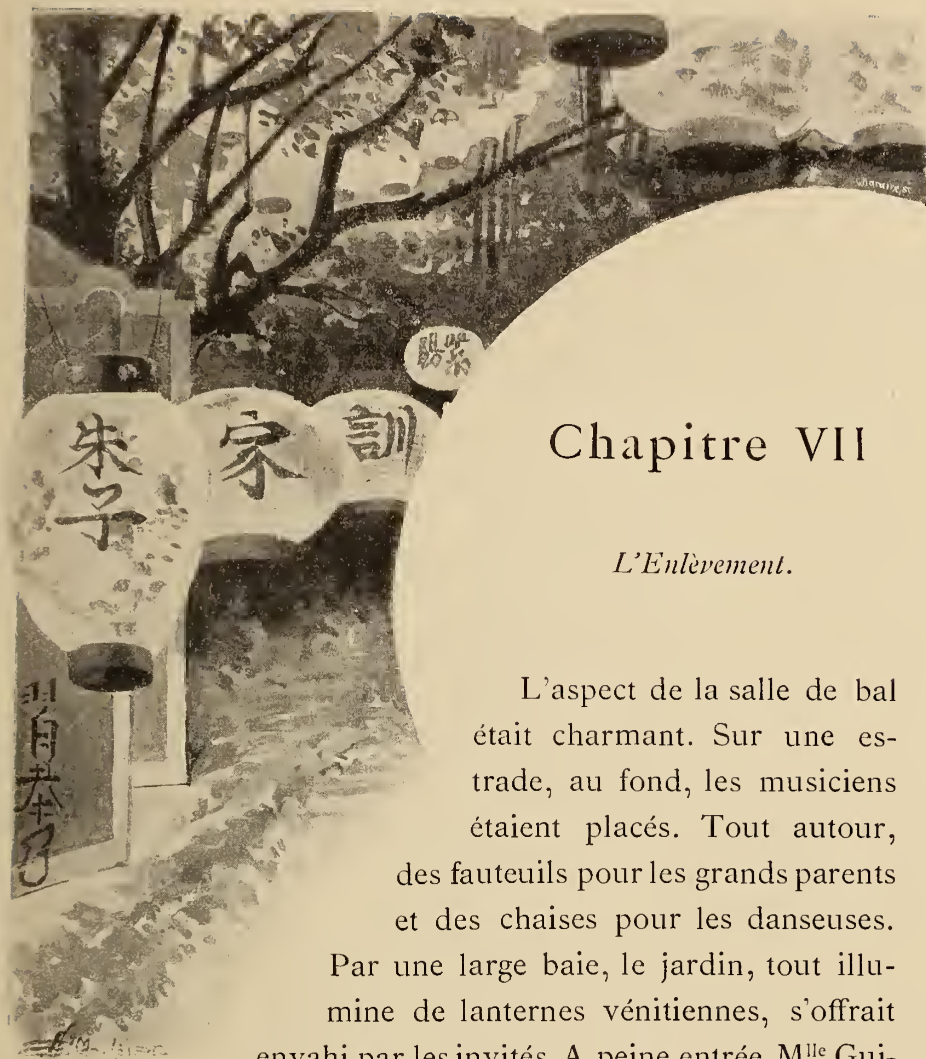
Ses invités arrivaient en foule, et la salle de danse s'emplissait. Tous les environs avaient envoyé l'élite de leurs habitants. La fanfare de la Celle, comblée par Mlle Guichard, n'attendait que le signal du maire, M. Tournemine, pour faire tonner ses cuivres. Sur la place, l'épicier avait préparé des boîtes, et les pompiers, également aptes à allumer et à éteindre, s'étaient chargés des feux de Bengale qui devaient illuminer les massifs du jardin.

Le petit salon avait été prudemment réservé par Mlle Guichard pour le cas où quelqu'un se sentirait fatigué ou indis-

posé au milieu de ces réjouissances. C'était là qu'elle se rendait. Elle posa le coffret sur la cheminée, et, ayant jeté un dernier regard sur sa machine infernale, avec une admirable tranquillité elle alla retrouver ceux qu'elle rêvait de faire ses victimes.




VII



Chapitre VII

L'Enlèvement.

L'aspect de la salle de bal était charmant. Sur une estrade, au fond, les musiciens étaient placés. Tout autour, des fauteuils pour les grands parents et des chaises pour les danseuses. Par une large baie, le jardin, tout illumine de lanternes vénitiennes, s'offrait envahi par les invités. A peine entrée, Mlle Guichard avait été entourée par ses parents et ses amis. Et, à un signal donné par Bobart, une tempête harmonique s'était déchaînée, ébranlant les nerfs de tous les assistants. Si Clémentine avait été libre d'esprit, quelle satisfaction elle eût éprouvée, en cette minute où elle domina vraiment

toute cette assemblée qu'elle traversait d'un pas majestueux, but de tous les regards et de tous les sourires! Mais sa joie était empoisonnée par ses préoccupations mauvaises, et, tout en marchant au milieu des saluts, des protestations et des félicitations, elle se disait :

— Réussirai-je à détruire ce bonheur que chacun proclame, loue et envie?

Elle aperçut Maurice qui causait, l'air joyeux, avec Hermine, pendant que Roussel, au milieu d'un cercle de dames, se répandait en grâces et en amabilités. Un nuage obscurcit son front. D'un signe, elle appela à elle le jeune homme, et, lui prenant le bras, elle dit d'un air enjoué :

— Je viens de faire porter dans votre appartement les derniers présents reçus par Hermine, car je ne dois plus rien garder d'elle maintenant...

— Si ce n'est elle-même, interrompit gentiment Maurice.

— Oh! elle vous appartient tout entière, répliqua Mlle Guichard en observant le jeune homme.

— Nous partagerons, dit-il.

Elle pensa : « Hypocrite! il essaie de me donner le change, mais il ne me sait pas prévenue. Ses roueries seront sans effet. » Tout haut, elle ajouta :

— Dans le petit salon, sur la cheminée, vous trouverez un coffret qui contient les souvenirs de jeune fille d'Hermine. Serrez-le vous-même, en voici la clef...

Il la prit, la mit dans la poche de son gilet, et répondit :

— J'y vais tout de suite. Mais vous auriez pu, ma chère tante, attendre à demain pour vous déposséder. Nulle part ce trésor n'eût été plus en sûreté qu'à la place où vous l'aviez mis...

— Non! non! Il faut faire les choses avec régularité...

— Comme il vous plaira.

Il lui adressa son meilleur sourire et se dirigea vers le petit salon, inconscient du piège qu'elle lui tendait. Il entra dans la pièce, à cette heure déserte, et aperçut le coffret sur la cheminée. C'était une boîte de forme carrée, avec des incrustations d'ivoire, comme on en fait tant à Florence. Dessous, en le retournant, Maurice vit gravés dans le bois, ces mots : « Pellegrini, via Maggio. » Il la connaissait bien cette via Maggio, et, en un instant, s'évoquèrent dans sa pensée le Ponte-Vecchio avec ses boutiques, et l'Arno limoneux coulant entre ses quais de pierre.

Il tenait le coffret entre ses doigts, et un bruit métallique se produisait à l'intérieur, comme le son étouffé d'anneaux d'or remués. Il pensa : « Ce sont les bijoux d'Hermine, ses parures de jeune fille. » Et un désir de les regarder s'empara de lui. Il ne pensait pas commettre une bien grave indiscrétion. Ce qui avait été vu par la tante pouvait bien l'être par le mari. La clef sembla s'offrir d'elle-même à ses doigts, comme si une malfaisante et mystérieuse puissance dirigeait sa volonté. Il ouvrit, et le couvercle soulevé lui laissa voir d'abord les lettres accusatrices.

Il les prit, sans rien soupçonner de mal. « Quelque correspondance de pensionnaire, pensa-t-il, doux et naïfs secrets d'enfance. » Il développa une des feuilles de papier et y jeta les yeux, sans intention de lire. Mais l'écriture masculine, ferme, tout de suite changea ses dispositions. Il éprouva d'abord de l'étonnement, puis une sourde irritation, et enfin un désir ardent de savoir ce que cela signifiait. Il lut, et à mesure qu'il lisait, son front se creusait sombre et mécontent. Rien de plus vulgaire que cette lettre, déclaration de clerc d'huissier à une fleuriste, et signée « Hector », sans nom de famille. Mais il n'y avait point de doute possible. C'était le fils de Bobart, le maréchal-des-logis de hussards, le garçon d'honneur, un peu lancé, du dîner de noces, qui en était l'auteur.



Le premier mouvement de Maurice, et Clémentine avait

en cela deviné juste, fut de refermer le coffret, de regagner la salle de bal, d'attirer Hector dans un coin solitaire, et là de lui camper sur sa large figure une bonne paire de soufflets. Mais il résista à cette tentation, et jugea plus raisonnable de faire son tuteur arbitre de la situation. Il mit les lettres dans sa poche, referma le coffret et sortit du salon.

A vingt pas de lui, Roussel, toujours madrigalant, achevait de conquérir les femmes, jeunes et vieilles, dont il s'était donné la séduction pour tâche. Dans sa joie, il eût fait des frais avec Clémentine. Il fut désagréablement surpris, en se sentant toucher l'épaule, et en voyant devant lui la figure crispée de Maurice. Mais, si engourdies par le contentement que fussent ses défiances, il eut tout de suite le sentiment que quelque chose d'anormal se produisait, et emmenant son fils à quelques pas :

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit-il.

— Venez avec moi, vous le saurez.

Ils traversèrent la foule, entrèrent dans le petit salon, et, bien seuls :

— Lisez ! fit Maurice en lui tendant une lettre.

Roussel parcourut vivement la page, fronça les sourcils, et reprenant toute sa gravité :

— Où as-tu trouvé ça ?

— Dans ce coffret.

— Qui est-ce qui te l'as remis ?

— Mlle Guichard, à l'instant.

— Avec la clef?

— Oui.

— De quelle façon étaient placées les lettres? Sur le dessus? Bien en vue?

— Comment le savez-vous?

— Nigaud! Est-ce difficile à deviner? C'est cette scélérate de Clémentine qui a fait le coup!

— Mon parrain!

— Elle est capable d'avoir fabriqué les lettres!

— Mais dans quel but?

— Dans celui d'amener une brouille entre ta femme et toi. A la faveur d'un désaccord, d'une explication, d'une querelle, elle compte jeter la zizanie entre vous, s'emparer d'Hermine et, qui sait, peut-être vous séparer à jamais!

— Est-ce sérieusement que vous parlez? Vous soupçonnez Mlle Guichard?

— Et toi soupçonnes-tu donc ta femme? répliqua avec force Roussel. Il n'y a qu'à choisir : Ou Hermine est une petite farceuse, qui a flirté avec l'armée française en la personne du fils Bobart, ou Clémentine est une grande coquine qui a profité d'un hasard, si elle ne l'a fait naître, pour mettre sous tes yeux une correspondance qui doit te pousser à quelque violence. Moi, mon choix est arrêté : j'accuse Clémentine.

— Mais Hermine, mon parrain?...

— Hermine! Peut-être ne les connaît-elle seulement pas ces lettres... En tous cas, il faut bravement le lui demander.

A cette déclaration Maurice pâlit :

— Quoi! la mettre au courant de cette infamie? La questionner sur un tel sujet?

— Oui, la mettre au courant; non pas la questionner : la consulter loyalement, comme une personne loyale qu'elle est. Et tu verras, si elle est innocente de toute compromission, et j'en jurerais, comme elle appréciera ta franchise et ta confiance.

— Soit. Aussi bien je ne puis supporter plus longtemps un pareil soupçon. Rendez-moi le service de me l'envoyer.

— De te l'envoyer? Non pas : je te l'amène. J'assisterai, si tu le permets, à l'entretien, ne fût-ce que pour t'empêcher de dire des niaiseries...

— Mon parrain!

— Quoi donc? fit Roussel avec fermeté, est-ce que tu n'avais pas un peu commencé à l'instant?

— Oui, vous avez raison. Restez, soyez mon conseil et mon appui, comme toujours.

— Et sois tranquille. Je serai encore plus modéré pour ton compte que je ne l'ai été pour le mien. Attends-moi là.

Il sortit. Maurice seul resta plongé dans de douloureuses réflexions. Il entrevit l'avenir très sombre et, pour la première fois, il pensa que son tuteur n'avait peut-être pas exagéré les torts qu'avait eus envers lui Mlle Guichard, et il ne fut pas loin de croire que la tante d'Hermine fût un monstre. En tous cas il estima que la perfidie avec laquelle elle venait d'agir le

dégageait moralement de toute gratitude et lui rendait sa liberté d'action, et il se promit non pas de lui rendre le mal pour le mal, mais au moins de l'empêcher de continuer à nuire.

Cependant, si coupable que parût être Mlle Guichard, un fait ne pouvait être mis à sa charge : c'était la correspondance même, point de départ de l'incident. Quoique Roussel en pensât, les lettres venaient bien du fils de Bobart. Il y avait donc eu une amourette entre lui et Hermine. Rien que cette pensée exaspérait Maurice. Et cependant il ne parvenait pas à se figurer la Vierge à la broderie marivaudant avec le hussard. Ce n'était pas dans l'ordre des choses admissibles, dans l'harmonie de sa nature délicate, dans le ton de ses yeux candides. Il y avait évidemment une sournoise manœuvre là-dessous. Et pourtant elle avait reçu les lettres!

Il n'eut pas le loisir de pousser plus loin ses inductions : Hermine entrait avec Roussel. Le jeune marié n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche pour formuler une question, son tuteur s'écria, la porte à peine fermée :

— Eh bien! tout est éclairci! Elle n'a même pas lu les lettres, la chère enfant : elle les a remises cachetées à sa tante!

Cachetées! Maurice eut un tel élan de joie qu'il sauta au cou du bon Fortuné. Mais celui-ci, avec un sourire, se défendant mal contre l'étreinte :

— Ce n'est pas moi qu'il faut embrasser, grand bêta!

Il les poussa l'un vers l'autre. Et, pour la première fois, Maurice, prenant Hermine dans ses bras, la serra contre son cœur et effleura de ses lèvres sa chevelure blonde.

— Comme il fallait être malin pour deviner que c'était Clémentine qui vous préparait ce pot-aux-roses ! Mes enfants, la situation est grave. Jugez par ce qu'elle vient de faire, comme entrée de jeu, ce dont elle est capable, si elle ne réussit pas tout de suite à vous séparer...

— Nous séparer !

Ils le dirent avec un si bel ensemble que Roussel ne put s'empêcher de rire :

— Allons ! voilà une unanimité rassurante ! Mais méfiez-vous, mes chers petits : vous êtes en danger... Dans l'état de mes relations avec Mlle Guichard il ne m'est pas possible de vous donner d'avis. J'aurais l'air de plaider contre elle et pour moi. Il est évident que c'est mon intrusion soudaine qui a modifié les intentions et bouleversé les projets de Clémentine. Elle a opéré un redoutable changement de front et traite Maurice en ennemi, au lieu de le traiter, comme hier, en allié. Vous voilà éclairés. Avisez, mais n'agissez que d'après vos propres inspirations. Ne voyez que votre intérêt, ne me comptez pour rien, mais comptez sur moi. Quand vous aurez pris une décision, autant j'aurai mis de réserve à vous conseiller, autant je mettrai d'énergie à vous soutenir. Je vous laisse : vous vous aimez, défendez votre bonheur !

Hermine et Maurice, restés en présence l'un de l'autre, se

regardèrent un instant sans parler. Puis le jeune mari prit la main de sa femme, et l'attirant à lui :

— Voilà donc où nous en sommes? Et il n'y a pas vingt-quatre heures que vous m'appartenez? Alors que nous prépare l'avenir? Une suite incessante de difficultés, de luttes que nous n'aurons rien fait pour amener et auxquelles nous ne pourrons pas nous soustraire? Quelles tristesses, Hermine, après l'espérance de tant de joies!

— Maurice, est-ce donc possible que ma tante vous ait mis sous les yeux ces lettres que je ne connais même pas?

— Hélas, Hermine, c'est trop certain. Mais ne l'accusez pas : elle a agi sous l'influence de la colère, et ce n'est pas son cœur qui l'a conseillée.

— Vous l'excusez? Et cependant c'était contre vous que cette affreuse manœuvre était dirigée... Mais quelle folie est donc la haine pour qu'en une heure, sous son inspiration, une femme si bonne, qui a été pour moi une véritable mère, change aussi complètement...

— Elle me hait, maintenant, vous le voyez, autant qu'elle hait mon parrain. Elle n'a qu'une idée, c'est de nous séparer. Elle n'a pas réussi cette fois, mais elle recommencera jusqu'à ce qu'une occasion plus favorable...

— La trouvera-t-elle donc?

— Elle la fera naître, comme aujourd'hui.

— Alors que devenir?

— Avez-vous confiance en moi, Hermine?

— Pleinement.

— Croyez-vous que je veuille uniquement, et en dehors de toute considération étrangère à vous-même, notre seul bonheur ?

— Je le crois.

— Pensez-vous qu'ici, entre mon tuteur et votre tante, nous pourrons échapper aux troubles, aux excitations, aux mauvaises influences ?

— Je ne le pense pas.

— Alors tirez vous-même la conclusion, Hermine.

Elle resta un instant pensive, sa jolie tête blonde baissée; des larmes roulèrent dans ses yeux. Elle murmura :

— Il faut donc partir !

— Oui, partir, chère enfant, nous sauver, pour être l'un à l'autre, loin de tout ce qui n'est pas la confiance et la tendresse.

— Mais n'est-ce pas être ingrat envers la femme qui m'a élevée et qui a été excellente pour moi ?...

— C'est être fidèle à celui qui vous aime et que vous devez aimer.

— Et que j'aime, Maurice, dit-elle en souriant à travers ses pleurs. Mais je ne suis qu'une femme, je n'ai pas le courage de décider entre ce qui me paraît être mon devoir et ce qui est mon désir... Vous qui avez de la fermeté, ordonnez, et j'obéirai.

Maurice hocha la tête.

— Non, Hermine, je ne puis faire ce que vous me demandez. Quelque graves qu'aient été les torts de Mlle Guichard envers moi, je ne me considère pas comme absolument libéré des engagements que j'ai pris envers elle. J'ai promis de ne jamais vous contraindre à vous éloigner d'elle : je vous laisse donc libre. Si vous voulez rester, nous resterons. Si nous partons, il faut que ce soit vous qui disiez : Je veux partir !

— Oh ! Maurice, qu'exigez-vous de moi ?

— Que vous sauviez, vous-même et toute seule, notre bonheur. Est-ce trop attendre de vous ? Réfléchissez bien à ce qui se passe autour de nous. Ici, c'est le désordre où périra notre repos ; hors d'ici, c'est le calme, c'est la liberté de s'aimer. Hermine, c'est un temps à passer et si beau ! Quelques jours suffiront pour que celle qui nous fait tant de mal retrouve la raison et nous rappelle... Et alors nous pourrons revenir et jouir en paix de la tranquillité que nous aurons bien gagnée. Est-ce si effrayant ? Préférez-vous courir les chances d'une guerre, où tous les coups frapperont sur notre cœur ?...

— Maurice...

Elle hésitait. Il se mit à ses genoux, et la regardant jusqu'au fond de l'âme :

— Hermine, une minute de résolution, un mot décisif, et tout est sauvé. As-tu peur de te confier à moi ? Tu sais bien que je t'adore. Au monde, il n'y a plus que nous deux... Le reste ne compte pas. Veux-tu nous sacrifier à des rancunes puériles, à des haines inavouables ?... Qu'avons-nous

fait, nous, pour mériter de souffrir? Quel est donc notre crime? Est-ce de nous aimer? Un bien doux crime, tu verras...

Elle s'était penchée vers lui; il prit sa main, qu'il appuya contre son cœur. Hermine poussa un grand soupir, puis d'une voix nette :

— Partons!

— Ah! que je suis heureux!

Elle lui jeta un regard qui lui prouvait que ce cri de joie la payait de ses efforts. Au même instant, Roussel rentra.

— Mes enfants, il faut revenir dans la salle de danse : on vous cherche partout, et j'ai déjà dû empêcher Bobart de venir vous interrompre... Êtes-vous d'accord?

— Oui, mon parrain, nous partons. C'est Hermine qui le veut.

— Elle a raison. Je n'ai pas de conseils à vous donner, mais à cette époque un petit séjour au bord des lacs d'Italie, à Bellaggio, par exemple...

Les yeux d'Hermine s'illuminèrent. Elle n'avait jamais voyagé et ne connaissait rien. Roussel se reprocha d'avoir introduit cet élément tentateur dans la résolution d'Hermine. Il pensa : « Ce n'est pas de jeu; mais comme la femme se manifeste toujours et tout de suite! Quel regard elle a eu, cette petite! »

— Cher Maurice, décidez tout maintenant, dit Hermine : moi je retourne au milieu de nos amis.

Elle disparut légère et presque joyeuse. Roussel se tourna vers son fils, et lui frappant sur l'épaule :

— Ah ! mon gaillard, tu n'es pas à plaindre ! Tu vas, naturellement, enlever ta femme ?

— Comme vous dites ! Il est neuf heures et demie. A minuit je brûle la politesse aux gens de la noce.

— J'ai un excellent landau qui m'attend sur la place... Le veux-tu ?

— Me mènera-t-il à Paris ?

— Tiens ! parbleu ! C'est une affaire de pourboire.

— Alors voilà qui est dit. Vous prévenez le cocher.

— Tout à l'heure. Ta femme a-t-elle fait beaucoup de façons ?

— Juste ce qu'il fallait pour que sa résolution eût une tendre signification. C'est un ange !

— Bon ! nous lui rendrons cela plus tard !

Ils furent interrompus par une tempête harmonique : c'était la fanfare qui, dans la cour, attaquait à l'unisson avec l'orchestre le quadrille d'honneur. Au même moment la tête inquiète de Bobart se montra dans l'ouverture de la porte :

— Monsieur Aubry, on vous cherche partout... Mlle Guichard vous réclame...

— Allons ! va remplir tes devoirs, dit Roussel en échangeant un regard avec Maurice. Pendant ce temps-là, moi je prendrai l'air dans le jardin. Il fait une terrible chaleur ici.

Ils se séparèrent, Maurice se dirigeant, au travers des

rangs serrés des curieux, vers Mlle Guichard, qui l'attendait, debout au milieu de la salle de bal, altière et masculine,



ayant en face d'elle sa nièce au bras du maire, M. Tournemine.

— Ah! vous voilà enfin, dit-elle avec un impérieux regard. Allons, placez-vous là, et commençons!

Les instruments rugirent, et les couples, partant tous ensemble, entamèrent la première figure du quadrille.

Bobart, intrigué du double conciliabule qui venait d'avoir lieu dans le petit salon entre Hermine et Maurice d'abord, puis entre Maurice et Roussel, au lieu de rentrer dans la salle de bal, s'était engagé dans le jardin à la suite de Fortuné. Instinctivement il soupçonnait une manœuvre offensive de la part des adversaires de son excellente amie. Vertement tancé par Clémentine, à cause de Roussel, qu'elle l'accusait d'avoir insuffisamment surveillé, il avait à cœur de prendre sa revanche. Et son amour-propre, sa haine, son intérêt réunis le poussaient sur les traces du vieux garçon.

La nuit était obscure et douce. Les lanternes vénitiennes éclairaient les allées autour de la maison. Les massifs du jardin et la terrasse étaient sombres. Roussel d'abord tourna dans le parterre d'un air indifférent, puis peu à peu il se rapprocha de la petite porte qui donnait au coin de la ruelle que surplombait ce mur au haut duquel Maurice avait pour la première fois aperçu Hermine. Roussel se retourna pour s'assurer qu'il n'était pas surveillé. Bobart n'eut que le temps de se jeter derrière un arbre. De là, il put voir le tuteur ouvrir la porte et sortir vivement.

Il prit sa course et arriva sur la terrasse à temps pour voir Roussel s'approcher d'une voiture qui stationnait sur la place, et faire signe au cocher de s'avancer au coin de la ruelle, à deux pas de la petite porte. Pendant que le landau



Il s'approcha du cocher, et avant de rentrer...

traversait la place et venait stationner au bas de la terrasse, Roussel suivait d'un air placide. Il s'approcha du cocher, et avant de rentrer dans le jardin il dit à demi voix :

— C'est bien compris, n'est-ce pas? Un monsieur et une dame, dans une heure et demie. Vous aurez vingt francs de pourboire en arrivant à Paris... Et surtout restez à votre voiture, maintenant, jusqu'au moment du départ.

— Soyez sans inquiétude, monsieur Roussel, dit le cocher.

Penché sur le mur de la terrasse, dans l'ombre, Bobart n'avait pas perdu un mot de ces recommandations. Il pensa : « Un monsieur et une dame que le cocher devra conduire à Paris dans la voiture de Roussel, c'est clair comme le jour : il s'agit de Maurice et d'Hermine. L'intervention de cette excellente amie produit son effet : les jeunes mariés méditent une évasion. Ce n'est certainement pas ce que Mlle Guichard attendait. Il faut donc la prévenir. »

Fortuné, d'un pas tranquille, avait traversé le jardin et était rentré dans la salle de bal. Bobart le suivit, et, arrivé à la porte, il le vit prendre Maurice et Hermine à part et leur donner des explications que les jeunes gens écoutèrent avec une extrême attention; puis ils se séparèrent, Hermine et Maurice parcourant l'assistance au bras l'un de l'autre, Roussel se promenant l'air ravi. En cette circonstance, dont il avait pénétré la gravité, Bobart n'hésita pas : il alla tout droit à Mlle Guichard, qui trônait au milieu de ses invités, et l'attirant au pied de l'estrade de l'orchestre :

— Commandez à votre visage, mon excellente amie, on vous observe, et j'ai de sérieux renseignements à vous fournir : Hermine et Maurice dans une heure et demie partent en voiture pour Paris.

— Que me dites-vous là ? s'écria Mlle Guichard d'une voix tremblante de colère.

— Calmez-vous et écoutez-moi. J'ai tout découvert à l'instant. C'est Roussel qui a tout conseillé, tout préparé...

— Le misérable !

— Sa voiture stationne à côté de la petite porte et va servir aux mariés à s'éloigner d'ici.

— Que faire pour les en empêcher ?

— Ne pas quitter votre nièce de vue.

— Ce serait à recommencer demain. Et l'occasion serait si bonne pour rompre... Ils me provoquent... Je ne fais que me défendre... Ils veulent me prendre Hermine... Si je la leur prenais ?

— Admirable idée ! Vous renversez la situation. On croyait vous vaincre, et c'est vous qui triomphez !

— Mais comment ?

— Devancez l'heure du départ. Envoyez chercher votre nièce par une personne sur la fidélité de laquelle vous puissiez compter.

— Sa femme de chambre.

— Bon ! Cette fille prévient Mme Aubry que son mari l'attend à la voiture... La jeune femme y va sans défiance...



Sur la place du village, un orchestre en plein vent...

Au lieu du mari elle trouve la tante. Et fouette cocher !...

— Je gagne Paris, et de là Rouxmesnil, en Normandie... propriété écartée où je suis inexpugnable...

— A merveille ! Vous ne changez pas de toilette pour partir ?

— J'ai tout ce qu'il me faut à Paris...

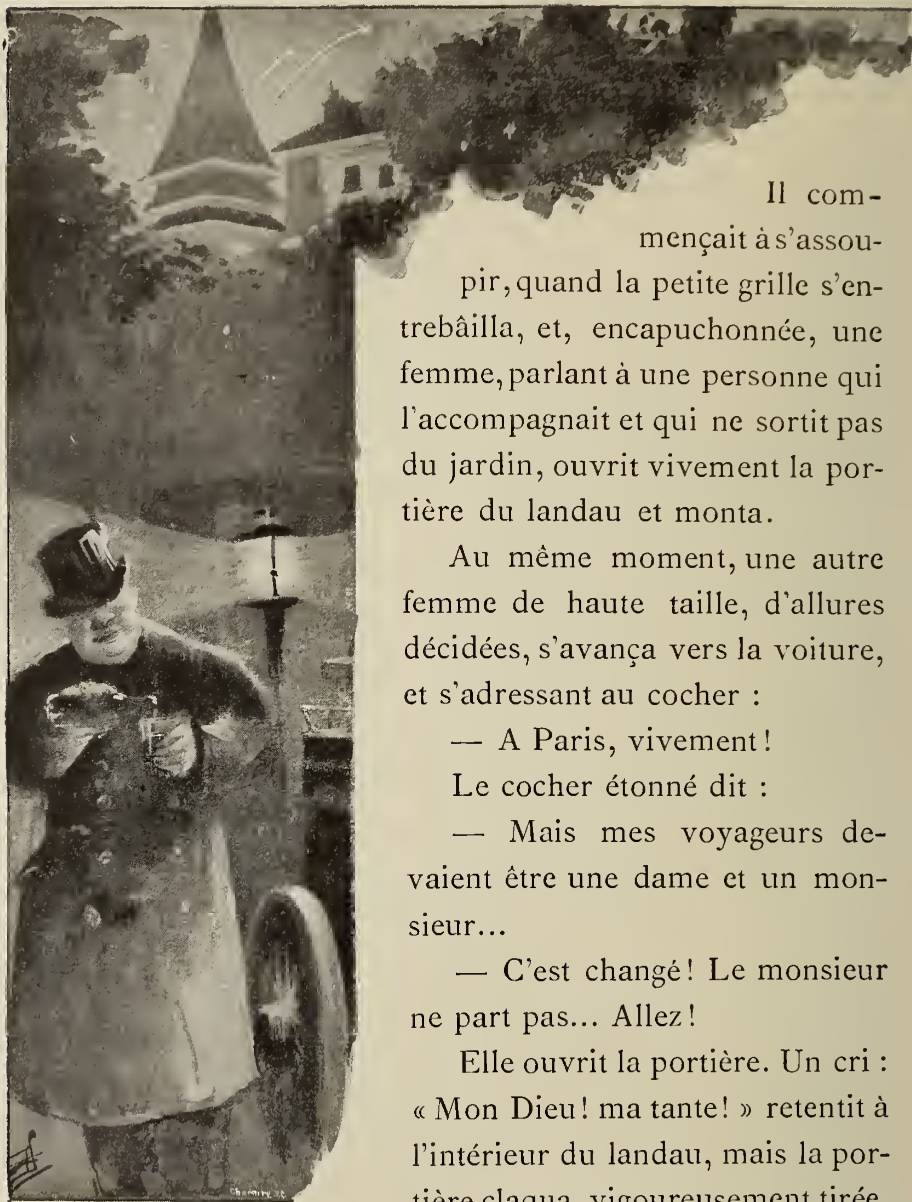
— Il est probable que votre nièce va enlever sa robe blanche...

— Laissons-la libre de ses mouvements. Mais vous, attachez-vous à Maurice et ne le quittez pas du regard.

— C'est entendu.

Pendant que ce double complot s'ourdissait, la fête battait son plein. Et il était facile de prévoir que la danse durerait jusqu'au matin. Sur la place du village, un orchestre en plein vent s'était installé, et les gens du pays sautaient sur le gazon à la lueur des lanternes vénitiennes allumées par l'épicier. Des paniers de vin avaient été envoyés par Mlle Guichard pour rafraîchir les danseurs, et ces diverses attractions retenaient une foule serrée devant la grille de la villa.

Dans la ruelle sombre le landau attendait. Le cocher, fidèle à sa parole, n'avait pas quitté sa voiture, mais il s'était fait apporter une bonne bouteille, et dans son coin fêtait les mariés. Onze heures venaient de sonner au clocher du village. L'instant du départ approchait : il enleva la couverture de ses chevaux et les rêna, puis il monta sur son siège, un peu étourdi par l'obscurité et le vin qu'il avait bu.



Il commençait à s'assoupir, quand la petite grille s'entrebâilla, et, encapuchonnée, une femme, parlant à une personne qui l'accompagnait et qui ne sortit pas du jardin, ouvrit vivement la portière du landau et monta.

Au même moment, une autre femme de haute taille, d'allures décidées, s'avança vers la voiture, et s'adressant au cocher :

— A Paris, vivement !

Le cocher étonné dit :

— Mais mes voyageurs devaient être une dame et un monsieur...

— C'est changé ! Le monsieur ne part pas... Allez !

Elle ouvrit la portière. Un cri : « Mon Dieu ! ma tante ! » retentit à l'intérieur du landau, mais la portière claqua, vigoureusement tirée,

et le bruit du départ étouffa le surplus des plaintes d'Hermine.

Dans la salle de bal, les invités de Mlle Guichard se trémoussaient avec ardeur. Maurice, tirant sa montre, vit qu'il était onze heures et demie. Depuis quelques instants déjà Hermine avait disparu. Mlle Guichard venait de gagner le petit salon afin de donner des ordres, sans doute pour le souper. Il jugea l'occasion favorable. Il descendit dans la cour, traversa les communs, grimpa vivement l'escalier qui conduisait à son appartement, frappa à la porte, et comme on ne répondait pas, il entra.

Dans la chambre, éclairée par une lampe de nuit, sur le lit, la robe de mariée d'Hermine était étendue. Les tiroirs étaient encore ouverts. Tout annonçait les apprêts d'un départ. Maurice pensa : « Elle est déjà dans la voiture. » Il prit son paletot, un chapeau, et descendit vivement. Il sortit par la petite porte, tourna l'angle du mur et ne vit point de landau. Il supposa que le cocher avait pu mal comprendre et stationnait peut-être à l'autre bout de la ruelle. Il y courut. La ruelle était vide.

Il revint sur la place, le cœur battant, l'esprit troublé d'un commencement d'inquiétude. Là une file de voitures attendant les invités, et tous les cochers au café. Très soucieux, Maurice rentra dans le jardin, ôta son paletot, pénétra dans la salle de bal et chercha son tuteur. Roussel n'eut qu'à regarder son fils pour comprendre qu'il se produisait

un incident inattendu. Il l'attira dans un coin et d'une voix inquiète :

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a que je n'ai point trouvé la voiture et que je ne sais pas où est Hermine.

— Qu'est-ce que tu me dis ?

— Hermine s'est habillée, et a été évidemment au landau. Mais le landau n'est plus là !

Ils se regardèrent avec un commencement de soupçon :

— Où est Mlle Guichard ? demanda Roussel.

— Elle est sortie de la salle de bal il y a un grand quart d'heure.

— Cherchons-la, demandons-la, dans la maison... Ah ! Bobart !... Prenons Bobart...

Ils fondirent sur l'ex-avoué, qui d'un air paterne dégustait une glace, assis dans un moelleux fauteuil, et là, sans élever le ton, mais avec des regards très expressifs :

— Bobart, qu'est devenue Mlle Guichard ?

— Mais je l'ignore, balbutia l'ex-avoué, en ayant soin de se lever pour échapper à ses interrogateurs.

— Ne bougez pas ! dit Roussel, et répondez : Où est Mlle Guichard ?

— Je ne sais pas, Messieurs, déclara Bobart en criant pour attirer l'attention sur lui. Je ne comprends pas votre insistance...

— Parlez plus bas, interrompit Maurice, ou je vous emporte dans le salon voisin, et là vous verrez!

Il était si menaçant que Bobart, épouvanté, resta dans son fauteuil, sans un geste, sans une parole.

— Je vous donne une minute pour vous décider à répondre, reprit Roussel. Dans une minute je vous rends responsable du guet-apens qui a été exécuté.

— Le guet-apens! s'écria Bobart, jeté hors de lui par la terreur. Qui l'a préparé?...

— Ah! vous savez donc ce qui s'est passé?.. Vous en convenez!

— Je ne conviens de rien du tout... Vous me violentez, vous me menacez...

— Oui. Tout ce qu'il faudra pour savoir où est Mlle Guichard...

— Eh bien! elle est partie!

— Partie! Avec Mme Aubry?

— Avec Mme Aubry, et dans votre propre landau. Là, êtes vous satisfait? dit Bobart avec une explosion de joie railleuse.

— Et où l'emmène-t-elle?

— Allez le lui demander!

— On l'a contrainte à l'accompagner?

— Contrainte? s'écria Bobart. Comme c'est probable! Pourquoi pas enlevée de force! Au milieu de cinq cents personnes... Non! non! Mme Aubry a suivi sa tante de son plein

gré... Mlle Guichard l'avait éclairée sur la portée morale de l'acte qu'elle commettait. La jeune femme a reconnu qu'elle avait été induite en erreur, et elle est partie librement, de son plein gré !...

— Vieux coquin! s'écria Maurice exaspéré, et saisissant Bobart par une épaule, il le secoua si rudement que Roussel, venant au secours de l'ex-avoué, s'interposa entre lui et son filleul.

— Allons, mon enfant, un peu plus de calme. Dans tout ce que monsieur dit, il n'y a sans doute pas un mot de vrai. Nous avons engagé une partie et nous venons de la perdre : essayons donc de prendre notre revanche. Et pour ce faire ne nous en prenons pas aux valets, mais aux maîtres.

— Valets! riposta Bobart. Apprenez, Monsieur...

— Rien! interrompit Roussel. Je vous connais depuis longtemps, monsieur l'hypocrite, monsieur le cuistre... J'ai dit valet, j'aurais pu dire mouchard...

— Et si vous n'êtes pas content, ajouta Maurice, vous pouvez m'envoyer votre fils!

— Non, Monsieur, déclara emphatiquement Bobart. Je suis de taille à venger moi-même mes injures. Vous saurez ce qu'il en coûte d'avoir affaire à un homme tel que moi...

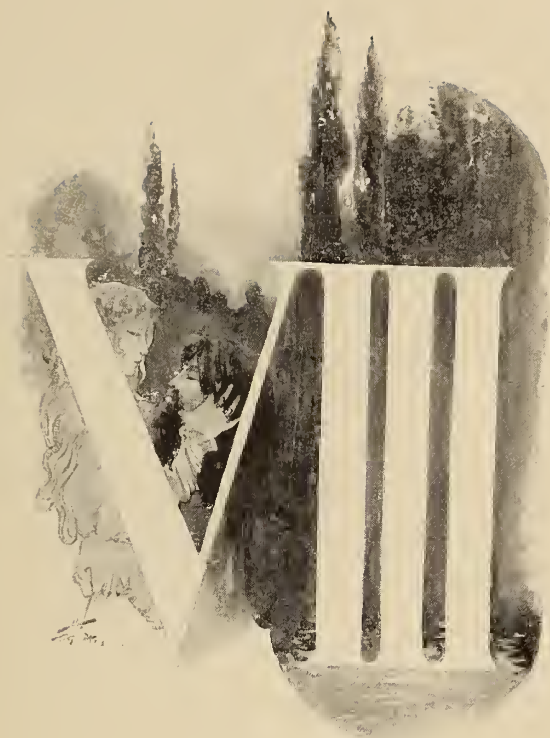
— Vos clients l'ont bien su, maître gredin! dit Roussel. Mais tenez-vous pour averti : que je ne vous rencontre pas en travers de mon chemin, ou je vous fais payer les frais

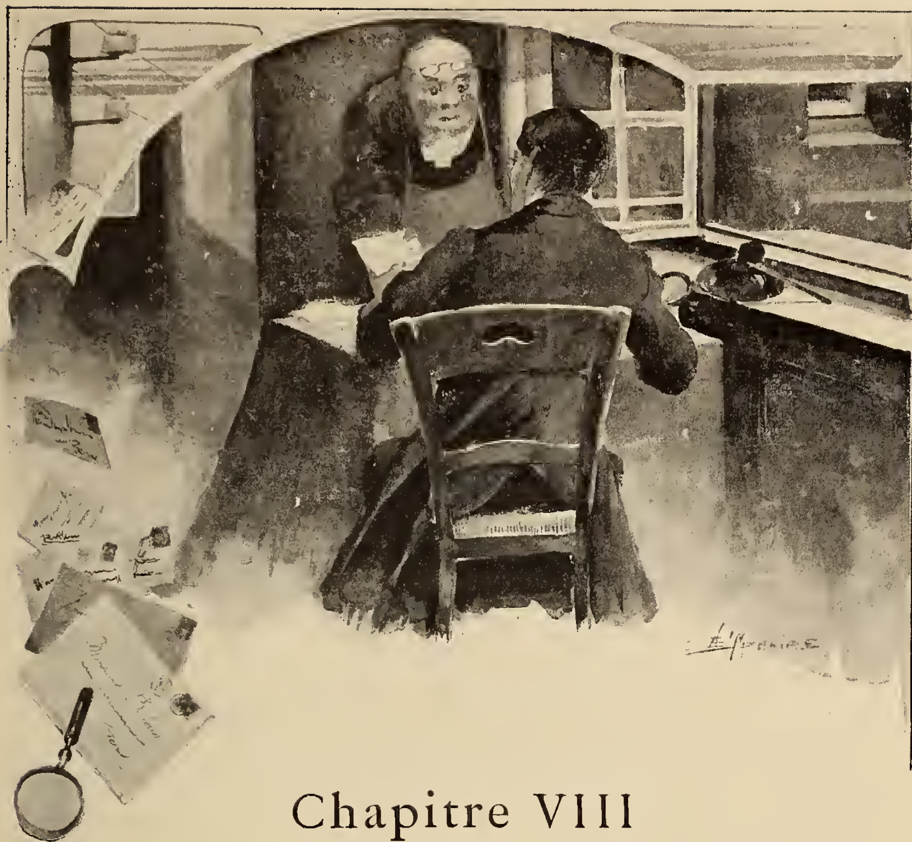
d'une façon plus salée que vous ne l'avez jamais fait vous-même.

Et prenant son fils par le bras :

— Viens, Maurice. Viens, nous n'avons plus rien à faire ici.




VIII



Chapitre VIII

La Belle au bois rêvant.

Le lendemain matin, Roussel dormait encore lorsque Maurice entra dans sa chambre, ouvrit les rideaux et s'assit sur un fauteuil au pied du lit.

— Quelle heure est-il donc? demanda Fortuné en se dressant sur son séant.

— Cinq heures... Pardonnez-moi d'interrompre sitôt

votre sommeil... Mais tout seul, je devenais enragé...

— Oh! cher petit, tu as joliment bien fait de me réveiller! Attends, je me lève...

— Non, restez couché : nous causerons tout aussi bien. Et pourvu que je parle d'Hermine, je serai soulagé...

— Tu n'as pas fermé l'œil, toi, mon pauvre enfant?

— Non! Mais cela importe peu! J'endurerais tous les maux sans me plaindre si je pouvais seulement savoir où est ma pauvre petite femme.

— Rassure-toi, nous le saurons! Et alors... Mais j'y pense... Frédéric est-il levé?... Oui. Sonne...

— Pourquoi faire?

— Tu vas voir...

Maurice sonna. Au bout d'un instant le valet de chambre de Roussel parut. C'était un excellent serviteur, qui avait remplacé le domestique modèle que Mlle Guichard avait enlevé à Fortuné vingt ans auparavant. Aucune offre n'avait eu prise sur Frédéric. Aussi, dans ses jours de gaîté, Roussel l'appelait Hippocrate. Un jour que le valet de chambre s'était enhardi à demander à son maître pourquoi il le désignait ainsi, celui-ci avait répondu : « C'est à cause des présents d'Artaxerxès. » Frédéric n'avait pas compris davantage, et comme il demeurait stupéfait : « Bon! avait ajouté Roussel, ne vous tourmentez pas l'esprit : Hippocrate était un homme incorruptible. » Frédéric se tint pour satisfait, et à ses propres yeux il acquit plus d'importance. Il

était avec le temps devenu vraiment dévoué. Surtout il adorait Maurice.

— Frédéric, dit Roussel, êtes-vous toujours en bons termes avec le concierge de M. Bobart?

— Oui, Monsieur. C'est par l'entremise de Monsieur que je lui ai fait avoir sa loge...

— Eh bien! Frédéric, vous allez immédiatement partir pour Paris. Vous irez voir votre protégé, et vous lui demanderez comme un service capital de vous indiquer, dans le cas où M. Bobart partirait de Paris, la gare par laquelle il est parti. De plus, si vous pouviez obtenir d'être renseigné sur le département ou le pays étranger d'où arriveront des lettres pour M. Bobart, vous donneriez à M. Maurice et à moi une aide inappréciable... Vous nous connaissez assez pour être sûr qu'il ne s'agit de rien de blâmable...

— Oh! Monsieur... Les yeux fermés, j'obéirai à Monsieur! Les yeux fermés...

— Eh bien! Ne les fermez pas... Ouvrez-les, au contraire, et très grands... Restez à Paris, et, à l'heure de chaque distribution de la poste, soyez dans la loge... M. Bobart ne vous connaît pas?

— Non, Monsieur.

— Et aussitôt que vous aurez des renseignements à nous fournir, revenez sans une seconde de retard.

— Monsieur peut compter sur moi.

Il sortit. Maurice resta assis, interrogeant son tuteur du regard.

— Voici mon idée, fit celui-ci : Il est hors de doute pour moi que ce gredin de Bobart est le complice de Mlle Guichard. Il nous a espionnés la nuit dernière, et c'est par lui qu'elle a été prévenue. Il est donc certain qu'aussitôt en sûreté, elle va lui écrire, et peut-être l'appeler auprès d'elle. Par le timbre de la poste nous saurons où elle est, et si Bobart s'en va, la gare qu'il prendra sera une indication nouvelle.

— Et alors que ferons-nous ?

— Je n'en sais rien encore, il faut y réfléchir. D'ailleurs, peut-être ne sera-ce pas par Frédéric que nous apprendrons où est Mlle Guichard... Ta femme est très capable de déjouer la surveillance de Clémentine et de t'écrire...

Le jeune homme hocha tristement la tête :

— Comment a-t-elle consenti à l'accompagner ?

— Ah ! tu es bon, toi !... Sais-tu comment les choses se sont passées ? Mlle Guichard est robuste comme un cuirassier... Qui te dit qu'elle n'a pas emmené Hermine de force ?

— Est-ce possible ? Au milieu de cinq cents personnes ? Lorsque le cocher n'était pas prévenu et qu'il eût suffi d'un cri d'appel, d'une résistance, si faible qu'elle fût, pour que la voiture s'arrêtât !...

— Et si Clémentine a menti. Si elle a dit à Hermine que c'était moi seulement qu'on fuyait, mais que toi tu viendrais

le lendemain... Avec Mlle Guichard, entends-tu, tout est possible. C'est une vieille Ève sans Adam, qui, pour se distraire dans son paradis vide, a mangé toutes les pommes et apprivoisé le serpent!

— Attendons, alors.

— Patiemment et sagement. Pense que tu as l'avenir devant toi, et quel avenir! Hermine sans Mlle Guichard! Car après une pareille échauffourée tu seras en droit de prendre tes précautions, et la première...

— Consistera à séparer Hermine de ce monstre de méchanceté!

— Ah! ah! dit Roussel. Tu y viens à ton tour! Tu avais des illusions sur Clémentine, tu n'étais pas loin de m'accuser d'exagération! Comment la trouves-tu maintenant, ta délicieuse tante? Eh bien! mon brave ami, voilà la mégère que feu Guichard, paix à sa cendre! avait rêvé de m'imposer pour la vie! Comprends-tu que je me sois défendu comme un tigre? L'heureux époux de Clémentine! Quand j'y pense, j'en frissonne encore!

Causant, se promenant dans l'atelier, dans le jardin, les deux hommes gagnèrent midi. Ils s'attablèrent mélancoliquement dans la belle salle à manger. Ce n'était pas ainsi que Maurice avait rêvé de déjeuner ce matin-là. Sur son visage Roussel lisait sa pensée et était triste de sa tristesse. La journée s'écoula plus vite qu'ils n'auraient cru. Mais la soirée, longuement prolongée, tant ils craignaient

l'un et l'autre de ne pas dormir, leur sembla interminable.
Le lendemain matin, dès le jour, ils étaient debout. L'impatience de Maurice tournait à la frénésie. Il se promenait de long en large, dans son atelier, comme un fauve en cage. Roussel, assis sur le canapé, regardait le jeune homme sans parler : il n'aurait su que lui dire, en dehors des banalités déjà épuisées depuis longtemps. Le courrier arriva sans lettre d'Hermine. Elle aurait eu le temps d'écrire cependant, si elle avait voulu ou pu le faire. Il était évident qu'elle n'avait pas pu. Là, Roussel avait un champ de discussion tout ouvert,

et il le parcourut, occupant Maurice de ses raisonnements, le forçant à épancher sa fureur en controverses. En somme, ils n'en étaient à rien de moins qu'à soupçonner Mlle Guichard de séquestrer Mme Aubry ; et cela d'une façon d'autant plus criminelle qu'elle n'avait sur la jeune femme ni droits naturels ni droits acquis. Bien plus, elle l'empêchait de remplir ses devoirs envers son mari, en habitant avec lui où il lui plairait d'habiter. Et Roussel citait le Code. En somme, si Maurice le voulait, il y avait matière à un beau procès, et, en prenant un illustre avocat, on pouvait mettre Clémentine dans une très désagréable posture.

Ils gagnèrent ainsi le déjeuner, qui les réunit encore, tristes et sans appétit, dans la belle salle à manger. Vers deux heures l'énervement de Maurice était tellement aigu qu'il parlait de partir pour Paris, de monter chez Bobart, là de le prendre à la gorge pour le forcer à trahir les secrets de Mlle Guichard et à dire où celle-ci cachait Hermine. A trois heures, regardant par la fenêtre, sur la route, comme s'il s'attendait à voir sa femme paraître subitement et accourir les bras ouverts, il poussa un cri :

— Voilà Frédéric !

— Sûrement il y a des nouvelles, dit Roussel, puisqu'il revient.

Maurice était déjà au bas de l'escalier. Il saisit le serviteur par le bras, le questionna, l'entraînant, l'étourdissant, et surtout l'empêchant de parler. Ce ne fut qu'en présence de

Roussel que Frédéric retrouva son équilibre. Il s'épongea le front et dit :

— Monsieur, je sais ce que Monsieur désire savoir...

— Bon Frédéric!

Maurice le serrait dans ses bras.

— Si M. Maurice veut bien ne pas m'étouffer, je pourrai lui raconter ce que j'ai appris.

— Voyons, laisse-le parler, ce garçon...

Maurice s'assit sur le divan. Et Frédéric reprit la parole :

— Depuis hier je n'ai pas quitté la loge de la maison de M. Bobart. Francisque, c'est mon ami, m'avait installé dans un coin de sa chambre, et là j'ai attendu les événements. Rien ne s'était produit; aucun trouble, aucune agitation. M. Bobart était rentré hier au soir, à dix heures. Il n'était pas sorti, ce matin. Les distributions de poste n'avaient rien fourni. J'étais consterné, lorsqu'à midi, dans un tas de lettres, il s'en est trouvé une pour M. Bobart. Le timbre de départ examiné nous a fourni une indication : Clères (Seine-Inférieure).

— Ah! s'écria Roussel, nous la tenons!

— Attendez, Monsieur, la chose va devenir plus précise dans une seconde... Vers midi et demi, la cuisinière de M. Bobart est entrée dans la loge : elle allait chercher un fiacre pour son maître, et venait prier Francisque de monter pour aider le domestique à descendre une malle. « Il part donc

en voyage, votre bourgeois? a dit Francisque. — Oui, a-t-elle répondu... Il va chez des parents à Rouen... »

— Bravo, interrompit Roussel. Rouen, puis Clères. Mlle Guichard est à Rouxmesnil, une terre qu'elle possède en Normandie, du côté de Dieppe... Merci, mon brave Frédéric, vous avez manœuvré comme un vrai commissaire de police.

— Et M. Bobart est-il parti? demanda Maurice.

— Il est parti, oui, Monsieur, un quart d'heure plus tard.

— Eh bien! Frédéric, maintenant vous pouvez descendre : votre mission est terminée. Mangez, buvez, reposez-vous.

— Je remercie bien Monsieur.

Roussel et Maurice, demeurés seuls, se regardèrent; puis, comme si une pensée unique les animait, dirent ensemble :

— Nous partons!

— Il y a un train ce soir, nous avons le temps de faire nos préparatifs, ajouta Roussel. Et ne nous illusionnons pas : il va falloir peut-être employer la force pour venir à bout de Mlle Guichard.

— On l'emploiera.

— En tous cas, débutons avec précaution, pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi. Si nous étions reconnus, Mlle Guichard serait capable de changer de résidence, et toutes nos approches seraient à recommencer.

— Eh bien! s'il le faut, nous nous déguiserons. Je vous grimerai.

— Ah! te voilà ragaillardi. Tu vis, maintenant?

— Oui, je commence à espérer.

— Eh bien! à ta valise! Et n'emportons que le strict nécessaire. Pas de boîte à couleurs, ni de chevalet de campagne, surtout! Un peintre serait éventé à dix lieues à la ronde!

— Vous avez raison.

Le jeune homme passa dans sa chambre, et, au bout d'un instant, Roussel, avec une satisfaction profonde, l'entendit qui chantonnait.

Le château de Rouxmesnil est une grande bâtisse blanche, perdue dans la verdure d'un parc de dix hectares, entourée de murs et de sauts de loups. Une futaie de hêtres centenaires l'abrite du vent de mer qui balaie furieusement tout le plateau. Une importante ferme en dépend. Depuis longtemps le château n'est plus habité. L'oncle Guichard aimait cette propriété, qu'il tenait de son père. Il y passait, tous les ans, deux mois à l'époque de la chasse. Les plaines et les bois qui entourent Rouxmesnil sont très giboyeux. Le mobilier qui garnissait les appartements, conservé tel quel, quoiqu'il parût tout à fait incommode et démodé, est redevenu au goût du jour. Ce sont de charmants bois Louis XVI, couverts en velours d'Utrecht, des lits, des armoires et des commodes en acajou ornés de cuivres dorés. Les tentures sont de vieilles toiles de Jouy. Le temps a défraîchi les étoffes, fané les tentures. L'abandon a étendu ses poussières sur les meubles.

Le rez-de-chaussée, aéré seulement deux fois par mois par le jardinier, qui est en même temps concierge, sent le champi-



gnon. Mais les fenêtres s'ouvrent sur une vaste pelouse encadrée de beaux massifs d'arbres, et, au loin, par delà la plaine, les bois communaux de Saint-Victor étendent leurs taillis

sombres, au fond desquels chantent les coucous mélancoliques.

En arrivant à Rouxmesnil, où elle n'était venue que deux fois avec Mlle Guichard, Hermine, les yeux gonflés à force d'avoir pleuré, la tête brisée par l'insomnie, le cœur serré à la pensée du chagrin que devait éprouver Maurice, crut entrer dans une prison. Les volets clos faisaient régner une obscurité humide dans toutes les pièces. Un silence profond s'étendait sur la propriété, et, pour comble de tristesse, une pluie d'orage qui avait commencé à Clères, au sortir du wagon, tombait à torrent, noyant l'horizon dans une brume grise.

Mlle Guichard, affectant avec Hermine une douceur pleine de compassion, comme si elle venait d'arracher sa nièce au plus effroyable des dangers, donnait des ordres à la femme de chambre qui les avait accompagnées, parlant de son ton de commandement :

— L'appartement d'Hermine d'abord! Que la chère enfant ait tout de suite un endroit pour se reposer!... Elle en a tellement besoin après de pareilles émotions!... Envoyez chercher du monde à la ferme. Je veux que dans deux heures tout soit en ordre dans le château... Comment te sens-tu, ma chère petite? Attendras-tu le déjeuner?

— Oh! je n'ai pas faim du tout, ma tante...

— Il faut manger, ma mignonne, pour être en état de supporter l'épreuve...

— Mais, ma tante, quelle épreuve? demanda Hermine avec irritation.

— Patience ! mon enfant : tu sauras tout ! Alors tu comprendras l'infamie dont tu allais être victime, et moi avec toi...

— Une infamie ?... De Maurice, c'est impossible !

— Aussi n'était-ce pas lui le coupable... Mais l'abominable tartufe qui le dirige ! Remettons ces explications à plus tard... Tu sais que tu peux compter sur mon affection et mon dévouement... Je ne t'abandonnerai jamais !

Hermine étouffa un soupir. La perspective de ne jamais quitter Mlle Guichard n'était pas faite pour la rassurer. Mlle Guichard sans Maurice, ou Maurice sans Mlle Guichard, voilà comment se posait la question dans sa pensée. Et à l'heure actuelle il ne lui semblait plus possible d'hésiter. C'était avec Maurice qu'elle aurait voulu être.

Il avait fallu tout l'ascendant moral qu'exerçait sur elle sa bienfaitrice, et aussi un peu de violence matérielle, pour l'empêcher de sauter en bas du landau quand elle avait vu paraître Clémentine au lieu de son mari. Mlle Guichard avait dû la prendre à bras le corps, tout en lui adressant les plus impérieuses objurgations. Jusqu'à Paris Hermine n'avait fait que sangloter. Toute la nuit elle s'était retournée dans son lit, en arrosant l'oreiller de ses larmes. Le matin, il avait encore été nécessaire de la contraindre pour l'emmener en chemin de fer.

Et maintenant, dans ce vieux château froid, humide et désolé, elle continuait à se rebeller. Elle ne le faisait pas tout haut, parce qu'elle avait peur de sa tante, mais au fond d'elle-même elle jugeait sévèrement sa façon d'agir. La révolte

morale de la jeune femme était à ce point ouverte que Mlle Guichard se crut obligée à quelques explications. Elle ne s'attendait pas à trouver une telle énergie dans cette frêle blonde qui avait si bien obéi, depuis qu'elle vivait en sa dépendance. Mais qu'importait la résistance à la fougueuse Clémentine! Ceux qui résistaient, elle les brisait. Roussel et Maurice en savaient quelque chose.

Elle entraîna Hermine dans une chambre du premier étage, et ouvrant vivement les persiennes elle dit :

— C'est la chambre que j'habitais autrefois quand l'oncle Guichard vivait... Je te la donne, ma chère enfant... Elle communique avec une autre chambre, qui sera celle de ton mari quand il aura cessé de bouder et sera venu te rejoindre.

— Il pourra donc venir ? demanda Hermine avec une vivacité qui fit froncer le sourcil à Mlle Guichard.

— Mais sans aucun doute.

— Il sait donc que nous sommes ici ?...

— Je vais le lui écrire moi-même, tout à l'heure.

— Oh! laissez-moi ce soin, ma tante, s'écria la jeune femme.

— Ce ne serait ni correct ni convenable, déclara Clémentine. Tu aurais l'air de te soustraire à ma juridiction, et de faire des avances... Tandis qu'il faut que ce soit lui qui en fasse...

— Oh! ma bonne tante, rien qu'un mot au bas de votre lettre...

— Un mot, soit, dit Mlle Guichard en pensant qu'après tout une exhortation d'Hermine activerait la soumission de Maurice. Le pauvre garçon est si mal conseillé qu'il serait capable de ne pas venir...

— Le croyez-vous ?

— Je crois tout, du moment que Roussel est auprès de lui. Cet homme est son mauvais génie !

Elle sortit, laissant sa nièce à toutes ses réflexions. Le plan qu'elle avait formé était très simple. Une seconde fois elle voulait forcer Maurice à prendre des engagements, et le premier de ces engagements serait de renoncer à voir Roussel. Pas d'engagements, pas de femme ! De deux choses l'une, ou Maurice céderait, et s'il tenait seulement la moitié de ses promesses le bonheur de Roussel était bien compromis, ou il ne céderait pas, et il devenait facile de faire passer sa résistance pour de l'égoïsme, de l'indifférence et d'amener une brouille entre les deux jeunes mariés. Dans le premier cas l'orgueil de Clémentine était satisfait, elle triomphait, continuait à être omnipotente ; dans le second, elle se vengeait terriblement de ceux qui avaient essayé de la jouer. Et c'était encore une victoire.

Dans ses positions nouvelles elle se croyait très forte, presque invincible. D'abord son Rouxmesnil lui paraissait inexpugnable. Pour arriver jusqu'à Hermine sans permission, sans passer par la grande porte, il fallait escalader le mur, franchir le saut de loup, traverser le parc. Et le garde, pré-

venu, allait faire des rondes. Le fermier avait prêté un chien de garde, vigilant dans le jour et féroce la nuit. Enfin Clémentine appelait Bobart à la rescousse. Dans une conjoncture pareille elle avait besoin des conseils juridiques de ce praticien retors.

Elle lui écrivit d'abord. A Maurice elle écrirait le lendemain. Rien ne pressait. Il fallait laisser le temps calmer les colères et amener le découragement. Le lendemain, en effet, elle rentra dans la chambre où Hermine avait fini par s'endormir d'un sommeil fiévreux, une lettre à la main, et la mit sur la table, en disant :

— Lis, et ajoute ce que tu voudras.

La lettre était amicale et disait à Maurice que son arrivée était attendue. Elle se terminait ainsi : « Je ne me souviens même plus du mal que vous avez voulu me faire, je sais trop bien que vous n'obéissiez pas à vos propres inspirations. Je suis prête à vous accueillir comme un fils repentant et soumis. » Hermine ne remarqua pas avec quelle perfide habileté les termes de cette phrase avaient été choisis pour blesser Maurice, traité en petit garçon par celle qui venait de lui faire si rudement sentir son autorité. La jeune femme ne vit que l'appel adressé à son mari, cela lui suffit. Elle prit une plume, et, au bas de la page, écrivit : « Venez, mon cher Maurice, je vous attends avec bien de l'impatience. Croyez-moi tout à vous. » Elle mourait d'envie d'ajouter : « Je vous embrasse comme je vous aime. » Elle n'osa pas. Elle signa,



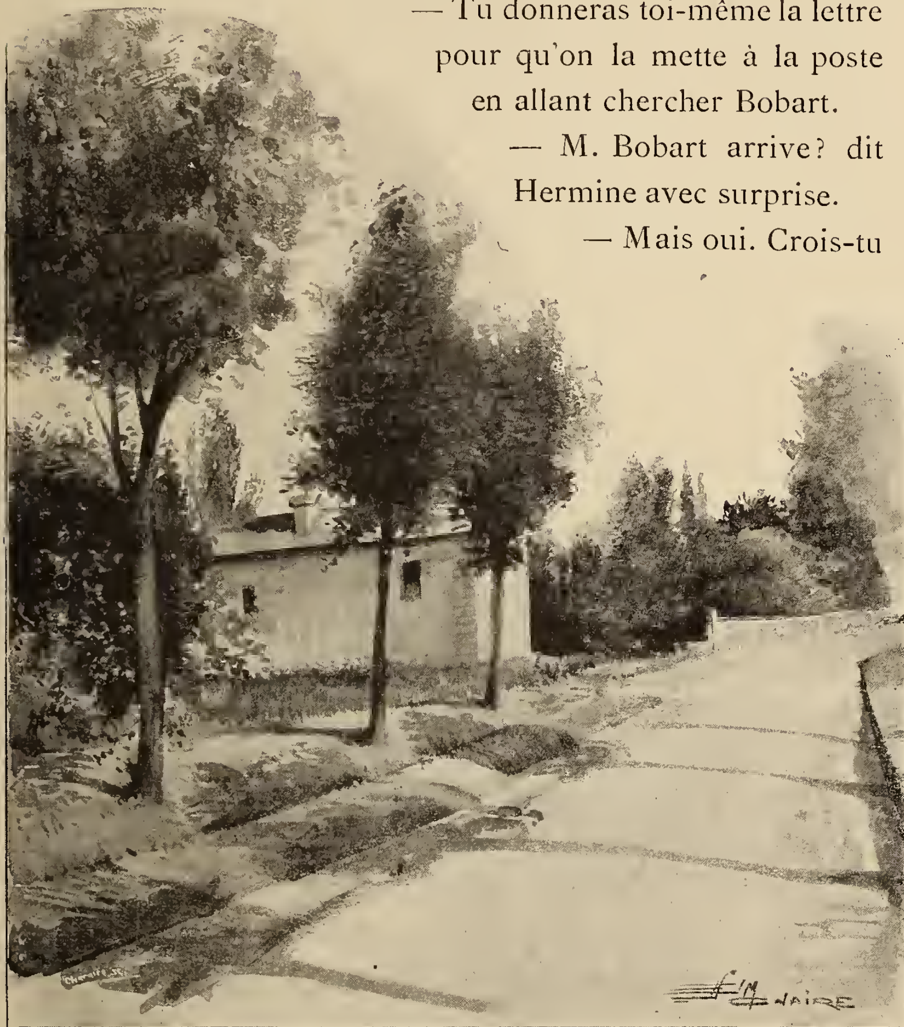
Et, la fenêtre ouverte, resta à rêver en regardant.

d'une écriture un peu tremblée, car elle avait le cœur battant et il lui semblait qu'elle risquait sa vie en ce moment. Mlle Guichard cacheta l'enveloppe et dit :

— Tu donneras toi-même la lettre pour qu'on la mette à la poste en allant chercher Bobart.

— M. Bobart arrive? dit Hermine avec surprise.

— Mais oui. Crois-tu



donc que nous allons vivre comme deux prisonnières? Nous ne nous cachons pas, nous n'avons rien fait de mal!

Cependant Hermine vit bien que toutes les précautions étaient prises pour qu'aucune communication ne lui fût possible avec le dehors. Vers le soir, l'affreux Bobart arriva. Il dîna, et, après le dîner, s'enferma avec Mlle Guichard. Hermine se réfugia dans sa chambre, et, la fenêtre ouverte, resta à rêver, en regardant la lune monter au-dessus des futaies qu'elle argentait de sa pure lumière. Une paix profonde s'étendait sur la campagne. Et seules les hulottes faisaient entendre dans les sapinières leur cri monotone et triste.

La jeune femme pensa que peut-être elle était destinée à vivre toujours dans cette solitude et ce silence. Si Maurice n'accourait pas auprès d'elle, comment réussirait-elle à le rejoindre? Qui les rapprocherait? Qui dissiperait les malentendus intéressés? Comment tomberaient les obstacles accumulés par des volontés hostiles? Une grande tristesse descendit en elle, et, de ses yeux, des larmes coulèrent lentes et amères sur son visage.

Il était près de minuit quand Mlle Guichard et Bobart montèrent. Hermine ferma sa fenêtre, se déshabilla, fit sa prière, en demandant au ciel de lui rendre son mari, et s'endormit calmée. Le lendemain elle se présenta pour le déjeuner et dut subir les politesses insidieuses de l'ex-avoué. Dans la journée sa tante lui proposa une promenade dans le parc. Se

promener entre Mlle Guichard et Bobart lui parut un supplice. Elle prétexta une migraine et resta.

Elle passa ce jour-là et le jour qui suivit dans une anxiété incessante, prêtant l'oreille à tous les bruits de la route, croyant, à chaque instant, entendre arriver Maurice. Chaque soir elle se couchait le cœur gros, se disant : « Ce sera pour demain ! » Et le lendemain n'apportait point de nouvelles du jeune mari attendu et qui ne venait pas.




IX



Chapitre IX

Blocus.

Au bout de quatre jours, Hermine commença à ressentir un certain dépit. Vraiment Maurice était bien indifférent ou bien orgueilleux. Quoi ! il ne pouvait se décider à venir auprès de sa femme ? Était-il donc si blessé de ce qu'elle était partie le soir de leur mariage ? Ne devait-il pas se douter que ce n'avait pas été de son plein gré ? Cependant elle ne perdait pas l'espoir.

Elle apercevait toujours le garde aux aguets, et elle entendait lâcher le chien féroce tous les soirs. Sa tante lui lançait maintenant de malicieux regards, ayant l'air de lui dire : « Hein ! ce bel amour, tu vois ce que c'est ! Il n'est pas assez fort pour faire oublier à un homme son amour-propre froissé ! » Elle affectait, en lui parlant, de l'appeler : « Ma pauvre petite », avec une nuance de pitié qui agaçait extraordinairement Hermine.

Mlle Guichard commençait à espérer sérieusement que Maurice était buté et ne viendrait pas. Rien ne lui pouvait faire plus de plaisir. C'étaient la séparation et le divorce assurés. Il lui sembla qu'il serait d'une bonne politique de redoubler d'affection pour sa nièce et de lui montrer quelque confiance. Sans se relâcher de sa surveillance extérieure, elle laissa la jeune femme plus libre dans le parc. Elle l'invita à se promener, lui disant :

— Prends l'air, marche : sans cela tu tomberas malade, et que dira ton mari quand il se décidera à venir ?

Hermine ne répondait plus et souriait tristement.

Il y avait près d'une semaine qu'on était à Rouxmesnil, lorsque, un après-midi qu'elle se promenait le long d'un saut de loup donnant sur la plaine, la jeune femme, en passant, découvrit, couché le long d'un champ de blé, un homme en blouse, la tête coiffée d'un chapeau défoncé, qui dormait à plat ventre, cuvant sans doute quelques verres d'eau-de-vie de cidre. Elle allait passer avec dégoût, lorsque l'ivrogne se



La jeune femme, en passant, découvrit...

retourna lentement sur le côté, leva le bras qui lui cachait la figure, et, avec stupeur, Hermine, sous ces haillons sordides, en cet homme vautré dans la poussière, reconnut M. Roussel. Il lui dit d'une voix étouffée :

— Êtes-vous seule ?

Elle répondit :

— Oui. Mais prenez garde, on me surveille toujours.

— Je le sais. Il y a six jours que nous rôdons autour de la propriété...

— Mon Dieu ! Maurice est-il donc ici ?

— Où voulez-vous qu'il soit ? En ce moment, il guette à l'entrée du château... Il est vêtu comme moi... Mais lui, vous ne le reconnaîtriez pas, il a une barbe grise...

— Comment le voir ? Pourquoi ne vient-il pas me trouver ?

— Et votre tante ?

— Elle lui a écrit pour l'appeler auprès de moi.

— Il n'a pas reçu la lettre... Pouvez-vous venir demain à la même heure ?

— Je tâcherai... Prenez garde... on approche.

Roussel se retourna le nez sur le gazon et reprit son somme. C'était Bobart qui arrivait, tenant un fusil sur l'épaule.

— Comment, monsieur Bobart, vous chassez? dit Hermine avec volubilité, pour donner le change à l'ex-avoué, qui examinait d'un air soupçonneux l'homme étendu sur le revers du fossé.

— Oui, Mademoiselle, je me distrais en tuant des pies...

Il y en a beaucoup, dans ce pays... Voilà encore un pochard. Oh! l'ivrognerie, c'est la plaie des campagnes...

Un ronflement sonore du dormeur répondit aux lamentations humanitaires de Bobart. Et Hermine, quittant l'ex-avoué, rentra au château.

Si elle ne s'était pas observée, elle aurait chanté, tant elle avait le cœur joyeux. En une seconde, tout avait changé pour elle. L'avenir si noir redevenait rose. Maurice, qu'elle jugeait indifférent et orgueilleux, était tendre et dévoué. Il n'avait pensé qu'à la rejoindre, et certainement, quand elle aurait causé cinq minutes avec lui, il se présenterait au château. Elle se mit à rire toute seule en pensant à la figure si drôle que faisait Roussel, couché dans l'herbe et vêtu comme un roulier, lui qu'elle avait vu tiré à quatre épingles, le soir du bal. Puis elle se demanda pourquoi toutes ces précautions, tous ces stratagèmes. La situation était-elle donc plus compliquée qu'elle n'avait pensé ?

En y réfléchissant, elle rapprocha la dissimulation de Maurice et de Roussel de la surveillance exercée par Mlle Guichard, et les travestissements des uns lui semblèrent répondre assez exactement aux mesures de l'autre : tournées du garde, rondes du chien féroce, la nuit, et promenade de Bobart, le fusil sur l'épaule. Elle pensa : « Je ne sais pas exactement ce qui se passe, je ne comprends pas la portée précise des actes de ma tante. Il y a quelque chose de très grave, et je cours un danger. »



Elle se monta l'imagination, et en vint à une exaltation assez romanesque. Elle se figura qu'elle était une jeune princesse gardée à vue dans un donjon par de cruels tyrans, une Pia de Toloméi que des amis dévoués s'efforçaient de délivrer. Et elle n'eut plus qu'une idée : ce fut de faciliter la tâche de ses libérateurs. Avant tout, elle voulait voir Maurice, même avec une

barbe grise. Elle tourna le château, s'engagea dans la cour d'honneur, et vint jusqu'à la grille rouillée qui s'ouvrait sur une grande avenue de marronniers encadrant un large tapis vert. Elle eut beau regarder, elle ne vit personne qui pût même donner l'idée de Maurice déguisé. Un petit vieux, à cent mètres de l'entrée, était assis sur la barrière de bois d'un herbage, et dans la poussière un énorme chien gris fer se roulait. L'homme ne bougea pas, ne fit pas un signe de reconnaissance. Hermine, au bout de quelques minutes se décida à s'éloigner, et, à une fenêtre du premier étage, en se retournant, elle aperçut Mlle Guichard qui la regardait. Elle jugea nécessaire de lui faire un signe gracieux avec son ombrelle, et poursuivit lentement sa promenade se disant : « Peut-être ce petit vieux était-il mon mari. Il aura vu ma tante et n'aura pas osé remuer. Ayons de la patience et attendons à demain. »

La fin de la journée ne lui parut pas longue, elle ne s'ennuyait plus. Sa vie était emplie d'un intérêt immense. Elle ne dissimula même pas assez, et, pendant que Bobart et sa tante causaient près de la cheminée, elle rit toute seule, d'une façon si soudaine et si peu justifiée, que Mlle Guichard leva les yeux avec sévérité et dit aigrement :

— Qu'as-tu donc, ma fille ? Sommes-nous plus comiques que nous ne pensons, Bobart et moi ?

Hermine, glacée, resta muette pendant tout le reste de la soirée, mais les soupçons de Clémentine étaient éveillés, et quand la jeune femme eut gagné son appartement.

— Dites-moi, Bobart, fit-elle, n'avez-vous rien remarqué d'anormal autour du château. Cette gaîté subite d'Hermine est bien singulière. Elle avait une figure, ce soir, tout épanouie... N'a-t-elle pu recevoir quelque avertissement, quelque nouvelle ?

— Je n'ai rien remarqué, excellente amie, qui doive justifier vos craintes... Voulez-vous que je mande ici le garde ?

— Je vous en serais obligée. J'ai des inquiétudes. Il me semble deviner la présence de Roussel dans les environs.

Romain Rouet, introduit au salon, déclara qu'il n'avait rien relevé de suspect dans ses tournées. C'était un vieux, moitié cultivateur, moitié garde, surtout braconnier, la figure tannée par la pluie et le soleil, des sourcils de griffon, qu'il se faisait tailler comme les cheveux, une bouche aux dents cassées par l'acidité du cidre.

— Notre maîtresse, il n'est arrivé personne dans le pays, et je n'ai rien vu, anhui, qui pourrait être des gens malintentionnés... Il traîne toujours quelques galvaudeux sur les routes... Ça vient de Maromme, et ça va à Fontaine-le Bourg... Mais des gens qui voudraient entrer ici... je leux-y défends bien !...

— Bon ! dit Clémentine. Allez, et veillez.

— Des deux yeux, notre maîtresse.

— Pourquoi cette petite était-elle si gaie ? répéta Mlle Guichard songeuse.

Elle passa la soirée à jouer au bezigue avec Bobart, et

rêva la nuit que Roussel, entré de vive force dans le château, avec la figure barbouillée de noir comme les anciens chauffeurs, lui mettait le poignard sur la gorge pour la forcer à dire où elle avait caché sa nièce. Elle fut réveillée par une vive douleur : elle venait, en se tournant et retournant dans son lit, de se piquer le menton avec une épingle à friser détachée de ses cheveux.

Il y avait de bonnes raisons pour que le garde de Mlle Guichard ignorât la présence de Maurice et de Roussel dans le pays. Ils n'y habitaient pas. Romain Rouet avait pu librement parcourir les cabarets de toute la contrée sans y recueillir aucun indice. Roussel et Maurice étaient descendus à quatre lieues de Rouxmesnil, à Auffay, chez un grand filateur, ami d'enfance de Fortuné. Logés au château de Perceville, les deux Parisiens y avaient leurs coudées franches, et depuis six jours ils battaient à leur aise les environs sans que leur présence eût été signalée.

Ils partaient par le chemin de fer, descendaient à Clères, et de là gagnaient la propriété de Mlle Guichard. Maurice avait fait, dès le premier jour, amitié avec un chien de berger d'une taille colossale, que le châtelain de Perceville avait ramené d'Irlande, et, escorté de ce porte-respect d'un flair merveilleux, il bloquait les abords de la prison d'Hermine. C'était lui que la jeune femme avait aperçu de loin, assis sur la barrière.

Il avait frémi, en voyant à la grille d'abord une ombrelle

de couleur, puis une silhouette vague, puis enfin sa femme qui s'approchait et regardait. Il avait été sur le point de se lever et de courir à elle. Mais l'apparition soudaine de Mlle Guichard à sa fenêtre avait glacé son enthousiasme, et, maugréant, donnant au diable la vieille fille, il était resté immobile, regardant son compagnon qui se roulait au soleil.

Le soir, sa jalousie fut extrême en apprenant que Roussel avait eu, lui, la bonne fortune de parler à la jeune femme. Il ne fut rasséréné que par l'assurance d'avoir le même bonheur le lendemain. Mais Roussel ne se tenait pas pour satisfait de cet avantage fort platonique d'avoir causé et de causer encore avec Hermine : il lui fallait des résultats pratiques, matériels et décisifs.

— Tu vas me faire le plaisir, n'est-ce pas, de ne point perdre ton temps à roucouler, demain, comme Roméo au balcon de Juliette. Les champs sont pleins d'alouettes qui te chanteront le refrain du départ. Or, ce départ, tu ne dois pas l'effectuer seul. Prends tes dispositions avec Hermine pour l'emmener le jour même, si c'est possible. Nous aurons, toute la journée et la soirée, une excellente carriole au bourg de Rougemare, à un kilomètre de l'endroit où tu dois rencontrer ta femme...

— Soyez tranquille, parrain, je ne manquerai pas l'occasion. Le temps nous presse. Nous finirions par être dépistés... Il faut donc brusquer les choses... S'il y a de la résistance...

— Je serai là pour te prêter main forte... A nous deux, il faudrait le diable pour nous tenir en échec.

Pendant que ces projets offensifs se formaient, Mlle Guichard, de plus en plus inquiète, préparait une manœuvre extrêmement dangereuse pour les confédérés. Dès le matin elle s'était rendue dans la chambre de sa nièce, qu'elle avait trouvée en peignoir, occupée à peigner ses admirables cheveux blonds. La jeune femme, rien qu'à l'air de sa tante, avait pressenti des complications graves et s'était apprêtée à y faire face.

— Mon enfant, dit Clémentine en s'asseyant près de la fenêtre, il y a eu hier une semaine que nous sommes ici... Tu sais que j'ai écrit le lendemain même de notre arrivée à ton mari pour le prier d'accourir nous rejoindre... Comment se fait-il qu'il ne soit pas venu, et qu'il n'ait même pas donné de ses nouvelles?

— Mais, ma tante, dit nettement Hermine, si nous n'étions pas parties, tout cela ne serait pas arrivé...

Mlle Guichard, étonnée de cette réponse, leva les yeux sur Hermine, et, la voyant très calme, elle eut un mouvement d'irritation :

— Ma fille, si nous n'étions pas parties, c'était toi et Maurice qui partiez, au mépris de tous les engagements pris... J'ai donc paré tout simplement un coup qui m'était porté...

— Ma tante, reprit Hermine avec fermeté, le premier

coup n'a pas été porté par mon mari, vous le savez bien.

— Que veux-tu dire?

— Dispensez-moi de m'expliquer sur ce point-là, mais sachez que je n'ignore rien de ce qui s'est passé, et que je ne puis donner tort à mon mari.

A ces mots, qui étaient une véritable déclaration de guerre, Mlle Guichard se leva toute droite. Son visage devint livide, ses yeux flamboyèrent, et, étendant vers Hermine une main agitée d'un tremblement nerveux :

— Eh! quoi, s'écria-t-elle, après vingt ans de soins, d'affection, de protection, lorsque je t'ai traitée comme une enfant à moi, pour un godelureau que tu ne connaissais pas il y a six semaines, tu me traites avec une pareille ingratitude! Sans respect tu juges mes actes, sans reconnaissance tu te ligues avec mes ennemis! Voilà donc ce que je devais attendre de toi? Tiens, tu es un monstre!

— Non, ma tante, je ne suis pas un monstre, dit la jeune femme, respirant avec effort, tant l'émotion qui la saisissait était violente; non, je ne suis ni irrespectueuse ni ingrate, mais je ne suis pas non plus aveugle et stupide. Et je sais ce que je vois, je comprends ce que j'entends. Je suis juste, croyez-le bien, et je fais la part de l'irritation que vous avez dû éprouver en voyant tous vos plans bouleversés. Mais je ne puis admettre que pour une question si mesquine, pour un différend si ancien, pour des griefs qui devraient être depuis longtemps oubliés, vous risquiez mon bonheur et

celui de mon mari. Vous l'accusez d'être orgueilleux et indifférent? A sa place qu'auriez-vous donc fait, vous qui avez poursuivi, pendant si longtemps, et qui poursuivez encore M. Roussel de votre haine, pour un affront bien moindre que celui infligé par vous à Maurice...?

— Voilà donc ce que tu penses! éclata Mlle Guichard exaspérée. Oh! mauvais cœur et méchant esprit, voilà donc ce que tu ruminais pendant tes longs silences!... Tu me trahissais en pensée, avant de me trahir en action... Mais j'y mettrai bon ordre! J'ai sur toi une autorité.

— Que vous vous arrogez, mais qui n'existe plus. Je n'ai d'autre maître que mon mari...

— Je t'en séparerai! cria la vieille fille, au comble de la fureur.

— Je vous en défie.

— Ah! tu me braves? Eh bien! tu sauras de quoi je suis capable quand on m'y force.

— Je l'ai déjà vu et on me l'avait dit. Mais je n'aurais jamais osé croire que vous, si bonne, vous pouviez devenir à ce point méchante.

— Je te ferai repentir de ce que tu as fait.

— Vous me ferez repentir de vous avoir aimée, voilà tout!

— Hermine!

Elle se tenait le bras levé et menaçant, le visage décomposé par la rage, les yeux verts de bile, les dents serrées et

grinçantes. Hermine eut peur qu'elle n'eût une congestion et ne mourût devant elle, frappée par elle, pour qui, en somme, jusque-là elle avait été maternelle. Elle s'avança, et, avec une fougue de persuasion faite pour émouvoir même une âme aussi fermée, se jetant à ses pieds :

— Par grâce, ma bonne tante, oubliez tout ce qui vous trouble, vous irrite, vous met hors de vous, car vous n'êtes plus vous en ce moment, et redevenez telle que je vous ai connue : juste, bienveillante et généreuse. Ne me contraignez pas à lutter contre vous, ce qui me cause une peine affreuse. Ne m'obligez pas à décider entre mon affection ancienne et ma tendresse nouvelle. Ayez pitié de moi que vous aimiez, que vous aimez encore. Rendez-moi la liberté, rendez-moi le bonheur! Faites une heureuse, de votre plein gré, de vos propres mains, et je vous bénirai, à toutes les heures de ma vie, pour la faveur que vous m'aurez accordée et qui dépassera en un seconde toutes les libéralités dont vous m'avez comblée depuis que j'existe. Mais vous devez bien comprendre que je veux aller retrouver mon mari, que je le dois. Oh! ma chère tante, un éclair de sagesse! Pacifiez tout, vous le pouvez, et nous serons tous si pleinement joyeux et, je vous le promets, si reconnaissants!

Elle avait pris les mains de Mlle Guichard, et avec des sanglots, des prières, elle les baisait passionnément. Celle-ci, torturée par cette ardente supplication, glacée par ces reproches si doux et si humbles, assombrie par le sentiment de

son infériorité devant cette enfant qui lui parlait si loyalement et si courageusement, se tenait immobile et muette. Enfin elle laissa tomber de ses lèvres blêmes ces paroles :

— Non! je ne céderai pas. J'ai, pour agir comme je le fais, des raisons supérieures que tu ne peux juger. Tu me remercieras plus tard du service que je t'aurai rendu. Tous les hommes sont infâmes!

— Ma tante, prenez garde! cria Hermine désespérée.

— Tu me menaces? dit Mlle Guichard, ne ménageant plus rien. Prends garde toi-même! A compter de cette heure je n'ai plus aucune confiance en toi. Je sais que j'ai une ennemie dans ma maison : tu ne trouveras donc pas extraordinaire que je prenne mes précautions. Tu resteras aujourd'hui dans ta chambre, et demain nous partirons pour l'Étranger.

Et, sans un mot de plus, Mlle Guichard sortit. Hermine demeura seule, consternée, mais ne regrettant pas sa franchise, si cher qu'elle pût lui coûter. Car maintenant Mlle Guichard avait levé le masque et, après cette explication, il n'y avait plus à espérer d'elle le moindre accommodement.

La jeune femme se prépara à faire une résistance acharnée. Une sourde inquiétude la travaillait depuis un instant : Comment serait interprétée son absence au rendez-vous donné par Roussel! Car elle ne pourrait pas se promener dans le parc comme la veille, c'était certain. Et alors que penserait Maurice? Allait-il la soupçonner de l'abandonner? Non! c'était impossible : il supposerait qu'elle avait été surveillée, arrêtée.

Et alors il serait capable d'entrer dans le parc, de venir jusqu'au château, et, vêtu comme il l'était, le garde ou Bobart pourraient le prendre pour un maraudeur et tirer sur lui.

Une peur affreuse s'empara d'elle. Dans le désarroi de sa pensée, elle fut sur le point d'appeler sa tante pour la prévenir, afin qu'au moins on ne fît pas de mal à Maurice. Une réflexion l'arrêta : « Qui sait, dans l'état d'exaspération où elle est, si ma tante ne donnerait pas les ordres les plus rigoureux, et si je n'attirerais pas le danger sur mon mari, en voulant le protéger? Il faut laisser les choses aller sans intervenir. Maurice est adroit, M. Roussel est prudent : ils réussiront à me tirer des mains de mes persécuteurs. Elle en était là : sa tante, Bobart, le garde, étaient ses persécuteurs, ses ennemis ; elle se sentait prête à tout pour leur échapper. Elle eût même volontiers fait un peu de mal à Bobart, qui vraiment la tourmentait sans motif, pour le plaisir, en véritable amateur.

Elle examina avec soin la façon dont sa chambre était située, prévoyant que peut-être il lui faudrait s'évader. Une de ses fenêtres, celle de la façade, donnait sur une serre dont le vitrage s'abaissait arrondi et presque à pic, à deux mètres au-dessous. De ce côté-là une évasion semblait impossible. L'autre fenêtre, en retour d'aile, s'ouvrait sur un joli parterre à la française. Un saut de six mètres et la perspective de s'embrocher sur les tuteurs des rosiers : rien à tenter par là. Le cabinet de toilette était en contre-bas de quatre marches et occupait toute une petite tourelle ronde à l'angle du château.

Une étroite fenêtre l'éclairait, mais elle était grillée. Les précautions avaient été bien prises, et Mlle Guichard savait ce qu'elle faisait en la logeant dans cet appartement. Restait la porte, à défaut des croisées : elle s'ouvrait sur un long corridor carrelé, au bout duquel un escalier de service desservait l'office. L'office traversée, on était dans la cour. Mais pour gagner l'escalier il fallait passer devant les chambres de Mlle Guichard et de Bobart. Que de chances d'être prise avant de descendre au rez-de-chaussée! Et une fois là, comment sortir dans la cour? C'était pourtant le seul passage praticable.

Le déjeuner arriva au milieu de ces recherches et de ces combinaisons. La femme de chambre de Mlle Guichard l'apportait sur un plateau. Décidément Hermine était prisonnière. On ne lui fermait pas sa porte à clef, mais elle était étroitement gardée sans doute. Elle résolut de s'en assurer, et, comme deux heures sonnaient, elle prit son chapeau, son ombrelle et descendit. En pénétrant dans le vestibule, elle trouva la femme de chambre installée à une table et cousant. Cette fille leva la tête, et avec une certaine compassion :

— Mademoiselle m'a dit de prier Madame d'entrer au salon.

Hermine ne répondit pas, et, ouvrant la porte du salon, elle trouva Mlle Guichard qui lisait :

— Tu sors, mon enfant? demanda la vieille fille avec une tranquillité parfaite, et comme si rien ne s'était passé entre elle et sa nièce le matin même.

— Oui, ma tante, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Je t'accompagne, déclara Mlle Guichard, et elle se leva.

— Vous êtes bien aimable! riposta Hermine avec sérénité.

Elles sortirent par le parterre et se mirent à marcher devant le château. Mais cette promenade de long en large, si loin du saut de loup où Maurice se morfondait, ne faisait pas le compte d'Hermine, et au bout d'un instant :

— Il y a beaucoup de soleil ici, dit-elle : si nous gagnions l'ombre?

— Comme tu voudras, fit Mlle Guichard.

Et elles s'engagèrent dans une allée circulaire.

Elles avaient à peine fait cent pas que Bobart apparut, armé de son inséparable fusil et escorté, de plus, par le chien féroce qui avait pour mission spéciale de dévorer les maraudeurs, en général, et Maurice et son tuteur, en particulier. L'ex-avoué, comme obéissant à une consigne, se rangea aux côtés d'Hermine; le chien éclaira la marche. La jeune femme avait bien envie de retourner en arrière, mais au bout de l'allée s'étendait le saut de loup au bord duquel elle avait la veille aperçu Roussel, et sans doute son mari à ce moment l'y attendait. En la voyant passer avec cette escorte il comprendrait ce qui était arrivé et prendrait des mesures en conséquence.

A peine approchait-on de la plaine qui s'étendait ensoleillée à la perspective, le chien, qui trottait à l'avant-garde, commença à gronder furieusement et à hérisser le poil de son dos.

Hermine pensa : « Il est là! C'est contre lui que grogne ce méchant animal. Pourvu qu'il ne cherche pas à le mordre! » Elle avança à sa suite, et juste à la place où la veille Roussel se vautrait elle aperçut un homme couché. Un grand chien gris était étendu auprès de lui. L'un et l'autre semblaient dormir. Cependant la main de l'homme était passée dans le collier du chien, comme pour le retenir. Le mâtin de la ferme, enhardi par cette immobilité, aboya avec rage en grinçant des dents.

— C'est incroyable! dit Bobart à voix haute. Encore un ivrogne au même endroit qu'hier! Il paraît qu'ils affectionnent cette place!

Le mâtin prit sans doute ces paroles pour un encouragement, car d'un bond il franchit le saut de loup et s'élança la gueule ouverte, les yeux sanglants, sur le paisible groupe. Mais en une seconde la scène changea. Le dormeur leva la tête, et d'une voix enrouée que ne reconnut pas Hermine :

— Qu'est-ce que c'est? dit-il : on fait donc dévorer les voyageurs, dans ce pays-ci! A toi, Dear...!

Il lâcha le collier, et le grand chien gris, bondissant avec une légèreté et une force sans pareilles, fondit sur le mâtin. Le dogue se montra solide et fit honneur à Rouxmesnil en soutenant le choc. Mais le chien gris était d'une souplesse rare, et, avant que les spectateurs de ce combat eussent pu faire un mouvement, les deux animaux, hurlants et entrelacés, avaient roulé au fond du saut de loup.



— Rappelez votre chien ! rappelez votre chien ! cria Mlle Guichard, en entendant son mâtin se plaindre lamentablement.

— Rappelez le vôtre ! riposta tranquillement l'homme à la voix enrouée. Est-ce que j'ai été le chercher ?

— Prenez garde! crut devoir crier Bobart : je vais lui envoyer un coup de fusil !...

— Qui touche le chien touche le maître! dit l'homme avec une expression si menaçante que Bobart se tint en repos.

Il s'était levé en parlant ainsi, et Hermine sous les cheveux gris en broussailles et la barbe rude de ce rôdeur ne retrouvait pas un trait de son mari, et pourtant c'était lui.

— C'est une infamie! cria Mlle Guichard : voilà mon chien mort!

C'était exact. Le mâtin, après une résistance honorable qu'attestaient les marbrures sanglantes du poil de son adversaire, venait de succomber.

— Vous me le paierez, l'homme! Bobart, courez chercher le garde!

— De quoi ! fit l'homme de sa voix rogommeuse. De quoi ! le garde! Qu'il passe seulement le fossé, et je lui en fais, à lui, autant que mon chien en a fait à votre cabot... Entendez-vous, la vieille!

— La vieille! se récria Mlle Guichard. Insolent! Vous entendrez parler de moi!

— Parfaitement! appuya Bobart. Une bonne action en dommages-intérêts...

— Oui! Je t'en donnerai des dommages-intérêts! vociféra l'homme avec des gestes violents. Viens donc ici, que je te mette la tête sous l'aile, ancien coq! Tu n'es pas honteux, à ton âge?



— Allons-nous-en, il est ivre ! cria Mlle Guichard.

— Ivre? Parfaitement! Mais ce n'est pas d'amour pour toi, la douairière... Pour

la jolie personne qui t'accompagne... ce serait possible!

Et, se tournant vers Hermine, le rôdeur tout dépenaillé, approcha une de ses mains noires de ses lèvres, et envoya un baiser. En même temps, des yeux cachés sous les sourcils épais, un regard lumineux avait jailli. Et cette fois Hermine, rouge de plaisir, le cœur battant, fut bien sûre qu'elle avait devant elle son mari.

Elle aurait bien voulu rester, si singulière que dût paraître sa curiosité. Quelque parole à double sens lui tracerait peut-être une ligne de conduite. C'eût été une satisfaction raffinée pour la prisonnière, de correspondre avec le libérateur attendu, sous le regard même de ses geôliers. Mais ce plaisir lui fut refusé. Sa tante la tirait par le bras. Bobart avait déjà commencé sa retraite. Et, poursuivis par les injures que leur adressait le maître du chien gris, ils regagnèrent le château.

— Vous n'êtes pas héroïque, Bobart, dit Mlle Guichard avec aigreur. Vous nous avez laissé, ma nièce et moi, insulter par ce vagabond sans même lui répondre.

— Chère et respectable amie, répondit l'ex-avoué, l'homme ne m'intimidait pas, mais le maudit chien me causait de l'appréhension... Vous avez vu qu'il n'a fait qu'une bouchée du pauvre Stop...

— Il fallait lui loger du plomb dans le ventre.

— J'aurais pu le manquer, et alors...

— Vous ne savez donc pas tirer?

— Je vous avouerai que je connais mieux le Code que le tir.

Mlle Guichard laissa tomber sur son auxiliaire un regard méprisant, et, sans ajouter une parole, elle rentra au château avec Hermine.







Chapitre X

Où les chaînes tombent.

La jeune femme remonta dans sa chambre. Elle était heureuse, toute séquestrée qu'elle fût. Le baiser de Maurice lui avait épanoui le cœur. Un sentiment de fierté lui venait de se voir ainsi ardemment disputée. Comme son mari se montrait hardi et avisé! Son travestissement était vraiment une merveille! Si elle n'avait pas été prévenue, jamais dans ce traîneur de routes elle n'aurait pu reconnaître l'élégant Maurice.

Elle rit toute seule des horreurs qu'il avait dites à Bobart et à sa tante. Elle pensait que le jeune homme ne s'était ainsi répandu en injures que pour donner le change; cependant

il avait dû éprouver un certain plaisir à agonir ainsi ses ennemis. Cela lui soulageait la conscience. Mais quel était ce terrible chien gris qui combattait si bravement pour elle? Jamais elle n'avait entendu Maurice parler d'un chien. Peut-être appartenait-il à Roussel. En tout cas elle l'aimait.

L'heure du dîner sonna, et cette fois encore on la servit dans sa chambre. Elle en fut contente. Le repas entre Bobart et sa tante lui eût semblé insupportable. Elle mangea avec appétit, comme si un instinct secret lui disait qu'elle aurait besoin prochainement de toutes ses forces. Elle vit le soleil descendre derrière la haute hêtrée noire, et, peu à peu, dans le ciel rouge l'obscurité s'étendit et tout devint sombre. Elle ferma alors sa fenêtre et prit un livre.

Dans le salon, Mlle Guichard et Bobart ne faisaient pas leur partie accoutumée. La vieille fille était songeuse : l'épisode du chien lui paraissait bizarre. Elle avait mandé devant elle Romain Rouet et lui avait fait subir un interrogatoire approfondi sur tous les chiens gris qui existaient dans le pays.

— Une grande carne capable d'étrangler Stop, disait le garde, non, notre maîtresse, je n'en connais point, ni gris, ni noir, ni rouge! Ah! bon sang! quel malheur que je n'aie pas été présent!... Y n' courrait point les routes à ct' heure!

— Mais enfin, vous ne voyez pas à qui il pourrait appartenir!... Le chien était trop beau pour le maître!...

— L'avait p't-être bien volai!...

— Non! la bête ne l'aurait pas défendu sur un simple ordre, comme elle l'a fait!

— A moins qu' ça n' soye le grand voleux d' corniau à M. Julleville d'Auffay...

— Qu'est-ce que c'est que M. Julleville?

— Un usinier de la vallée...

— Il ne se promène pas en blouse, à pied, sur les routes?

— Pour ça non, il aime mieux aller en redingote et sur son « feuilleton » à deux chevaux...

— Prêterait-il son chien?

— P't'-être bien qu'oui... p't'-être bien qu' non!

— Allez, Rouet, dit Mlle Guichard en congédiant l'homme, et faites bonne garde.

Elle se tourna vers Bobart et dit :

— Cet être est absolument stupide, et je ne le crois pas honnête! Quelle confiance puis-je avoir en lui? Pour vingt francs il me trahira!

— Mais que craignez-vous donc, mon aimable amie?

— Tout! s'écria Clémentine avec explosion. Il m'a semblé reconnaître Maurice sous la blouse de ce gredin de tantôt!

— Maurice?

— Oui! Maurice! Ce n'était pas son visage, ce n'était pas sa voix; et pourtant un instinct me dit que c'était lui! Si je le savais, je...

Elle était devenue blême.

— Vous allez vous rendre malade, dit onctueusement

Bobart. Rentrez chez vous... Moi, je vais faire un dernier tour de surveillance, voir si tout est bien tranquille, fermer moi-même les portes et les volets pour que vous puissiez dormir en paix...

— C'est cela. Je monte chez moi, je donne un tour de clef à la porte d'Hermine, et je me couche. Bonsoir, à demain !

Il était dix heures. Hermine lisait toujours dans sa chambre. Un silence profond régnait. Soudain il sembla à la jeune femme qu'un choc léger avait fait vibrer les vitres de sa fenêtre. Elle écouta, pensant que c'était quelque chauve-souris qui avait effleuré le carreau de son aile. Au bout d'un instant le même bruit se renouvela, bruit fin de grêle frappant la croisée. Hermine regarda au dehors : le temps était superbe, le ciel étincelait d'étoiles. Elle ouvrit doucement sa fenêtre, et une poignée de petit gravier tomba dans sa chambre. Elle se pencha vivement avec une palpitation d'espérance, et, à moins d'un mètre au-dessous de l'appui de pierre, elle vit une forme noire debout sur les ferrures du vitrage de la serre. Elle laissa échapper une exclamation. La forme s'écarta un peu du mur, et la jeune femme reconnut son mari.

— Maurice, dit-elle, au nom du ciel, descendez de là, vous allez vous tuer !

— Chut ! fit le peintre à voix basse : il n'y a aucun danger. Si je ne craignais de faire du bruit, je serais déjà auprès de vous... Où habite votre tante ?



Soudain il sembla à la jeune femme qu'un choc...

— A côté de moi, souffla Hermine.

— Alors allons doucement. Avez-vous des rideaux solides.

— J'ai mieux que cela, j'ai la corde qui entourait ma malle... Elle est très grosse.

— Bon! Attachez-la à cette barre d'appui...

— Mais si elle cassait...

— Elle ne cassera pas...

— Mais quel est votre projet?

— Vous le saurez dans un instant... Prenez garde, on ouvre une fenêtre...

Il se colla contre le mur, et Hermine ne bougea plus. Dans le silence la voix de Mlle Guichard se fit entendre :

— C'est vous, Bobart, qui êtes en bas?

— Oui, excellente amie, répondit-on assez sourdement.

— Rentrez, rentrez, et verrouillez bien.

Mlle Guichard referma sa fenêtre et Hermine put respirer à l'aise.

— Hermine, dit Maurice avec une gaîté qui, en un moment pareil, sembla chevaleresque à la jeune femme, ce n'est pas Bobart qui a répondu, c'est mon tuteur... Il est devant la serre qui m'attend...

Hermine avait achevé de nouer la corde, elle en laissa pendre l'extrémité au dehors. Maurice s'en saisit, et, d'un élan, il arriva jusqu'au linteau de pierre. Sa femme avait tellement peur de le voir retomber qu'elle le saisit entre ses

bras et l'attira à elle avec une force inattendue. Il avait ainsi la bouche tellement près du visage de celle qu'il aimait qu'il ne pensa qu'à en profiter, et le cri de joie d'Hermine se termina dans un baiser. Puis, la curiosité reprenant le dessus :

— Mais comment êtes-vous arrivé jusqu'ici ?

— Par-dessus le fossé du saut de loup. Le chien féroce n'était plus là pour me mordre les mollets...

— Est-ce qu'il avait essayé ?

— Oui, le premier jour... Alors j'ai amené le chien gris avec moi... Et vous avez vu comment il l'a traité !

— Mais si vous aviez rencontré le garde ?

— Je l'ai rencontré plusieurs fois...

— Oh ! mon Dieu !

— Cela m'a coûté vingt francs chaque fois... Ce soir, cent... Mais c'était grave... Il y avait escalade !...

— Quel bonheur que cet homme soit un coquin !

— Oui, vous voyez, rien n'est inutile. La scélératesse elle-même sert à quelque chose.

— Enfin, vous êtes arrivé jusqu'ici, c'est fort bien ! Maintenant pour nous en aller, comment faire?

— Ah ! vous avez dit : « Nous en aller », dit Maurice joyeusement.

— Vous ne pensiez pas que je voudrais rester avec ma tante ?

— Non ! chère Hermine, mais je suis content que vous m'ayez évité de vous demander de me suivre.



Maurice s'en saisit, et, d'un élan il arriva jusqu'au linteau de pierre.

— Oh! mon unique ami, s'écria la jeune femme avec des larmes, que me reste-t-il en dehors de vous? Et sur quoi puis-je compter si ce n'est sur votre tendresse? Vous voyez combien je suis malheureuse... et injustement!... Aimez-moi bien pour me consoler de tant de tristesses!

— Je vous aime, ma chérie, de toutes mes forces. Je n'ai que vous et mon excellent parrain... Oh! oui, je vous aime, et je vous ferai tout oublier.

Une poignée de gravier, venue du parterre, les rappela au sentiment de la réalité.

— C'est mon parrain qui s'impatiente, dit Maurice. Il a raison. Allons-nous-en...

— Par où?

— Par la porte.

— Mais elle est fermée au dehors...

— N'est-ce que cela?

Il tira de sa poche un couteau compliqué, ouvrit une lame en tournevis, et, avec la tranquille adresse d'un voleur de profession, se mit à démonter la serrure. Au bout de cinq minutes elle était sur la table. Alors, prenant la corde et la mettant dans sa poche, Maurice dit :

— Prenez un manteau, un chapeau, et filons.

— Mais si nous rencontrons quelqu'un...

— Je le corromps, ou je l'assomme, à son choix.

— Allons!

Hermine, dans l'exaltation de la situation, en arrivait à

trouver ces moyens extraordinaires tout naturels. Ils sortirent dans le corridor, et, à pas de loup, se dirigèrent vers l'escalier qui descendait à l'office. Les domestiques devaient être couchés, car tout était éteint dans le château. Un clair de lune fâcheux illuminait le couloir et l'escalier, et la cour apparaissait toute blanche. Ils arrivèrent jusqu'au rez-de-chaussée et ils s'orientaient pour gagner la cuisine, dont la porte s'ouvrait sur la cour, quand un pas résonna sur la droite, venant du vestibule. Ils s'arrêtèrent dans un renfoncement, et Maurice, ayant regardé, murmura :

— C'est Bobart !

Hermine fut prise d'un horrible tremblement. L'ex-avoué s'avançait une lanterne à la main et son immuable fusil en bandoulière. Il avait déclaré qu'il ne s'en servait pas habituellement ; mais qui sait de quoi est capable un maladroit pressé par la peur ? Le moins qu'il pût faire était de réveiller tout le château. Alors bagarre, lutte, fuite, arrestation peut-être ! En une seconde, le cerveau surexcité d'Hermine échafauda plusieurs drames.

Bobart venait cependant très paisiblement. Il avait vérifié la fermeture de toutes les ouvertures, et se disposait à se coucher. Il approchait de l'endroit où les deux jeunes gens s'étaient blottis. Au même instant, une main aussi prompte que vigoureuse lui prit son fusil et le lui arracha. Et, avec épouvante, Bobart se trouva face à face avec Maurice, ayant Hermine auprès de lui.



— Monsieur...! cria-t-il.

Il ne put achever. Cinq doigts s'étaient noués autour de son cou, et l'avaient serré si énergiquement que son visage devenait cramoisi.

— Pas un mot! dit Maurice, ou je vous étrangle comme un poulet...

Un mot, Bobart ne l'aurait pas prononcé quand on lui aurait promis le trône de France; il n'aurait même pas pu faire entendre un sifflement. Maurice desserra sa prise, et d'un ton qui n'admettait pas de résistance :

— Nous partons, Madame et moi. Vous

allez nous reconduire jusqu'au bout du parc : là vous serez libre. Nous n'aurons plus rien à craindre de vous et des vôtres. Passez devant, et pas de tentative pour donner l'alarme, ou je vous mets en capilotade.

Bobart, tenu par le bras, ouvrit de lui-même la porte, et comme il voulait éclairer le chemin avec sa lanterne :

— Trop de prévenances! La lune suffit. Rasons les murs. Il faut aller prendre mon parrain près de la serre.

A l'idée de se trouver en face de Roussel, Bobart tressaillit. Il marcha cependant. Il n'avait plus la moindre envie de résister. Ils passèrent sous la fenêtre d'Hermine encore ouverte. Roussel se joignit à eux, sans faire une question, sans paraître avoir reconnu Bobart. Ils traversèrent le parc, mais, au lieu de se diriger vers le saut de loup, ils gagnèrent une petite porte percée dans le mur. Bobart l'ouvrit, et à cinquante pas il aperçut un coupé qui stationnait au coin d'un chemin de traverse. Comme ils arrivaient à la tête du cheval un homme qui gardait la voiture s'avança et dit :

— La jeune dame y est-elle?

— Elle y est, dit Roussel, dont c'étaient les premières paroles.

— Montez, Madame.

Hermine s'apprêtait à escalader le marchepied, mais le tuteur de Maurice, la prenant par la taille, l'attira à lui, et avec un élan de cœur qui réchauffa la jeune femme :



— Maintenant que vous voilà délivrée, chère petite, embrassons-nous.

Il se tourna alors vers Bobart, et d'une voix très calme :

— Adieu, Bobart. Je suis si content que j'oublie toutes vos canailleries. Mais n'en abusez pas pour recommencer. Cette fois-là je ne serais pas aussi indulgent. Mes hommages

à Clémentine! Il monta, et la voiture partit au trot d'un cheval qui devait faire ses dix-huit kilomètres à l'heure.

Bobart, penaud, reprit le chemin du château. Il ruminait en marchant : « Qu'est-ce que je vais faire ? Faut-il réveiller Mlle Guichard? faut-il attendre à demain matin pour lui apprendre la fatale nouvelle? Si je la réveille, l'on passera une nuit blanche; mais si je ne la réveille pas, elle trouvera que je manque de zèle. Il n'y a plus maintenant à espérer qu'elle séparera Hermine de son mari. Rien n'attache deux jeunes gens comme une aventure courue ainsi en commun. Voilà Maurice embelli d'un prestige romanesque. Il a enlevé sa femme : allez donc la lui reprendre à présent! Elle se laisserait mourir de faim, s'étranglerait avec ses cheveux, se jetterait par la fenêtre, ameuterait tout le quartier, plutôt que de suivre une seconde fois Mlle Guichard. L'affaire est ratée, bien ratée. Clémentine est battue à plates coutures. Reste à savoir comment elle prendra la chose. Si elle se fâche, elle peut déshériter sa nièce, et alors c'est moi qui récolterai sa succession. Et elle en vaut la peine. Donc je ne saurais, en la circonstance, montrer trop de zèle. Il y a tout lieu de penser que j'en serai récompensé plus tard! »

Il était arrivé en monologuant ainsi devant le château. Sans hésiter, il alla à la cloche qui servait à annoncer les repas, et, la tirant d'un bras vigoureux, il fit retentir la nuit d'un carillon enragé. Au bout d'un instant, des lumières passèrent dans les couloirs et des formes inquiètes se montrèrent aux fenêtres :

— Qu'y a-t-il? demanda le valet de chambre.

— Appelez Mlle Guichard, réveillez-la! cria Bobart d'une voix à dessein entrecoupée.

— Est-ce que le feu est au château? interrogea impérieusement Clémentine, paraissant en bonnet de nuit et en camisole. Que signifie tout ce bruit, Bobart?

— Ah! bonne et chère amie, haleta l'ex-avoué, quel événement!

— Quoi! qu'est-ce qui est arrivé? Parlez donc, au lieu de geindre!

— Eh bien! votre nièce est partie?

— Partie! clama Mlle Guichard. Partie! Et comment? Par où?

— Avec son mari, par la porte!

— Venez ici! commanda la vieille fille, et levant la tête vers ses domestiques penchés aux fenêtres de l'étage supérieur : vous autres, rentrez!

Toutes les croisées se refermèrent, et le silence régna. Bobart grimpait l'escalier. A peine arrivé au palier, il fut happé par la main frémissante de Clémentine et attiré dans un petit salon.

— Ah ça! voyons, Bobart, que me chantez-vous là?... Hermine?

— Partie avec Maurice, il y a un quart d'heure.

— Il faut courir, nous les rejoindrons...

— Ils ont un trop bon cheval...

— Mais qui donc leur a ouvert la porte? cria Clémentine avec désespoir.

— Ils l'ont bien ouverte eux-mêmes.

— Et Maurice était dans le château?

— Il a failli m'étrangler.

— Où l'avez-vous rencontré?

— Dans l'office. Sa femme était avec lui.

— La coquine!

— Il s'est jeté sur moi, à l'improviste... Et je n'ai pu me défendre...

— Il fallait au moins tirer... Vous n'aviez donc pas votre fusil?

— Je l'avais...

— Il paraît qu'il ne part jamais?

— Il me l'a arraché au début de la lutte...

— Il y a donc eu lutte?... Et personne n'a rien entendu. Ne pouviez-vous crier?

— Il m'étranglait, vous dis-je! Et son endiablé tuteur est venu à son secours!

— Roussel? Il était là!

— C'était l'homme en blouse de la veille!

— Quel homme en blouse?

— Celui qui dormait le long du saut de loup!

— Et qui nous a invectivés?

— Non! Celui-là ce devait être Maurice...

— Il m'a appelé « la vieille! » Jour de Dieu!

— Et il a fait dévorer votre chien par sa bête enragée... comme il m'assassinait, moi, tout à l'heure, si j'avais résisté...

— Vous n'avez donc pas résisté?

— Autant que j'ai pu, bonne et douce amie...

La bonne et douce amie, ne sachant sur qui déverser la bile qui lui rongeait le cœur et le cerveau, jeta sur son allié un regard fauve, et la bouche tordue par un rire amer :

— Bobart, si vous n'étiez pas si bête, je croirais que vous m'avez trahie...

— Bonne amie!

— Bobart, vous êtes d'une couardise qui me révolte!

— Chère amie!

— Bobart, tout ce qui vient d'arriver a eu lieu par votre faute. Vous m'avez conseillée stupidement!...

— Je n'ai...

— Et quand il fallait montrer de l'énergie, vous avez été mou comme du papier mâché!

— Cependant!

— Le seul parti à prendre pour moi, était de m'attacher sincèrement au jeune ménage et de me réconcilier avec Roussel. C'est vous qui m'en avez détournée par vos manœuvres intéressées et vos conseils perfides...

— Est-il possible? Si jamais...

— Après ce qui vient de se passer, vous devez comprendre que nous n'avons plus qu'à nous séparer pour ne plus jamais nous revoir.

— Oh!

— Je partirai pour Paris demain matin. Vous partirez, vous, quand vous voudrez. Bonne nuit! Allez prendre du repos, foudre de guerre : vous l'avez bien gagné!

Elle le saisit par le bras, le poussa dans le couloir, et ferma violemment la porte derrière lui. Restée seule, elle s'assit et songea pendant une grande heure. Puis elle se leva, et, marchant dans son salon, elle dit :

— Oui, il ne me reste plus que ce moyen-là de m'en tirer d'une façon honorable. Une réconciliation! Peut-être ainsi arriverai-je à reprendre barre sur Roussel.

Ayant arrêté sa résolution, elle rentra dans sa chambre, se recoucha et dormit.







Chapitre XI

D'un vieux feu qui couvait sous la cendre.

Dans la belle salle à manger de la villa de Montretout, Roussel, Hermine et Maurice achevaient de dîner. Jeunes et vieux étaient d'une gaîté folle. La fenêtre ouverte sur le jardin laissait entrer des parfums de clématite, et le soleil descendant à l'horizon, derrière les bois, s'éteignait dans le ciel clair nuancé de rose, de vert tendre et d'orangé.

— Quelle différence! disait Hermine, entre ce charmant

dîner et les repas que je prenais à Rouxmesnil, entre ma tante et M. Bobart...

— Oui, c'est fini de la tristesse! Nous allons partir demain pour Florence et Venise...

— Je devais partir aussi pour l'Étranger, avec ma tante... J'étais destinée aux voyages.

— Avec Mlle Guichard, vous vous expatriiez.

— Tandis qu'avec vous, cher Maurice, je vais voir du pays... Que je suis contente!

— A la bonne heure, fit Roussel. Depuis le commencement du dîner c'est la deuxième fois que vous le dites!

— J'ai un tel plaisir à m'épancher, à déborder, à parler comme je pense, à penser comme il me plaît... Oh! ici, je respire, je renais.

— Chère Hermine!

— C'est que vous ne me troublez pas du tout. Devant ma tante je n'osais souffler mot... Avec vous, les idées me viennent tout naturellement.... Et il me semble que je ne suis pas aussi bête que le croyait M. Bobart...

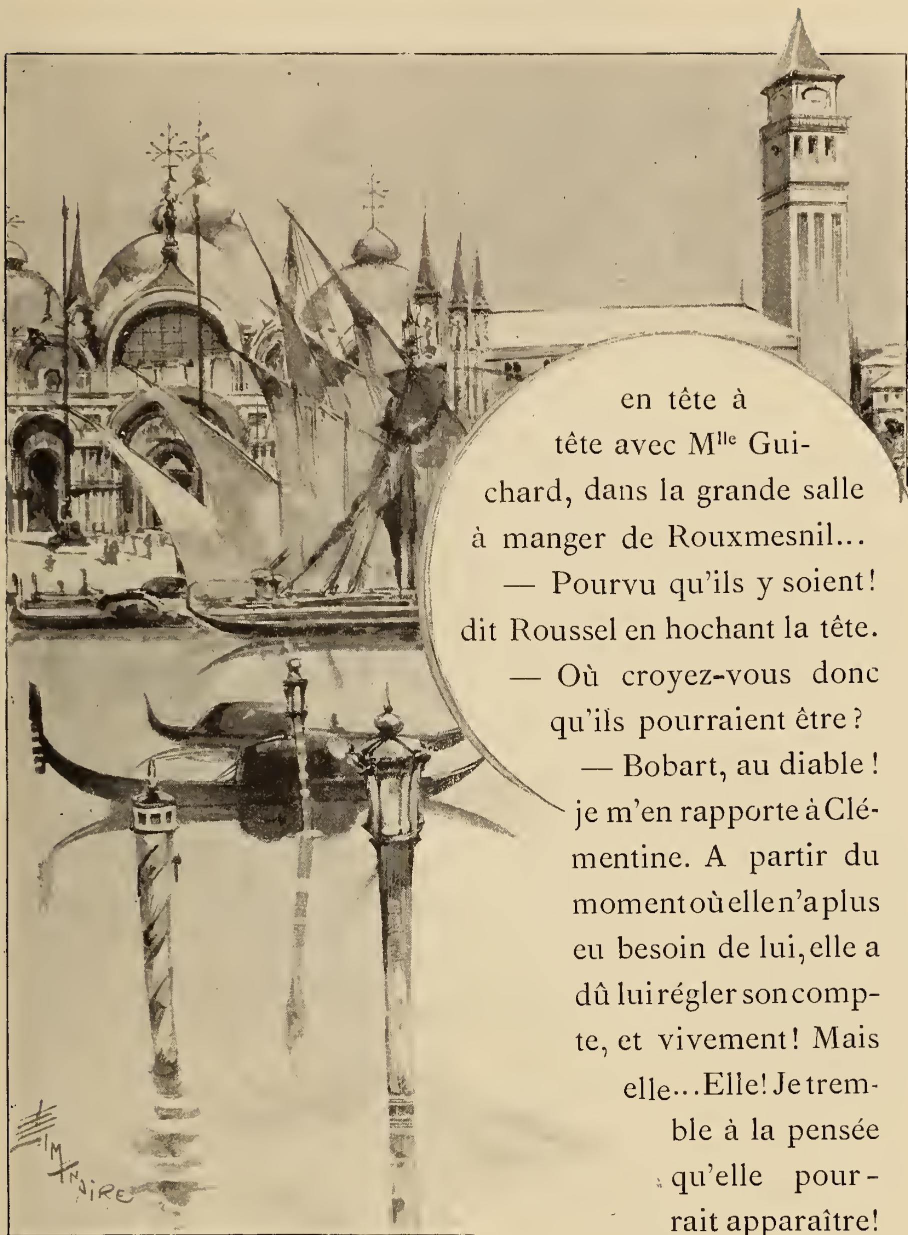
— Comment?

— Oui, un jour que je passais sous la fenêtre du salon, j'ai entendu M. Bobart qui disait : « Cette petite est assez gentille, mais elle est bête comme une oie... »

— Vieil idiot! s'écria Roussel.

— Affreux crétin! déclara Maurice.

— Il doit faire une bonne figure, ajouta le jeune homme,



en tête à tête avec Mlle Guichard, dans la grande salle à manger de Rouxmesnil...

— Pourvu qu'ils y soient! dit Roussel en hochant la tête.

— Où croyez-vous donc qu'ils pourraient être?

— Bobart, au diable! je m'en rapporte à Clémentine. A partir du moment où elle n'a plus eu besoin de lui, elle a dû lui régler son compte, et vivement! Mais elle... Elle! Je tremble à la pensée qu'elle pourrait apparaître!

— Ici ? fit Maurice avec un geste de doute.

— Oui, mes enfants, ici !

Hermine s'était instinctivement rapprochée de son mari, comme si elle s'attendait à avoir besoin de sa protection.

— Depuis ce matin je vous vois vous réjouir, je vous entends chanter victoire... Je vous laisse faire. Il n'y a rien de tel que de jouir des bons moments quand il s'en présente. C'est toujours cela de pris sur les ennuis de l'existence. Mais, moi qui suis vieux, expérimenté, et surtout qui ai payé pour connaître Mlle Guichard, je prévois l'avenir et je m'attends à quelque nouvel assaut.

— Nous le repousserons !

— Sans doute. Mais toutes les fois qu'il y a bataille, il y a coups et blessures. Les coups, vous les donnerez, soit. Peut-être regretterez-vous le temps où c'étaient vous qui les receviez.

— Pourquoi ?

— Parce que contre Mlle Guichard tyran, vous aviez votre conscience d'abord et l'opinion du monde ensuite. Tandis que contre Mlle Guichard victime...

— Victime? s'écria Maurice. Victime de ses propres menées... ?

— De tout ce que tu voudras, mais victime. Triste, abandonnée, après avoir élevé Hermine comme elle l'a élevée... et très bien élevée. Et si elle l'avait mariée à M. X. ou Z., elle aurait été excellente pour le mari de sa nièce... Les gens qui

la connaissent la trouveront très malheureuse, et ils auront raison, car elle le sera... Et on nous accusera de ce malheur... On oubliera ses fautes pour ne voir que son expiation...

— Mais alors? dit Maurice, troublé.



— Alors, la situation est délicate. Je la creuse depuis ce matin. Si nous avons la chance que Mlle Guichard

fulmine, jette feu et flamme, nous couvre de malédictions et d'injures, notre affaire est bonne... Si elle s'attendrit et vient à composition, je ne sais pas comment nous en sortirons!

— On en sort toujours!

— Sans doute, mais il faut en sortir correctement... Dieu sait si j'ai été patient, moi, et calme et silencieux, quand elle m'accablait de mauvais procédés!... Eh bien! il s'est trouvé des gens pour me donner tort, malgré tout, parce que j'étais homme et que Clémentine était femme! Jugez de ce que l'on pourrait dire de vous, enfants, qui vous rebellez contre une mère!...

— Mais ce serait stupide!

— Crois-tu donc que le monde ne soit pas stupide? Avec une attitude sentimentale bien prise, on l'attendrit, et le tour est joué...

— Alors, mon parrain, vous supposez que Mlle Guichard a quitté Rouxmesnil?

— Ce matin, à la première heure.

— Et qu'elle est à Paris?

— Peut-être sur la route de Montretout.

Comme si les paroles de Roussel avaient eu la puissance d'évoquer celle que chacun redoutait de voir paraître, un coup de cloche retentit à l'entrée, la grille du jardin s'ouvrit, et, dans l'obscurité grandissante du crépuscule, une ombre s'avança, noire, silencieuse, menaçante, suivit l'allée, arriva au perron, le gravit lentement, et disparut dans le vestibule.



Roussel, Hermine, Maurice, debout devant la table, se regardaient stupéfaits, terrifiés, muets. Enfin, comme s'il doutait de ses yeux, Maurice se pencha dans le jardin, et chercha le spectre.

Mais il ne vit plus rien qu'une calèche de louage qui se rangeait devant la grille et attendait la terrible visiteuse.

— C'est elle, dit enfin Roussel à voix basse. Vous voyez!...

— Oh! mon Dieu! gémit Hermine, et elle se jeta dans les bras de Maurice, s'attachant à lui, comme si elle craignait qu'on ne voulût de nouveau les séparer.

Au même moment la porte de la salle à manger s'ouvrit, et Frédéric, pâle, s'avança, disant d'un ton consterné :

— Monsieur, c'est Mlle Guichard...

— Oh! nous l'avons bien vue! répliqua Roussel avec calme. Faites entrer au salon.

Il se tourna vers les jeunes mariés :

— Mes enfants, il n'y a pas à barguigner, il faut la recevoir... Ainsi, du sang-froid... Parlez peu, et écoutez beaucoup... S'il y a des bêtises de dites, il vaut mieux que ce soit par Clémentine! Y sommes-nous? Oui? Alors suivez-moi.

Il ouvrit la porte, et du seuil, avec autant de tranquille assurance que huit jours auparavant dans le salon de Mlle Guichard, il dit :

— Bonjour, ma chère cousine... Soyez la bienvenue chez moi...

Clémentine, debout, l'air contraint, attendait le choc. Cet accueil si courtois, après tant de vilenies faites par elle, la décontenança. Elle changea de visage, ses mains tremblèrent, et, voyant Hermine arrêtée à trois pas, effrayée, elle se mit à crier :

— Mon enfant! Oh! mon Dieu! est-ce que tu me détestes, maintenant? Alors qu'est-ce que je vais devenir?

Des sanglots secouèrent nerveusement la vieille fille, qui, honteuse de sa faiblesse, se couvrant le visage de ses mains, tomba accablée sur un fauteuil.



On ne brise pas facilement les liens d'une affection de vingt années quand on a un cœur tendre et généreux.

Hermine en fit l'expérience. Elle ne put voir pleurer si amèrement la femme qui l'avait élevée, sans la vouloir consoler, et, quittant le bras de Maurice, elle courut à Mlle Guichard, des larmes plein les yeux, et criant :

— Ma tante! ne pleurez pas! Ma bonne tante! vous me déchirez le cœur...

— Ah! je te retrouve! balbutia Clémentine, en serrant Hermine à l'étouffer. Ah! chère enfant, avec qui j'ai été si dure, et qui m'absous sans une hésitation... Oh! ma chère petite!... Comment obtenir jamais que tu oublies tout ce mal?... Mais

j'étais folle! vois-tu; je ne savais plus ce que je faisais!...

Les deux femmes s'embrassaient, comme se revoyant après un grave danger et sauvées toutes deux. Roussel les regardait d'un air soucieux. Il murmura à l'oreille de Maurice :

— Voilà ce que je craignais! Et c'est d'autant plus dangereux qu'elle paraît sincère...

— Si elle est sincère, alors tout peut s'arranger...

— Eh! parbleu! pour huit jours!... Mais après?

Mlle Guichard, tenant Hermine, comme un bouclier contre le ressentiment des deux hommes, se tourna vers Maurice :

— Et vous, pauvre ami, pourrez-vous me pardonner tout ce que je vous ai fait endurer?... J'étais mal conseillée, voyez-vous. On m'a poussée dans le sens où je penchais, au lieu de me retenir... Mais je me rends compte de mon erreur, et je voudrais tant la réparer!...

— Ce que vous m'avez fait, ma chère tante, je ne dois même plus m'en souvenir... Il est donc inutile d'en parler. Mais il est quelqu'un envers qui vous avez eu des torts sérieux, celui-là vous ne lui avez encore rien dit...

Mlle Guichard poussa un douloureux soupir, et baissa la tête avec désespoir. Était-ce remords de ce qu'elle avait tenté contre Roussel, ou seulement regret de n'avoir pas réussi? Le diable seul aurait pu le savoir, car seul il pouvait lire dans l'âme troublée de la vieille fille. Maurice reprit :

— Si vous voulez que la semaine qui vient de s'écouler

soit rayée de notre vie, il faut que nous reprenions l'existence telle que nous l'avions arrangée le jour de mon mariage. La base de notre accord avait été le pardon franc et sans réserve des torts réciproques et la concorde dans la famille : êtes-vous résolue à signer la paix dans ces conditions?

— Je suis à votre discrétion, gémit Mlle Guichard.

— Non, ce n'est pas ainsi qu'il faut répondre, interrompit Maurice avec fermeté. Vous êtes libre : nous ne vous imposons rien, vous ne faites que ce que vous voulez. Vous plaît-il de vivre désormais en bonne intelligence avec nous tous?

— De grand cœur.

— Vous comprenez bien ce que veut dire ce mot : tous.

— Je le comprends et je l'accepte.

— Alors embrassons-nous, ma tante, et qu'il ne soit plus question de rien.

A ces mots Hermine sauta de joie, mais elle fut la seule qui manifesta une satisfaction véritable. Déjà l'entraînement de la première émotion avait disparu, et Mlle Guichard et Roussel avaient le front chargé de nuages. Maurice les regardait avec inquiétude. Clémentine pensait : « Je subis le joug, il n'y a pas à dire : je suis vaincue, et il triomphe! » Roussel songeait : « C'est une victoire à la Pyrrhus que nous remportons. Encore une comme celle-là, et nous sommes perdus! Qui se chargera de tenir en bride cette folle quand elle sera

reprise de ses velléités belliqueuses? Perpétuellement il y aura des à-coups dans notre vie, et la tranquillité de ces enfants sera troublée. D'ailleurs, est-elle réellement sincère quand elle promet d'être raisonnable? N'est-ce pas une comédie qu'elle joue? Et ne prépare-t-elle pas de nouvelles batteries pour nous écraser? Il faut le savoir, et seul je suis capable de pénétrer ses intentions. »

Il dérida son front, et s'avançant vers Mlle Guichard :

— Vous avez traité avec Maurice et avec Hermine : c'est fort bien, dit-il gracieusement; mais vous ne vous êtes pas arrangée avec moi. Ne vous semble-t-il pas, ma chère cousine, que nous avons à causer un peu ensemble? Il ne faut rien garder sur le cœur, dans une situation comme celle où nous allons nous trouver. Donc, vidons notre sac, pour n'avoir plus à y revenir.

Mlle Guichard acquiesça d'un signe de tête. Mais son visage était si sombre, que Maurice et Hermine se regardèrent avec anxiété. De cet entretien suprême était-ce la paix définitive ou une guerre nouvelle qui allait sortir? Tout était à craindre. La poudre et le feu mis en contact ne pouvaient pas amener une plus foudroyante explosion, que Roussel laissé en présence de Mlle Guichard. Cependant, sur un geste de Fortuné, ils se prirent par le bras et sortirent. Ce dont ils étaient sûrs, par exemple, tous les deux, maintenant, c'était qu'on n'arriverait plus à les séparer.

Dans le salon, Roussel et Clémentine s'examinaient en

silence, et qui les eût observés ainsi eût difficilement pensé qu'ils étaient bien disposés l'un pour l'autre. Roussel prit le premier la parole, et très tranquillement :

— Dites-moi, chère cousine, est-ce que c'est sérieux votre résolution ?

— Si ce n'était pas sérieux, répliqua Mlle Guichard, pourquoi serais-je ici ?

— Eh ! vous me la baillez belle ! Vous êtes ici parce que vous n'avez pas pu faire autrement. Si Hermine était encore à Rouxmesnil, nous offririez-vous la paix ?

A ces mots, qui lui rappelaient l'affront récemment subi, Clémentine changea de couleur, et d'une voix aigre :

— Cousin, mes compliments : vous portez bien la blouse.

— Qu'en savez-vous ? Vous ne m'avez pas vu.

— On me l'a dit.

— Qui ça ? Cette canaille de Bobart ?

— Celui-là, tranquillisez-vous, vous ne le verrez plus.

— Après sa mésaventure, je m'en doute. Vous êtes comme Napoléon : en fait de lieutenants, vous n'aimez que ceux qui ont de la chance !

— Ah ! vous nous avez bien joués !

— Pas mal !

— Mais où habitiez-vous ?

— Près d'Auffay, au château de Perceville... Le chien gris en venait aussi...

— Vous avez eu raison de ne pas le ramener. J'avais fait préparer des boulettes...

— Je l'ai soupçonné.

— Vous êtes habile !

— L'école du malheur. C'est vous qui m'avez formé.

Ils se regardèrent, lui raillant, elle déjà exaspérée.

— Si je n'avais pas été abandonnée par Hermine, vous ne m'auriez pas à votre discrétion.

— Je le sais bien. Il fallait vous conduire avec Hermine de façon à la rendre incorruptible. Voyez, est-ce que Maurice m'a abandonné ?

— Comment cela s'est-il fait, que l'un ait été fidèle, quand l'autre trahissait ?

— Je vais vous l'expliquer. Cela provient de la différence de nos deux caractères, tout bonnement. J'ai passé ma vie à aimer Maurice pour lui-même. C'est pour vous-même que vous avez aimé Hermine. Cette petite n'a été dans vos mains qu'un instrument de rancune, et avec ce tact très fin des femmes, elle a fini par s'en rendre compte : de là une immédiate suppression de toute confiance. Maurice, lui, n'a jamais douté que je fusse prêt à tout sacrifier pour le voir heureux. Aussi, il a suivi aveuglément mes conseils. Hermine n'était pas sûre du tout que vous agissiez dans son intérêt, et elle s'est aperçue même, à un moment donné, que vous la traitiez en ennemie. Aussitôt elle a déserté : c'est simple, logique, et c'était inévitable.

M[lle] Guichard, la tête basse, ne répondit pas. Roussel continua :

— A l'heure qu'il est, après vos larmes et vos promesses je parierais que cette enfant n'est pas rassurée. Elle se promène dans le jardin, avec son mari, ils causent, savez-vous de quoi ? De la situation que vous leur faites, et ils se disent : « Comment cela finira-t-il ? Et si cela finit bien ce soir, « pourvu que cela ne recommence pas demain ! » Dans la vie pleine de promesses de ces enfants, vous êtes comme un trouble-fête !

Il prit M[lle] Guichard par la main, et, avec autorité, l'amena près de la fenêtre. La lune levée éclairait les massifs du jardin, et au bras l'un de l'autre, les deux jeunes gens marchaient le long des corbeilles rafraîchies par l'air de la nuit. Ils allaient lentement, d'un pas cadencé et souple, gracieux et charmants.

— Voilà pourtant ce que vous vouliez empêcher, reprit Roussel avec sévérité. Vous aviez opposé votre veto à ce bonheur. On voit bien que vous n'avez jamais su ce que c'était qu'aimer.

A ces mots, Clémentine releva le front, des flammes brillèrent dans ses yeux, une rougeur passa sur son visage, et d'une voix entrecoupée :

— Et vous, vous savez fort bien que ce que vous dites est faux ! Si, j'ai aimé, et trop exclusivement, un homme qui m'a méconnue ! Si, j'ai aimé ! Je puis bien vous l'avouer

maintenant que je suis une vieille fille. Et c'est



d'avoir trop aimé que j'ai tant souffert. Moi aussi j'avais rêvé de marcher, dans la vie, au bras d'un homme qui était tout pour moi, et mon rêve a été détruit. Comme une autre, j'aurais été tendre et bonne pour celui que j'aimais, s'il avait su passer sur la vivacité de mon caractère, un peu trop absolu peut-être. J'aurais été femme dévouée et mère passionnée. Oh! un enfant qui

aurait été à moi, l'aurais-je adoré ! Que de fois j'ai pleuré de chagrin et de colère en passant sur les promenades où les petits enfants jouaient sous les yeux de leurs mères!... La jalousie, le regret, me mordaient le cœur, et je reportais la responsabilité de mes tortures à celui qui avait renversé mes projets, détruit mon avenir. Et vous me reprochez de n'avoir pas aimé, vous? Avouez, après ce que je viens de dire, et que vous n'ignoriez pas, que c'est une ironie bien gratuite et bien cruelle !

— Mon Dieu, ma chère cousine, dit Roussel avec un peu d'embarras, vous me faites plus coupable que je n'ai été. Si vous aviez à ce point l'horreur du célibat, avec votre fortune vous pouviez retrouver mieux que ce que vous perdiez. Faute d'un homme le mariage ne chôme pas.

— Et s'il n'y avait que vous qui me plaisiez !

— Esprit de contradiction !

— A mes dépens, en tous cas ! Car pour vous j'ai manqué ma vie. J'aimais le monde : j'ai dû vivre dans la retraite. Sans famille, ma seule consolation a été l'adoption d'une enfant qui ne m'était rien. Tous mes sentiments, j'ai dû les comprimer, et j'ai vieilli stérile et irritée... Tout cela à cause de vous, par votre faute. Je vous écoutais tout à l'heure m'énumérer mes torts, et je trouvais qu'ils étaient bien faibles comparés aux vôtres. Oui, j'ai été méchante; j'ai voulu me venger de vous; mais n'aviez-vous pas fait tout ce qu'il fallait pour m'y pousser? Oui, vous la cause première de nos dissensions,

vous devriez être responsable de ce qui est arrivé, et c'est moi seule qui suis punie. Car, vous le disiez à l'instant, et vous preniez soin de me l'expliquer, on me tolère, on me subit, mais on ne m'aime pas. Si j'ai un peu d'orgueil, après ce que vous m'avez déclaré, je dois disparaître, m'en aller finir ma vie dans un coin, toute seule, traînant mes derniers jours abandonnés, avec cette pensée dévorante que tout le monde est heureux, excepté moi!

Cette fois elle était sincère, Roussel le sentit bien, et il fut touché. Sa conscience s'était émue en écoutant Clémentine, et il s'avoua à lui-même que la moitié certainement des reproches qu'elle lui adressait était méritée. Il avait manqué de patience, il n'avait pas assez usé de ménagements. Maintenant qu'il était vieux, il se sentait plus juste. Il avait méconnu les désirs suprêmes de l'oncle Guichard, et infligé à celle qui lui était destinée un cruel affront. Après tout, le mariage l'aurait peut-être transformée. On avait vu de plus grands miracles. Elle aurait pu, comme elle l'assurait, être bonne femme et excellente mère. Et pour lui, par un amour exclusif, qui le flattait au fond, et dont il souriait avec une pointe de contentement, elle était restée vieille fille. C'était un bien gros grief, et ce n'était pas lui qui en était puni. Il la regarda avec plus de faveur. Il éprouva un sentiment qui ressemblait tellement à de la sympathie qu'il en fut étonné. Était-ce donc possible que Clémentine lui parût supportable? Il lui dit:

— Pourquoi exagérez-vous les choses? Qui vous force à vous en aller? Si votre orgueil vous y pousse, résistez, et restez au milieu de nous.

— Je souffrirais trop. Ma situation sera toujours inférieure. Vous n'oublierez pas, les uns et les autres, nos anciens dissentiments, ma résistance et ma défaite... Vous, on vous aimera, moi, on me tolèrera... Je ne pourrai le supporter, je redeviendrai mauvaise, et je vous ferai du mal à tous...

Cet aveu troubla Roussel plus que tout ce qu'il venait d'entendre. Puisque Mlle Guichard se rendait si bien compte de son état, il était peut-être encore possible de la guérir. Si on la laissait livrée à elle-même, les irrésistibles mouvements de son humeur batailleuse la jetteraient encore dans des excès qui seraient une cause de souci, de chagrin, pour Maurice et pour Hermine. Il fallait à tout prix s'emparer d'elle. Fortuné resta un moment rêveur, puis, s'approchant de son ennemie.

— Voyons, Clémentine, nous commençons, ces enfants et nous, une existence nouvelle. Voulez-vous que l'avenir soit tout différent de ce qu'a été le passé? Je suis décidé à vous y aider sincèrement. Retournons de vingt ans en arrière. Vous n'en avez que vingt-trois, je n'en ai moi que trente-cinq. L'oncle Guichard vient de mourir, et nous sommes fiancés l'un à l'autre... Vous prétendez que vous auriez pu être une très bonne femme : prouvez-le.

Mlle Guichard devint pâle comme si elle allait mourir; ses

yeux interrogèrent confusément le visage de Roussel. Elle le vit grave et solennel; elle balbutia:

— Fortuné... que voulez-vous dire? Ne me donnez pas de fausse joie... vous me tueriez!

— Loin de moi cette pensée! Je veux que vous viviez pour vous montrer parfaite. En conséquence, Mademoiselle Guichard, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder votre main?

Clémentine resta un moment immobile, chancelante sous le coup si inattendu qui l'atteignait. Un tremblement nerveux agita ses lèvres, elle ne put répondre. Sa physionomie frissonnante exprima à la fois le regret du passé lamentablement perdu, l'ivresse de l'avenir tant souhaité et par miracle reconquis.

Roussel crut qu'elle perdait la tête. Mais ce fut l'espace d'une seconde. Elle se reprit, et dans un délire de bonheur qui dédommagea Roussel de l'effort qu'il venait d'accomplir :

— Si je le veux? Ah! Dieu! voilà vingt ans que j'attends ce mot-là!

Et avec autant de vigueur dans l'affection qu'elle en avait montré dans la haine, elle sauta au cou de Fortuné.

Au même moment, Hermine et Maurice, un peu inquiets de voir l'entretien se prolonger autant, ouvraient la porte du salon. Le spectacle qui leur frappa les yeux était tellement surprenant qu'ils restèrent immobiles : Mlle Guichard et Roussel s'em-

brassaient, et non pas pour se mieux étouffer. Ils riaient l'un et l'autre avec une pointe d'attendrissement.

— Venez, mes enfants, dit Roussel. Vous souhaitiez la concorde, nous allons vous donner l'union. Désormais nous ne formerons plus qu'une seule famille : j'épouse Mlle Guichard.

Pendant qu'Hermine avec un cri de joie courait à sa tante, Maurice se penchait vers son parrain :

— C'est plus que du dévouement, dit-il : c'est de l'héroïsme !

— Bah ! fit Fortuné, il faut savoir se sacrifier pour les siens. Et puis, après tout, nous aurons peut-être une surprise.

Ils l'ont eue. Sans conteste, ils la méritaient. Mais comme Roussel l'a fait remarquer au jeune ménage avec une souriante philosophie : dans la vie on n'est pas souvent traité suivant ses mérites.

Une nouvelle Clémentine, la seule qu'Hermine eût connue jusqu'à ses fiançailles avec Maurice, s'est révélée à Fortuné. Bonne, gaie, un peu impérieuse, mais maîtresse de maison parfaite, la baronne — elle a déjà obtenu baronne et ne désespère pas d'obtenir de Pontournant — étonne les siens par les qualités de son cœur. Sa rancune calmée, elle est redevenue ce qu'elle était destinée à être : une femme très vive, mais excellente, qui s'efforce de racheter par des amabilités les mouvements un peu brusques de son humeur. Roussel s'y est promptement accoutumé. Et un jour qu'on parlait devant lui d'une femme très douce et un peu moutonnière :

— Laissez-moi tranquille! s'est-il écrié. Une femme sans caractère, c'est comme une salade sans vinaigre!

— Oui, mon ami, a insinué Clémentine avec déférence, mais encore faut-il qu'il y ait un peu d'huile!



TABLE DES MATIÈRES

Chapitre Premier

Pages.

Comment on peut haïr pour avoir trop aimé 3

Chapitre II

D'un hasard qui rallume la guerre 33

Chapitre III

Où les alliés dont on se croyait sûr, trahissent 63

Chapitre IV

Travaux d'attaque et de défense 97

Chapitre V

La victoire penche du côté de la bonté 125

Chapitre VI

Pages.

La mechanceté l'emporte 153

Chapitre VII

L'Enlèvement 175

Chapitre VIII

La Belle au bois rêvant 207

Chapitre IX

Blocus 231

Chapitre X

Où les chaînes tombent 259

Chapitre XI

D'un vieux feu qui couvait sous la cendre 281

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 31604



Imp. Draeger & Lesieur, Paris



